ÉTUDES

SUR LE

SYMBOLISME

DE LA NATURE

CRÉATION ANIMÉE

PAR

Mgr DE LA BOUILLERIE

ÉVÊQUE DE CARCASSONNE



PARIS

LIBRAIRIE CATHOLIQUE MARTIN-BEAUPRÉ FRÈRES, ÉDITEURS

Rue Monsieur-le-Prince, 21

1867



TOURS. — IMPRIMERIE DE J. BOUSEREZ.

ÉTUDES

SUR LE

SYMBOLISME

DE LA NATURE

CRÉATION ANIMÉE

INTRODUCTION

La seconde série de mes études sur le Symbolisme de la nature a pour objet la création animée.

En publiant ce nouveau volume, je crois utile de rappeler en peu de mots le but que je me suis proposé et la méthode que j'ai suivie.

Si ma pensée eût été simplement de grouper autour de chaque objet créé les divers symboles qui s'y rattachent, et si mon livre n'avait dû être qu'une nomenclature plus ou moins complète d'interprétations symboliques, les magnifiques

travaux de S. E. le cardinal Pitra eussent rendu ma tâche inutile. L'une des gloires de ce prince de l'Eglise sera d'avoir fait revivre, parmi nous, la science sacrée du symbolisme. En restituant aux lettres chrétiennes la *clef de saint Méliton* et les ingénieux commentaires qui ont, au moyen âge, développé et complété cette œuvre, l'illustre cardinal a su retirer du trésor de nos saintes traditions la plupart des richesses symboliques, qui s'y étaient accumulées pendant l'espace de douze siècles : la mine entière a été rouverte; aucun filon ne reste à explorer.

Il m'a paru toutefois qu'un nouveau travail pourrait utilement faire suite à la publication de ces curieux écrits.

Parmi les belles dissertations dont l'éminent auteur du *Spicilegium Solesmense* a enrichi ses savantes découvertes, il en est une qui énumère les causes du profond discrédit où est tombée, depuis deux siècles, la science sacrée du symbolisme [1]. Ces causes sont en grand nombre;

1. Spic. Sol., cap. II, art. II, 107.

mais, le fait lui-même n'est pas contestable. Le symbolisme des âges de foi avait transfiguré la nature. Toute une efflorescence de gracieux symboles environnait chaque être créé, comme une parure céleste et comme une couronne immortelle. Hélas! le froid naturalisme de nos siècles modernes est venu flétrir ces divines fleurs. La nature, en descendant des hauteurs du symbole, est retombée tristement sur elle-même. Nos saints livres, dépouillés des figures qui ravivaient leur lettre morte, sont devenus la facile proie d'une audacieuse critique; et le fil d'or que Dieu avait tissé entre le Ciel et la terre, pour les unir, s'est brisé.

Eh bien! le dirai-je, j'ai voulu essayer de renouer le fil. Aux tendances plus prononcées, chaque jour, du naturalisme qui nous abaisse, j'ai cherché à opposer de nouveau le symbolisme qui nous élève; je me suis demandé s'il n'était plus possible de faire goûter et aimer par des esprits chrétiens une science éminemment chrétienne, dont l'un des principaux mérites est le charme. J'ai

espéré, qu'à une époque comme la nôtre, où, malgré tant de misères morales, le sens catholique a cependant acquis et acquiert chaque jour plus de délicatesse, je serais compris par quelques âmes d'élite, si je tentais de soulever devant elles les voiles aimables de nos symboles; j'ai cru enfin, que la piété chrétienne me saurait gré de lui rendre accessible les mystérieuses beautés du monde symbolique.

Or, les savantes publications de S. E. le cardinal Pitra réalisaient-elles pleinement ma pensée?

D'une part, écrites en latin, elles ne sont à la portée que d'un petit nombre de lecteurs; et, d'autre part, l'habituelle sécheresse des formules, l'exagération regrettable de quelques interprétations hasardées, la multiplicité même des symboles symétriquement rangés en d'interminables nomenclatures, sont loin de présenter à l'esprit les éléments d'une lecture attrayante.

Il m'a paru que ces riches matériaux n'étaient pas précisément le livre que je me proposais d'écrire; et j'ai cru que ce nouveau livre devait être surtout une méthode nouvelle.

Voici celle que j'ai adoptée :

Mon premier soin a été de ne point étendre mes études à l'universalité des objets créés; mais de me resteindre à ceux qui m'ont paru offrir plus d'importance au point de vue symbolique.

Je me suis également borné à grouper autour de ces mêmes objets les symboles les plus saillants et les plus instructifs. Le monde des symboles est le monde de la création multipliée à l'infini, parce qu'il est le monde des idées divines que refléte chaque objet créé. Comment donc essayer de décrire ce qui est vaste comme l'intelligence de Dieu? J'entrais d'ailleurs dans une voie toute nouvelle pour le public auquel je m'adressais. J'ai dû me rappeler ce mot de l'Écriture : « Si vous avez trouvé un rayon de miel, n'en mangez que ce qui vous suffit, de peur qu'en étant rassasié vous ne le rejetiez avec dégoût [1]. » Une extrême sobriété dans le choix des matières m'a semblé devoir être la première condition de mon travail.

1. Prov. XXV, 16.

La seconde a été le choix des textes qui m'ont fourni mes interprétations symboliques.

Ai-je besoin de faire remarquer d'abord, que j'ai invariablement appuyé mes symboles sur les textes de la Sainte Écriture ?

Le symbolisme n'est point un caprice de poésie ou d'imagination; il s'appuie sur une tradition vénérable qui est demeurée constante dans l'Église; et cette tradition, à son tour, prend sa source dans la parole de Dieu.

L'un des plus glorieux priviléges de cette parole puissante et féconde est de cacher un sens spirituel plus élevé sous l'enveloppe du sens littéral. Chacun des objets créés, désigné dans nos saints livres, devient ainsi le signe naturel et sensible d'une vérité surnaturelle; et c'est à la faire jaillir du signe qui la représente dans la Sainte Ecriture que le symboliste doit d'abord s'appliquer.

Toutefois, la science des symboles est, je le répète, essentiellement traditionnelle. Ce n'est point à son propre sentiment, mais à celui de l'Église que le symboliste doit demander ses

interprétations; les textes sacrés ne lui appartiennent pas; ils sont le bien propre de l'Église et l'Église seule peut en fixer le sens.

Aussi ai-je cru, sur ce point délicat, qu'au lieu de me fier aux écrivains qui ont commenté la *clef de saint Méliton* avec une imagination souvent plus brillante que solide, je devais plutôt m'appuyer sur les monuments de la tradition des Pères.

Les Pères ont été les plus sûrs et les plus éloquents symbolistes de l'Église. Leur œuvre principale a été de révéler aux fidèles le sens caché de nos saints livres; ils ont interprété la création tout entière, et c'est à leur souffle puissant, comme à celui de l'Esprit de Dieu, que le monde sortant du chaos de la matière s'est transformé en un radieux symbole.

Ce choix d'ailleurs m'offrait deux avantages: d'abord, l'autorité de ces grands hommes assurait à mes commentaires le tout-puissant crédit d'un indiscutable témoignage; et, en même temps, mon livre empruntait à la parole des Pères un très-riche dédommagement pour suppléer à sa propre indigence.

Je n'ai pas voulu néanmoins m'interdire, dans le cours de mon travail, l'expression de mes propres sentiments, chaque fois que j'ai cru que cette expression trouverait un écho dans l'âme pieuse de mes lecteurs, et c'est ainsi, qu'aux textes sacrés et aux commentaires des Pères sont venus se joindre, dans la composition de mes études, quelques développements qui me sont personnels.

Telle est, dans son ensemble, la méthode que j'ai suivie, parce que j'ai cru qu'elle s'accommodait mieux au but que je me proposais.

La création animée, qui est l'objet de mes secondes études, sera peut-être plus féconde encore que la création matérielle en symboliques enseignements.

La vie animale est déjà plus rapprochée de la nôtre. L'instinct imite l'intelligence, quelques fois même le cœur. Nos fabulistes ont pu, sans trop forcer la vérité, prêter aux animaux des discours très-sensés qui donnent à l'homme d'utiles leçons. Le lecteur estimera, je l'espère, que les symboles chrétiens l'emportent sur les

fables et qu'ils font tenir aux êtres animés un langage plus élevé, plus vrai, plus instructif et plus touchant.

Puisse ce nouveau volume profiter, comme je le désire, à tout un ordre d'intéressantes et attrayantes études que le *positivisme* des âges modernes avait déplorablement négligées.

Il semble, du reste, que la question du Symbolisme soit déjà moins délaissée et préoccupe davantage les esprits. Mgr Landriot, évêque de la Rochelle, vient de faire paraître sur *le Symbolisme,* au point de vue philosophique et doctrinal, un remarquable ouvrage où les théories les plus nobles et les mieux raisonnées viennent justifier la *mise en pratique* qu'ont en vue mes modestes études.

On m'assure, d'autre part, que d'importants travaux symboliques vont être prochainement publiés.

Ne soyons pas surpris de ce retour. L'Église est un précieux vase qui ne perd jamais aucun de ces parfums. Le symbolisme, en s'épanchant du vase, a, pendant une longue suite de siècles,

imprégné le monde catholique ; et si, à une époque plus récente, le parfum a cessé de se répandre, il n'est pas moins demeuré dans le vase. On dirait qu'il ne s'y est concentré que pour acquérir une nouvelle expansion et pénétrer plus abondamment notre atmosphère chrétienne.

ÉTUDES

SUR LE

SYMBOLISME DE LA NATURE

LES ANIMAUX

Éloquence de la création animée pour célébrer la gloire de Dieu. — Le pécheur semblable à la brute. — Nabuchodonosor. — Sensualisme et matérialisme. — L'homme seul regarde le ciel. — L'instinct de l'animal imite l'intelligence et le cœur. — Les âmes simples. — Les animaux purs et impurs. — L'Eglise a reçu dans son sein l'universalité des hommes. — Jésus-Christ figuré par les humbles animaux. — Jésus-Christ nourriture de l'homme.

I

Si chaque objet du monde inanimé m'a élevé vers vous, ô mon Dieu, si je n'ai pu contempler ni une étoile au ciel, ni une fleur sous mes pas, ni une goutte d'eau dans l'océan, sans répéter avec Ananias, Misael et Azarias : « O œuvres du Seigneur, bénissez

le Seigneur [1] ! » comment mes louanges feraient-elles silence devant la nature vivante et animée?

Et en effet, à mesure que les êtres s'élèvent sur l'échelle de la création, ils redisent plus éloquemment le nom de Dieu. Le ciron, que mon œil voit à peine, mais qui possède la vie, a reçu davantage des mains du Créateur, que le plus brillant des soleils; et aussi, avec plus d'éloquence et d'harmonie que tous les astres, cette petite vie imperceptible célèbre en ses frémissements la gloire du Très-Haut. C'est surtout en présence des êtres animés que je m'écrie avec saint Ambroise : « Pour manifester la divine sagesse, le témoignage de la nature vaut mieux que que tous les arguments de la science [2]. »

Mais les objets du monde extérieur ne se bornent pas à me révéler Dieu : chacun d'eux m'instruit et me rend meilleur. Oh! que d'enseignements utiles vont me donner encore les êtres animés! « Interrogez les animaux, nous dit Job, et ils seront vos maîtres. *Interroga jumenta..... et docebunt te* [3]. »

O mon Dieu, tout dans la nature nous enseigne à

1. Dan. III, 57.
2. Amb. Hrexam. lib. VI, cap. 4.
3. Job. XII, 7.

vous bénir et à vivre saintement : car vous n'avez créé l'univers que pour votre gloire et notre bonheur!

II.

Quand Dieu créa les animaux, combien de merveilles s'épanchèrent à la fois, de sa toute-puissance et de sa bonté! La terre, l'eau et le ciel furent peuplés d'êtres vivants, et cette vie, si imparfaite qu'elle fût, répandue au milieu du monde avec des formes innombrables, était déjà, bien qu'à une distance infinie, une imitation et une ébauche de la vie réelle qui est en Dieu. Toutefois la vie divine est, par excellence, intelligence et amour; et lorsque Dieu voulut créer un être à son image [1], c'est l'homme qu'il tira du néant.

L'homme, que la philosophie la plus vraie définit, en l'appelant un animal raisonnable, participe effectivement à la nature des animaux par la vie, par les organes, par les sens et par les appétits; mais il

1. Gen. I, 26.

s'élève incomparablement au-dessus d'eux par la raison et par l'amour. En lui la raison domine les sens et n'est soumise qu'à Dieu. En lui, l'amour dépasse les appétits grossiers, et ne se repose que dans le bien suprême, qui est Dieu. Telle est la sublime harmonie établie par le Créateur. L'homme ne demeure en sa condition essentielle, qu'autant que, par la raison et par l'amour, il s'élève au-dessus de l'animal; mais, s'il humilie sa raison sous le poids des sens, si, au lieu de suivre la volonté divine, il se fait le honteux esclave de ses convoitises et de ses passions, il descend du poste d'honneur où Dieu l'avait placé, et il devient semblable à la brute [1]. C'est la parole expresse de David, et c'est aussi le premier enseignement que nous donnent les animaux sans raison : ils sont pour nous l'emblème du pécheur.

O mon Dieu, combien il est vrai que le péché m'abaisse au rang des brutes! Ma raison ne m'élève au-dessus d'elles, que parce qu'elle-même vous demeure soumise. Elle ne commande qu'en vous obéissant; elle ne règne qu'en étant votre sujette. Si je détruis cet ordre admirable, si je me révolte

1. Psal. XLVIII, 13.

contre vous, mes plus vils instincts prennent le dessus, et, en perdant mon innocence, je perds aussi ma dignité.

La sainte Écriture nous présente un fait qui est la figure sensible de l'abaissement de l'homme par le péché.

Le prophète Daniel rapporte que le puissant roi de Babylone, Nabuchodonosor, pour s'être élevé contre le Roi des rois, par l'ambition et par l'orgueil, subit une sorte de transformation qui, pendant sept années, le fit descendre au rang des bêtes [1].

L'homme est le roi de la création; mais Dieu se réserve au-dessus de lui un empire qu'il ne lui permet pas d'usurper. L'Orgueil qui dit à Dieu: je ne servirai pas [2], ou la passion qui dit aux sens: je serai votre esclave, font déchoir l'homme et l'assimilent à l'animal sans raison.

1. Dan. IV, 22.
2. Jerem. II, 20.

III

Si la raison est l'essentiel privilége de la nature humaine et distingue l'homme des animaux, c'est elle aussi qui assure à son âme l'incorruption et l'immortalité : car, ainsi que le dit très-bien le docteur Angélique [1], ce qui fait que l'âme des bêtes se corrompt, c'est que tout le système de leurs sensations et de leurs instincts dépend des organes corporels, essentiellement corruptibles eux-mêmes. Et la preuve qu'il apporte de cette constitutive différence, entre les sensations de l'animal et l'intelligence de l'homme, est tirée de l'expérience intime que chacun de nous peut faire sur ses propres sensations et sa propre intelligence. N'est-il pas vrai que plus nous exerçons notre sensibilité, plus nos organes et nos sens se fatiguent? Une trop vive lumière nous aveugle; un son bruyant nous assourdit. Plus, au contraire, notre intelligence s'élève vers

1. I. Qu. LXXV, art. 3.

la vérité et la pénètre, plus elle sent dilater sa puissance et accroître son énergie. La fatigue qu'elle éprouve dans l'acte de la pensée est purement accidentelle et n'est imputable qu'aux organes dont elle est contrainte de se servir.

Cette doctrine nous fait comprendre comment le péché, en soumettant la raison aux sens, conduit au matérialisme qui nie l'immortalité de l'âme. Au livre de l'Ecclésiaste, les impies tiennent ce langage: « L'homme n'a rien de plus que la bête, et la mort de l'un et de l'autre est semblable [1]. » En péchant, ils s'assimilent à l'animal sans raison, et ils ne savent plus aspirer à des destinées meilleures que les siennes; ils abdiquent leur immortalité.

IV

Et cependant Dieu, en refusant aux animaux l'âme raisonnable et immortelle qu'il attribue à l'homme, a voulu que la stature même, la forme extérieure du

1. Eccl. III, 19.

corps fussent pour celui-ci un emblème de la supériorité de sa nature.

L'homme seul, parmi les animaux, marche la tête levée, et ses yeux regardent le ciel.

« Prends garde, ô homme, s'écrie saint Ambroise, ne te courbe pas à la façon des bêtes, et, quand ton corps est droit, ne l'oblige pas à fléchir sous le poids de tes passions. Les animaux ne se nourrissent qu'en se vautrant; mais toi, ô homme, pourquoi te pencher comme eux, pour satisfaire tes appétits? C'est la nature elle-même qui te redresse [1]. »

V

Il est vrai que l'animal n'a pas reçu les nobles facultés qui sont le partage de l'homme; mais Dieu lui a donné de merveilleux instincts; et plus docile que nous à la loi qui le régit, il ne transgresse jamais l'ordre souverain du Créateur. C'est pour cela qu'il devient souvent *notre modèle.*

1. Amb. Hexam., lib. VI, cap. 3.

Écoutons encore saint Ambroise :

« Cet enseignement de la sainte Écriture : « Enfants, aimez ceux qui vous ont donné le jour. Et vous, parents, n'excitez pas vos fils à la colère [1] : » Cet enseignement, nous dit le saint Docteur [2], est également celui que la nature nous donne par l'exemple des animaux. Ils aiment tendrement leurs petits.

« Si, au milieu d'un nombreux troupeau, un agneau s'est égaré loin de sa mère, il pousse vers elle des bêlements plaintifs, pour que celle-ci réponde et lui indique le chemin qu'il doit prendre. Même entre mille brebis, il a bien vîte reconnu sa mère, et quand ses mamelles desséchées lui donneraient à peine une goutte de lait, il se détourne des brebis qui ont du lait en abondance, pour aller étancher sa soif aux sources moins fécondes que lui présente le sein de sa mère. Celle-ci, à son tour, ne prend jamais le change sur l'agneau qui lui appartient. Le berger ne sait pas discerner entre toutes les brebis de son troupeau. L'agneau et la mère ne se mépren-

1. Eph. VI, 1 et 4.

2. Amb. Hexam., lib. VI, cap. 4.

nent jamais. Le berger se trompe aux apparences, jamais la mère à son amour [1]. »

Bénissons la providence de Dieu. Combien souvent, dans le cours de ces études, nous verrons les animaux nous donner ainsi l'exemple de l'accomplissement des lois les plus saintes !

Mais, comment se fait-il, ô mon Dieu, que, seul dans la création, je vous offense et vous désobéisse ?

Vous m'avez établi au-dessus des animaux sans raison, et vous ne m'avez abaissé que très-peu au-dessous des anges [2]. Si mes yeux se portent vers le ciel, tous les anges sont soumis à vos ordres; si je regarde à mes pieds, l'instinct des animaux est encore docile à vos lois. Au ciel et sur la terre, la nature ne pousse qu'un même cri : Obéissance à Dieu.

Quand donc cette voix unanime trouvera-t-elle de l'écho dans mon cœur ?.....

1. Amb. ibid.
2. Psal. VIII, 6.

VI

Souvent, hélas! c'est l'orgueil de l'esprit qui nous détourne d'obéir à Dieu : moins fiers de notre intelligence, nous serions aussi plus soumis. Mais écoutons la parole du Seigneur : « Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents [1]. » Ni cette prudence, ni cette sagesse ne valent, aux yeux de Dieu, une simplicité humble. Les animaux sont l'image des âmes simples.

« J'ai commencé, disait le roi David, par porter envie aux méchants, aux hommes superbes, qui dans leurs blasphèmes ouvrent leur bouche contre le Ciel; tandis que, réduit moi-même au néant, j'étais devant vous, Seigneur, comme un animal sans raison.

« Mais c'est alors que vous m'avez tenu par la main : Je me suis laissé conduire au gré de votre

1. I Cor. I, 19.

volonté sainte, et en prenant soin de moi vous m'avez glorifié [1]. »

C'est dans le même sens que le Psalmiste ajoute : « Les animaux de votre troupeau béni habiteront en sûreté près de vous, ô mon Dieu ! Vous réservez vos délices aux pauvres [2]. »

Seigneur Jésus, vous avez toujours témoigné votre amour aux âmes simples; le premier mot de votre apostolat était pour elles : « Bienheureux les pauvres d'esprit : le royaume du Ciel leur appartient [3]. » Les pauvres d'esprit, Seigneur, sont votre troupeau béni. Vous ne leur demandez rien qu'une soumission humble et simple, et vous leur promettez en échange la possession du royaume des Cieux !

VII

La loi ancienne distinguait entre les animaux purs et impurs. Les premiers seuls pouvaient servir d'ali-

1. Psal. LXXII, 3-24.
2. Psal. LXVII, 11.
3. Matth. V, 3.

ment aux Hébreux; et il leur était interdit de se nourrir des seconds.

Or, l'animal, pour être réputé pur, devait avoir la corne du pied fendue, et ruminer en mangeant [1]. L'une de ces deux conditions ne suffisait pas à elle seule. L'animal, qui ne les remplissait pas toutes deux, était impur.

Les Saints Pères [2] sont unanimes pour interpréter, en un sens symbolique, cette législation de Moïse. Écoutons Origène : « En premier lieu, dit-il, quels sont les hommes qu'on peut assimiler aux animaux *ruminants*? Ceux-là *qui*, *tout entiers* à l'étude de la divine Sagesse, emploient à la bien méditer leurs jours et leurs nuits; ceux qui lisent attentivement d'abord la lettre des Saintes Écritures, et prennent soin de la ramener ensuite à son sens spirituel; ceux qui du degré inférieur des objets visibles s'élèvent jusqu'au sommet des choses invisibles. »

Mais Moïse exige encore, pour que l'animal soit pur, une seconde condition : il faut que la corne de son pied soit fendue [3].

1. Levit. XI, 2-3.
2. Aug. contr. Faust. lib. VI, cap. 7.
3. Levit. XI, 3.

« Cette condition n'est pas remplie par vous, continue Origène, si, ayant médité et subtilement compris la loi de Dieu, vous agissez de telle sorte, que ni votre conduite, ni vos actes ne témoignent du discernement que vous devez faire entre la vie présente et la vie future, entre la voie spacieuse du monde et la route étroite qui conduit au Ciel.....

« Voulez-vous être purs? conclut le même docteur, sachez faire les deux choses. Sachez d'abord, en méditant la loi de Dieu, extraire des viles enveloppes de la lettre le sens précieux qu'elle renferme. Sachez ensuite, par un discernement exact et prudent entre ce qui est bien et ce qui est mal, conformer votre conduite à la loi que vous avez méditée [1]. »

VIII

Toutefois, la distinction des animaux purs et impurs figurait également, dans la loi de Moïse, la séparation que Dieu avait voulu établir entre les

1. Orig. in cap. XI. Levitic.

Juifs et les nations étrangères. Et celle-ci devait prendre fin avec la promulgation de l'Évangile.

Un jour que l'apôtre Pierre se préparait à prendre son repas, il vit le Ciel ouvert et une grande nappe tenue par les quatre angles descendre du Ciel jusqu'à lui. Il y avait dans les plis de cette nappe toute sorte de quadrupèdes, de reptiles et d'oiseaux.

Et l'Apôtre entendit une voix qui lui dit : « Levez-vous, Pierre, tuez et mangez. »

Mais Pierre répondit : « Je m'en garde, Seigneur ; car je n'ai jamais rien mangé qui fut impur et souillé. » Et la voix lui parlant encore une seconde fois lui dit : « N'appelez pas impur ce que Dieu a purifié. »

Cela s'étant fait par trois fois, la nappe remonta vers le Ciel [1].

Cette vision, en son sens littéral, avait pour objet d'annoncer à l'Apôtre que la loi de Moïse sur la distinction des aliments purs et impurs était désormais abrogée.

« Mais, nous dit saint Jérôme, elle préfigurait en même temps que la multitude des hommes, aussi divers par leur nature, leur caractère, leurs mœurs,

1. Act. XI, 5-9.

que les divers animaux placés devant les yeux de l'Apôtre, allaient se réunir dans l'Église et ne plus former qu'un seul peuple, objet des complaisances divines [1]. »

Suivant la même interprétation, saint Augustin [2] ajoute que déjà la vocation de la gentilité à l'Église avait été une première fois figurée, quand Dieu avait ordonné à Noë de faire entrer dans l'arche les animaux qui devaient être ainsi préservés du déluge. La vision de Pierre est une seconde figure du même fait. Les quatre angles de la nappe, qui est montrée au prince des Apôtres signifient, selon le saint Docteur, les parties du monde qui doivent s'unir dans une même Église. Et la nappe, qui s'abaisse trois fois avant de remonter au Ciel, rappelle l'auguste Trinité au nom de laquelle seront baptisées les nations.

O mon Dieu, toutes les impuretés légales ont pris fin, et l'unique souillure qui nous puisse atteindre est celle du péché. Vous distinguez entre le pécheur et le juste; non entre le juif et le gentil, entre le maître et l'esclave, entre le savant et l'ignorant [3] !

1. Hier. in Isaïam., lib. VI, cap. 14.
2. Aug. in Ps. CIII, serm. 3.
3. Rom. X, 12.

Vous distinguez entre le pécheur et le juste; mais votre bonté paternelle accueille le pécheur comme le juste, quand celui qui vous a offensé revient à vous. Le péché m'a rendu semblable aux plus impurs des animaux; mais je me rappelle la parole du Psalmiste : « Vous sauverez également, Seigneur, les hommes et les animaux sans raison; *homines et jumenta salvabis, Domine*[1]. » Je me souviens que l'arche de votre Église, plus sûrement que celle de Noë, recueille les animaux qui ne doivent pas périr. Je confesse ma bassesse, je ne rougis pas de ma misère; et je me jette avec confiance entre les bras de votre miséricorde. *In te confido, non erubescam*[2].

IX

Nous ne devons point être étonnés que Jésus-Christ, qui s'est anéanti jusqu'à prendre cette nature corporelle qui rapproche l'homme de l'animal, nous

1. Psal. XXXV, 7.
2. Psal. XXIV, 2.

soit souvent représenté sous l'humble figure des animaux : le Dieu-Homme récapitule en lui le monde entier [1], et, de même que chaque objet de la création inanimée, en rappelant le nom de Dieu, nous a aussi aidés à mieux connaître Jésus-Christ, de même chaque être vivant éveillera en nous son souvenir.

Bornons-nous à remarquer ici que les saints Évangélistes, qui racontent la vie du Sauveur, sont figurés dans nos saints livres par les emblêmes de quatre animaux : l'homme, le bœuf, le lion et l'aigle.

Or, pourquoi ces emblêmes, nous disent les saints Docteurs [2], sinon parce qu'ils figurent eux-mêmes Jésus-Christ qui a voulu naître comme un homme, mourir comme le bœuf du sacrifice, ressusciter comme le lion, monter au ciel comme l'aigle? Les quatre symboles des animaux évangéliques résument ainsi les mystères de la vie mortelle du Sauveur.

1. Dom. inf. oct. nat., 3 Resp.
2. Hier. in Ep., lib. I, cap. 1 et alibi.

X

Mais Jésus-Christ ne s'est pas seulement abaissé jusqu'à cette forme corporelle qui est commune à l'animal et à l'homme : il s'est caché plus humblement encore sous l'apparence d'un aliment grossier.

La nutrition est un acte essentiel de la vie animale. Les animaux ne vivent qu'à la condition de se nourrir, et l'un des plus admirables bienfaits de la Providence est le soin qu'elle prend de dispenser à toutes les créatures vivantes les aliments dont elles ont besoin [1]. Elle nourrit l'oiseau sur la branche, l'agneau dans la prairie, le lion au milieu du désert, le poisson au fond des eaux. L'homme lui-même est soumis à la loi imposée à tous les animaux : comme eux, il doit se nourrir. Mais l'aliment terrestre, qui le fait exister ici-bas, n'est pour lui que le symbole d'une nourriture que lui envient les anges. L'oiseau vit seulement de la graine que lui jette le souffle du

1. Ps. CXLIV, 16.

vent; l'homme, au contraire, ne vit pas seulement de pain [1], ou plutôt le pain qui le fait vivre est descendu du Ciel [2]. Son aliment est l'Eucharistie. Merveilleuse invention de votre bonté à mon égard, ô mon Dieu! Ce qui m'assimile à l'animal sans raison devient le principe de ma grandeur; et tandis que les animaux qui paissent autour de moi ne font, en se nourrissant, que prolonger une vie périssable; moi seul, entre tous les êtres, je reçois, avec l'Eucharistie, l'aliment de l'immortalité!

1. Matth. IV, 4.
2. Joan. VI, 50.

LES POISSONS

Les poissons ont été créés avant les autres animaux. — Comment ils sont l'emblème du chrétien. — Comment ils figurent le pécheur. — Le mutisme des poissons. — La pêche. — Le filet de Jésus-Christ. — Les Apôtres. — Les bons et les mauvais poissons réunis dans le même filet. — Les deux pêches miraculeuses. — Jésus-Christ figuré par le poisson. — ΙΧΘΥΣ. — *Piscis assus, Christus passus*. — Le poisson, symbole de l'Eucharistie.

I

Dieu avait créé le ciel et la terre, et, séparant les eaux qui étaient sous le firmament de celles qui étaient au-dessus, il les avait réunies en un seul lieu. Toutes ces eaux rassemblées formaient l'immensité des mers.

Dieu avait décoré la terre en produisant à sa surface les herbes vertes et les arbres fruitiers ; et il avait orné les cieux en suspendant au firmament le soleil, la lune et les étoiles.

Cependant la vie n'existait pas encore, et le monde créé ressemblait à un palais désert, attendant ses hôtes et ses maîtres. Dieu dit alors : « Que les eaux produisent les animaux vivants qui nagent..... » Et il créa les grands poissons et tous les animaux qui vivent et qui se meuvent dans les eaux. Et il les bénit en disant : « Croissez et multipliez-vous, et remplissez les eaux de la mer [1]. »

II

Ainsi les poissons ont été les premiers animaux créés, et ils ont reçu les premiers la bénédiction divine.

Mais, dans ce privilége accordé aux êtres qui ne vivent qu'au milieu des eaux et qui meurent dès qu'on les en tire, la pensée chrétienne aperçoit tout de suite un mystère.

Les eaux sont le symbole du baptême, et l'Esprit-Saint ne les a fécondées que pour leur communiquer

1. Gen. I, 20-22.

la grâce de la régénération baptismale. Le poisson est donc l'emblême du chrétien.

C'est au chrétien qu'on peut justement appliquer cette parole de l'Ecclésiastique : « Le commencement de la vie de l'homme est l'eau. *Initium vitæ hominis aqua* [1]. » Mais, si effectivement la seule vie véritable, la vie chrétienne, commence par l'eau, ne convenait-il pas que la création animée eut son principe dans les êtres qui ne peuvent vivre qu'au milieu des eaux?

« L'eau régénère le chrétien à la grâce, dit saint Ambroise, comme elle a engendré le poisson à la vie de la nature. »

« Prends garde! ô âme chrétienne, l'eau est nécessaire à ta vie; si ta conduite est conforme à la foi que tu as reçue au baptême, si tu continues de nager dans les eaux salutaires où tu as été plongée en naissant, fidèle à l'élément qui te convient, tu conserves ta beauté et ta force; mais si tu offenses Dieu, si ta conduite coupable renie les serments de ton baptême, prends garde, ô âme chrétienne, hors de l'eau le poisson meurt... Toi aussi, tu mourras [2]. »

1. Eccli. XXIX, 28.
2. Lib. VI, de Fug. sæc. cap, VI.

III

Toutefois les grandes eaux de la mer, où vivent les poissons, nous suggèrent un autre enseignement.

Elles sont l'image du monde, avec leurs flots, leurs écueils, leurs tempêtes. Or, le poisson ne redoute pas la mer; ses tempêtes ne l'effraient pas, et il n'échoue à aucun de ses écueils. Il nage, et, habitué qu'il est à se frayer un chemin entre les plus hautes vagues, il ne se laisse submerger par aucune.

« O vous, chrétiens, reprend saint Ambroise, vous que les eaux du baptême ont favorisés d'une grâce bien plus grande, prenez modèle sur le poisson. Le monde, sans doute, a ses flots courroucés, ses grandes vagues, ses tempêtes menaçantes; mais le poisson nage. Nagez aussi, et, comme lui, demeurez sauf, au milieu de la tempête [1]. »

IV

Comparée à l'air subtil que l'homme respire et

1. Amb., ibid.

qui le fait vivre, l'eau est un élément plus dense, plus pesant et qui figure la lourde atmosphère où s'agitent les convoitises et les passions humaines.

Aussi, de même que les oiseaux qui volent au plus haut des airs sont l'image des âmes saintes, aspirant vers les régions pures de la divine Sagesse [1]; de même, en un sens différent de celui que nous exposions tout à l'heure, les poissons représentent les hommes qui, plongés dans l'abîme des intérêts charnels, parcourent incessamment les sentiers obscurs de l'océan du monde, et s'y égarent à chercher vainement les biens trompeurs du siècle où tout passe, tout s'écoule, comme le flot succédant au flot.

Mais que cherchent ainsi les poissons, en traversant le fond des eaux? Ils cherchent leur nourriture, et, le plus souvent, pour se nourrir, ils se dévorent les uns les autres. Nouveau symbole où il est aisé de reconnaître les hommes qui vivent de la vie du monde. Leurs intérêts et leurs passions s'entrecroisent et se combattent; c'est une lutte incessante où les puissants triomphent, où les faibles succombent. Dites si le monde n'est pas un océan où les hommes se dévorent entre eux!

1. Voir le chapitre des *Oiseaux*.

V

Le mutisme des poissons les fait ressembler davantage encore à ces hommes que nous venons de dépeindre, qui, plongés dans les couches épaisses d'une vie mondaine et profane, oublient bientôt la divine langue que parlent les chrétiens et, suivant une expression de saint Jude, « imitent les animaux muets [1]. »

Ils ne savent plus louer Dieu dans les hymnes de la prière : leur bouche se ferme à nos saints cantiques. Ils ne savent plus confesser leurs fautes, et parce qu'ils se taisent, dit le Roi-Prophète, leurs ossements vieillissent dans le mal [2]. »

Qui les guérira de leur mutisme? Celui-là seul dont il est écrit : « Que la divine sagesse ayant apparu dans le monde, a ouvert la bouche des muets et rendues disertes les langues des enfants [3]. »

La terre a vu ce prodige; elle l'admire tous les jours encore. Guéris par Jésus-Christ, ceux qui étaient

1. Judæ 10.
2. Ps. XXXI, 3.
3. Sap. VIII, 21.

muets célèbrent les louanges du Seigneur, et la langue déliée des enfants chante partout dans l'Église : « Hosanna au Fils de David [1]. »

VI

Nous avons fait remarquer la voracité du poisson. C'est elle qui cause sa perte, lorsqu'il se laisse prendre à l'hameçon perfide. Pour l'attirer, le moindre appât suffit : une mouche, un ver, souvent même le simple miroitement d'un objet aux vives couleurs.

Le pêcheur cache l'hameçon sous l'amorce; puis, lançant au fond des eaux le long fil auquel il a suspendu l'un et l'autre, il attend.... A peine le poisson a-t-il vu l'appât qu'il se précipite sur lui. Quelquefois cependant, il semble avoir peur et s'éloigne. On dirait qu'une sorte d'instinct l'avertit du piége qui le menace; mais sa convoitise le ramène; il mord, il saisit l'appât et l'hameçon! Le voilà pris par l'astucieux pêcheur!....

Oh! que cette image est instructive et combien

1. Matth. XXI, 9.

d'hommes, aussi cupides, aussi imprudents que le poisson ! Plaisirs, richesses, honneurs, tout leur est un appât sur lequel ils se jettent avec voracité. Bien souvent même, comme le poisson, un rien suffit pour les séduire, un rien qui brille et qui miroite !!! N'importe ! L'appât cache toujours l'hameçon qui donne la mort. Quelquefois cependant une bonne pensée, un mouvement de la grâce, un remords de la conscience, les éloignent de la dangereuse amorce ; mais, combien il est rare que leurs passions ne les y ramènent ! Beaucoup périssent, comme le poisson, réalisant en eux cette parole de l'Ecclésiaste : « Comme le poisson est pris par l'hameçon du pêcheur, ainsi l'homme se laisse surprendre par le mal qui fond inopinément sur lui [1]. »

VII

Mais si l'appât du monde trompe les hommes et les perd, « le filet que leur tend Jésus-Christ les élève au-dessus de l'abîme et les sauve [2]. »

1. Eccl. IX, 20.
2. Amb. Hexam. lib. V, cap. 6.

Jésus-Christ dans son Évangile a souvent comparé les hommes aux poissons, et la pêche est l'une des images avec lesquelles il nous a figuré l'œuvre du salut des hommes.

Ses quatre premiers apôtres sont de simples pêcheurs qu'il rencontre sur les bords du lac de Génézareth jetant leurs filets ou les raccommodant.

Il les appelle, et sa première parole est celle-ci : « Suivez-moi, et je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes [1]. »

Mais saint Jean Chrysostome remarque « que les ayant une première fois appelés, il les voit s'éloigner de lui... Que fait-il alors? il ne se lasse pas de les attendre; il les convie de nouveau à venir et les ramène enfin vers lui pour toujours, *pêchant* ainsi lui-même ses *pêcheurs* avec un soin et un art merveilleux [2]. »

Il les fait pêcheurs d'hommes. Et, en effet, ajoute le même Père [3], « ils jetteront le filet de la parole sur la multitude des hommes plongés au milieu des gouffres et des orages du monde, là où on ne marche

1. Matth. IV, 19.

2. Chrys. in Matth. Hom. XIV.

3. Chrys. in op. imp. sup. Matth.

pas, comme sur la terre ferme, mais où on est emporté par les vagues. »

L'instrument de leur pêche sera la prédication de la parole, non d'une parole vaine et rehaussée par une éloquence orgueilleuse, mais simple et rude comme eux : « Car, reprend saint Augustin, Jésus-Christ n'a pas voulu prendre des orateurs pour en faire ses pêcheurs; mais avec ces pêcheurs il a gagné à sa foi des empereurs [1]. »

VIII

« Le royaume des Cieux, dit le Sauveur, est semblable à un filet jeté dans la mer, qui prend toutes sortes de poissons, et lorsqu'il est plein, les pêcheurs le tirent sur le bord du rivage, où, s'étant assis, ils mettent ensemble tous les bons dans des vases et jettent dehors les mauvais. Il en sera de même à la fin du monde : les anges viendront et ils sépareront les méchants du milieu des justes et ils

1. Aug. Tract. VII sup. Joan.

les jetteront dans la fournaise du feu, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents [1]. »

Cette parabole est comme le résumé de la prédication évangélique dans le monde.

Le filet de la parole sainte aura été jeté sur tous les hommes, et il sera plein.

« Si la mer est l'image du siècle présent, nous dit saint Grégoire, le terme du temps nous est justement figuré par le bord de la mer [2]. »

Quand donc le filet plein aura été amené sur le rivage qui sépare le temps de l'éternité, les hommes seront divisés en deux parts : d'un côté les bons, de l'autre les méchants.

Les bons seront conservés dans les vases d'or du ciel, et les méchants seront jetés dehors.... dans les ténèbres extérieures.

IX

La parabole que nous venons d'expliquer, symbo-

1. Matth. XIII, 47 et seq.
2. Greg. hom. in. Ev.

lise, tout à la fois, et le ministère de la prédication évangélique, et la sentence suprême qui sera, au dernier jour, prononcé par le Souverain Juge.

Mais le saint Évangile nous présente également le récit de deux pêches miraculeuses, dont l'une a précédé la passion du Sauveur, l'autre a suivi sa résurrection, et où le même symbole nous révèle successivement et les destinées de l'Église sur la terre et son triomphe dans le Ciel.

Nous suivrons, pour l'explication de ces deux pèches, la pensée de saint Augustin [1], et nous nous bornerons à analyser sa doctrine.

La première pêche rapportée par saint Luc [2] eut lieu peu de temps après la vocation des apôtres. Ceux-ci continuaient encore à jeter leurs filets sur le lac de Génézareth.

Jésus s'étant approché du lac voit deux barques arrêtées sur le bord, et comme la foule se pressait pour l'entendre, il monte dans l'une des deux, celle de Simon, et de là il enseigne le peuple qui était sur le rivage.

Le divin pêcheur a jeté sur le peuple le filet de la

1. Aug. Serm. 248-250.
2. Liv. V.

parole.... Il veut maintenant apprendre à ceux qui vont devenir pêcheurs d'hommes quel résultat auront ces pêches où ils doivent enlacer le monde entier.

Ayant cessé de parler, Jésus dit à Simon : « Avance en pleine mer et jette tes filets pour pêcher. »

« Maître, répond Simon, nous avons travaillé toute la nuit, sans rien prendre; mais sur votre parole, je jetterai le filet [1]. »

Le Sauveur devait, plus tard, faire comprendre à ses disciples pourquoi la nuit ils n'avaient rien pris. « Sans moi, leur dira-t-il, sans ma lumière et sans ma grâce, vous ne pouvez rien faire [2]. »

Les apôtres obéissent et ils prennent une si grande quantité de poissons que leurs filets se rompent. Ceux qui étaient dans la seconde barque s'empressent de venir à leur aide, et les deux barques sont tellement remplies qu'elles menacent d'être submergées.

Cette première pêche est celle où nous sont figurées les destinées présentes de l'Église.

Les filets lancés sur le monde ont capturé l'universalité des chrétiens. Deux barques suffisent à peine pour contenir le fruit de la pêche.

Ces deux barques représentent le peuple juif et la

1. Luc V, 4-5.
2. Joan: XV, 5.

gentilité; elles se réunissent à la voix de Jésus-Christ, parce que lui-même est la pierre angulaire qui unit les deux peuples [1].

Mais les barques trop chargées sont sur le point de couler à fond : car il y a beaucoup de chrétiens qui vivent mal, leur poids fatigue l'Église et semble la faire pencher vers l'abîme. »

L'Évangéliste remarque enfin que l'abondance de la pêche fait rompre les filets. « Ce qui rompt les mailles des filets de l'Église, nous dit ici saint Augustin, c'est l'hérésie et le schisme. »

Ainsi d'abord la parole divine prêchée à tous les hommes, et tous, Juifs et Gentils, s'unissant en une même Église; dans le sein de l'Église les vrais fidèles qui font sa gloire et sa richesse; à côté d'eux les mauvais chrétiens qui la fatiguent et la déshonorent; puis, en dehors de l'Église, l'hérésie et le schisme qui brisent les liens de l'union : voilà ce qui nous est signifié par le récit de la première pêche miraculeuse.

1. Petr. II, 7.

X

La seconde n'eut lieu qu'après la résurrection du Sauveur, et, suivant la pensée du même docteur, saint Augustin, celle-ci figurait l'Église triomphante où les élus seuls seront admis.

Jésus ressuscité se montra de nouveau à ses disciples, sur les bords du lac de Génézareth [1], et comme la première fois, il leur commanda de jeter leurs filets, mais non pas indistinctement, soit à gauche, soit à droite de la barque : car à la gauche sont les méchants et à la droite sont placés les justes auxquels le Seigneur adressera un jour cette parole : « Venez les bénits de mon père! »

« Jetez vos filets du côté droit de la barque, dit le Sauveur à ses disciples, et ceux-ci les ayant jetés, ils pouvaient à peine les tirer, tant ils étaient chargés de poissons. Les poissons étaient grands, et cependant cette fois les filets demeuraient intacts. »

Les poissons étaient grands : car les élus seront comme les anges du Ciel. Les pauvres, les petits, les

1. Joan: XXI.

ignorants, les faibles n'appartiennent qu'à cette terre: tous au Ciel redeviendront forts, puissants et riches, parce que la gloire les *environnera.*

Mais si grands et si nombreux que soient les poissons de la seconde pêche, les filets ne se brisent pas, parce que, dans l'assemblée des élus, l'unité sera parfaite et une paix profonde règnera.

Ah! puissions-nous un jour entrer nous-mêmes dans ces heureux filets qui n'enfermeront que les saints. Ici les méchants et les bons sont entassés dans la même barque : car ici il est nécessaire que les scandales arrivent; ici il faut qu'il y ait des hérésies [1]... « Patience, donc, dirons-nous encore avec le grand évêque d'Hippone, patience, tant que la vie présente nous range parmi les poissons qui appartiennent à la première pêche. Mais, en même temps, confiance, courage, vœux ardents pour ne pas être exclus de la seconde [2]. »

XI

Nous venons de voir que les saintes Écritures em-

1. Cor. XI, 19.
2. Aug., ibid.

ploient souvent l'image du poisson pour nous figurer l'homme et nous donner de très-utiles enseignements.

Toutefois les plus anciens et les plus illustres monuments de la religion chrétienne attribuent à Jésus-Christ lui-même le symbole du poisson [1].

Aux premiers siècles de l'Église, quand la persécution d'une part, et de l'autre la multitude des infidèles obligeaient les chrétiens à garder au fond de leurs cœurs le secret du divin roi, on comprend qu'ils aient adopté certains signes propres à leur rappeler les sublimes croyances dont le mystère ne se révélait qu'à eux seuls.

Le poisson fut l'un de ces signes, et, sur les plus anciennes pierres sépulcrales trouvées aux catacombes, l'image du poisson est l'un des indices auxquels se reconnaissaient les tombeaux chrétiens.

Non-seulement l'image, mais aussi le nom du poisson écrit en grec Ιχθυς désignait aux fidèles le Dieu caché qu'ils adoraient. Les cinq lettres qui le composent commençaient les mots suivants : Ιησους Χρισθος Θεου Υιος Σωτηρ Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur. L'usage de cette pieuse énigme remonte aux premières traditions de l'église orientale.

1. Spicil. Solesm., *de pisce symbolico.*

Mais pourquoi Jésus-Christ est-il symbolisé par le poisson? Saint Augustin [1] l'explique en disant que le Sauveur a vécu pur et sans péché dans les profondeurs de l'humanité coupable, comme le poisson demeure vivant dans les gouffres de la mer.

Toutefois, c'est à nos livres saints que nous devons premièrement demander la raison de ce symbole, comme de tous ceux que nous empruntons aux objets de la nature. Ainsi le poisson qui s'offre au jeune Tobie, lorsque celui-ci lave ses pieds aux bords du Tigre, ne nous présente-t-il pas une figure de Jésus-Christ [2]? La chair du poisson qui nourrit, son foie et son cœur qui éloignent le démon, son fiel qui rend aux yeux la lumière, nous rappellent le Sauveur du monde. Tobie rencontre le poisson mystérieux, comme plus tard les disciples d'Emmaüs rencontreront le céleste voyageur qui éclairera leurs esprits, qui échauffera leurs âmes du feu divin de l'amour et deviendra leur aliment dans la fraction du pain [3].

De même, le poisson qui engloutit Jonas et où le

1. Aug., de civit. Dal lib. XVIII, cap. 23.
2. S. Prosp. part. II, promiss. cap. 29.
3. Aug. serm. IV de SS. Petro et Paulo.

prophète demeure enseveli, trois jours et trois nuits, n'est-il pas un éclatant symbole que le Sauveur rapporte à sa propre personne comme une image de sa mort et de son ensevelissement?

De même enfin, les saints docteurs s'accordent à reconnaître également une figure de Jésus-Christ, soit dans les deux poissons qui, avec les cinq pains, sont multipliés au désert, soit dans le poisson rôti que les apôtres présentent au Sauveur, quand, leur apparaissant après sa résurrection, il leur dit : « N'avez-vous rien à me donner à manger? »

Jésus-Christ veut lui-même nous apprendre que la multiplication du désert est une image de l'Eucharistie, puisqu'il prend texte de ce beau miracle, pour annoncer aux Juifs, que, si leurs pères ont mangé la manne dans le désert et sont morts, eux-mêmes, plus heureux que leurs pères, seront nourris d'un pain céleste qui les fera vivre éternellement. [1]

Et, en effet, les pains et les poissons multipliés ensemble signifiaient admirablement la sainte Eucharistie, où le corps du Sauveur figuré par le poisson devait demeurer caché sous les apparences du pain.

[1] Joan. VI, 59.

Mais, si le miracle du désert rappelle principalement l'institution eucharistique, le poisson rôti présenté par les apôtres à Jésus-Christ ressuscité est surtout le symbole de sa douloureuse passion.

« *Piscis assus, Christus passus.* »

Cette formule souvent employée par les Pères latins interprète les traditions chrétiennes qui avaient, dès l'origine, consacré une analogie symbolique entre le poisson soumis à l'action du feu et le Sauveur consumé par les feux ardents de sa passion.

On comprend dès lors que les premiers chrétiens aimassent à inscrire partout la mystérieuse image du poisson qui les faisait souvenir de la Passion et de l'Eucharistie. Aujourd'hui ces deux mystères sont publiquement prêchés, et nous ne sommes plus tenus de garder le secret du roi; mais si, comme les premiers fidèles, nous n'avons plus besoin de nous figurer le symbole, montrons du moins toujours par notre ardente piété que les deux plus chers objets de notre amour sont la Passion et l'Eucharistie.

XII

L'Eucharistie! Je la retrouve encore en cette belle

parole du Sauveur : « Quel est celui d'entre vous qui donne une pierre à son fils, s'il lui demande du pain ? Ou bien, s'il lui demande un poisson, est-ce qu'il lui donnera un serpent [1] ? »

Quand, au lieu de nous adresser à notre père qui est dans le Ciel, nous demandons au monde l'aliment dont notre cœur a besoin, le monde, hélas! ne nous donne jamais que la piérre et le serpent, la pierre dure et le serpent trompeur.

Mais, aux pieds de votre tabernacle, ô mon Dieu, et lorsque, revenu de mes longs égarements, je m'écrie avec l'enfant prodigue : « Seigneur, je meurs de faim, *fame pereo* [2], » vous me présentez le pain et le poisson, cette double image de l'Eucharistie. Le pain du Ciel fortifie mon cœur, et le divin poisson m'enseigne comment, à son exemple, je puis, sans péril pour mon âme, traverser l'océan du monde.

1. Matth. VII, 19.
2. Luc. XV, 13.

LES SERPENTS

Le serpent au paradis terrestre.—Image du démon.—Ève et Marie. — Le péché, l'erreur, le monde.—Les chrétiens écrasent les serpents. —Les sophistes. — Les serpents sourds à la voix de l'enchanteur.—Prudence des serpents.—Savoir se dépouiller du vieil homme.—Jésus-Christ figuré par le serpent.—Le serpent d'airain. — La verge d'Aaron. — Les serpents se nourrissent de terre: l'homme se nourrit de l'Eucharistie.

I

Au milieu des ineffables délices du paradis terrestre, alors que tous les animaux créés obéissaient à la voix de nos premiers parents, un seul, plus astucieux que tous les autres, se glisse furtivement jusqu'à eux et vient troubler la paix et la félicité de l'Éden : c'est le serpent.

Il s'adresse à la femme, parce qu'elle est plus faible

que l'homme, il lui persuade de transgresser le précepte qu'elle a reçu de Dieu; et Ève, après avoir péché, entraîne Adam à désobéir avec elle. La chute de l'homme est consommée. La dent venimeuse du serpent a mordu l'humanité séduite; et depuis lors, le poison de cette morsure fatale n'a pas cessé de circuler dans nos veines [1].

Tous les commentateurs nous enseignent que le démon lui-même, l'ange de ténèbres, celui que l'Écriture appelle homicide dès le principe [2], se cachait sous la forme du serpent pour tenter Adam et Ève au paradis terrestre. Précipité du Ciel, où il était semblable à l'astre du matin [3], il n'est plus que le hideux serpent, qui bientôt va séduire l'univers [4]. « C'est le démon, dit saint Augustin, qui a parlé à Ève par le serpent, et qui s'est servi de cet organe, pour faire parvenir jusqu'à elle l'expression de ses criminels désirs [5]. »

Mais pourquoi cette forme du serpent plutôt que telle ou telle autre?

1. Gen. III.
2. Joan. VIII, 44.
3. Isai. XIV, 12.
4. Apoc. XII, 9.
5. Aug. de Gen. ad litt. lib. XI, cap. 26.

« Les enseignements cachés sous cette figure, répond le même docteur, nous ont été donnés par la divine Providence elle-même et ne sauraient être attribués au démon qui n'avait pas le pouvoir de se choisir une autre apparence. Dieu a permis au démon d'agir par le serpent, comme plus tard Jésus-Christ lui a également permis d'établir son séjour dans un troupeau d'animaux immondes [1]. »

Depuis le jour où Adam et Ève ont succombé au paradis terrestre, bien des siècles se sont écoulés, mais, à travers les siècles, on dirait que le serpent a gardé l'empreinte de son union avec l'ennemi de nos âmes.

A la vue du serpent, l'homme le plus courageux frémit d'un indicible effroi. Les bêtes elles-mêmes reculent épouvantées devant ses replis tortueux, et toute la création animée est comme saisie d'un frisson de mort, au seul aspect de l'animal sous l'enveloppe duquel s'est caché celui qui a été homicide dès le commencement [2].

1. Aug. de Gen. ad litt. lib. XI, cap. 12.

2. Joan. VIII, 44.

II

Toutefois, cette sorte de malédiction visible tombée sur le serpent n'est, au dire de saint Chrysostome, que le symbole de l'invisible châtiment réservé par Dieu au démon aussi bien qu'à l'homme déchu [1].

Si Dieu dit au serpent, organe visible du démon : « tu ramperas [2], » n'est-ce pas parce qu'une peine semblable sera infligée à l'esprit invisible qui a tenté l'homme?

Et pareillement, si Dieu dit au serpent : « tu mangeras de la terre [3], » n'est-ce pas parce qu'Adam pécheur est lui-même devenu poussière et a dû retourner en poussière?

Mais, surtout, c'est au démon lui-même, caché sous la forme du serpent, que le Seigneur adresse cette parole : « J'établirai des haines entre la femme et toi, entre sa race et la tienne; elle écrasera ta tête, et tu chercheras vainement à la mordre au talon [4].»

1. Chrys. de mundi. Creat. Orat. VI.
2. Gen. III, 14.
3. Ibid.
4. Gen. III, 15.

Aux premiers jours du monde, le serpent avait osé dresser sa tête contre la femme; et à l'aurore de la Rédemption, une femme écrase la tête du serpent· Nous aimons à contempler ce beau et doux symbole de la femme bénie entre toutes qui foule le serpent sous ses pieds. Cette femme est la plus pure des vierges, celle que le Sauveur nous a donnée pour mère, c'est Marie!

Pourquoi donc, entre Ève et Marie, une condition si dissemblable: la première mordue par le serpent, et la seconde écrasant le serpent!

Les saints Docteurs nous en donnent la raison.

Ève n'a pas craint d'entrer en un dangereux colloque avec l'esprit du mal; et Marie s'effraie même à l'aspect d'un ange. Ève a désobéi à Dieu; et Marie se nomme son humble servante. Ève a été vaincue par sa sensualité et son orgueil; Marie a triomphé, parce qu'elle est pure et humble. Oh! que ce double exemple soit pour nous un enseignement! Infortunés fils d'Ève, nous sommes exposés tous les jours aux morsures de l'esprit infernal. Mais, nous ne sommes plus seulement les fils d'Ève; Marie est aussi notre mère! Sachons recourir à cette mère puissante, et sachons surtout l'imiter. Comme elle et avec elle, nous écraserons l'ennemi de notre salut.

III

Nous lisons, en effet, dans le saint Évangile, que le Seigneur communique à tous ses vrais disciples le pouvoir de fouler aux pieds les serpents; « non pas seulement les serpents visibles, reprend saint Chrysostome [1], et c'est à cause de cela que le Seigneur joint ensemble ces deux promesses : vous marcherez sur les serpents, et vous écraserez la puissance de vos ennemis [2]. »

Jésus-Christ nous révèle ainsi la puissance de l'âme chrétienne. Elle est infirme par elle-même, elle semble dénuée de tout pouvoir, de toute force pour résister au mal; et c'est cependant à elle que le Sauveur adresse cette parole : Tu écraseras les serpents.

« Quels serpents? nous dit à ce propos saint Ambroise.—Toute malice qui se courbe, en rampant vers la terre, et qui se nourrit d'elle; tout ce qui renferme en soi-même un mortel poison, le

1. Chrys. in cap. III Gen. hom. XVII.
2. Luc. X, 19.

distille au fond du cœur et le vomit ensuite au dehors; *tout ce qui glisse et s'insinue en des pensées lubriques; tout ce qui s'enroule en frauduleux détours*[1]. »

Ces paroles du saint docteur ne nous dépeignent-elles pas les ennemis de l'âme chrétienne, quels qu'ils soient? Le serpent, nous l'avons dit d'abord, c'est le démon précipité du Ciel et qui rampe dans l'abîme.

Le serpent, c'est encore le péché qui incline nos cœurs vers la terre et toutes les choses terrestres.

Le serpent, c'est l'erreur dont il est écrit : « Ses lèvres distillent le venin des aspics[2]. »

Le serpent, c'est le monde qui, suivant la parole de saint Jean, est posé tout entier dans le mal[3], le monde dont l'art suprême est de ramper, de séduire et de corrompre.

Le chrétien écrase les serpents; mais pourquoi les foule-t-il impunément sous les pieds? « C'est, continue le saint docteur[4], parce que, suivant l'expression de l'apôtre, ses pieds sont chaussés,

1. Amb. de fug. sœc. cap. VII.
2. Psal. XIII, 3.
3. 1 Joan. V, 19.
4. Amb. de fug. sœc. cap. VI.

comme il leur convient de l'être, pour marcher sûrement dans les voies de l'Évangile [1]. »

C'est encore, pouvons-nous ajouter, parce que le chrétien, au lieu de ramper sur la terre, la domine et la méprise, parce qu'il cherche ce qui est en haut, parce qu'il aime ce qui est haut [2], et que, puisant sa force dans son élévation, il surmonte aisément les basses attaques de son ennemi.

O mon Dieu, les serpents se glissent de toute part autour de moi; mais, me dit encore saint Ambroise [3], le plus dangereux de tous est celui que je réchauffe dans mon sein, que je nourris au fond de mon cœur; ma propre malice qui rampe en moi, pour me séduire. Si je n'y prends garde, il dressera contre moi sa tête venimeuse et acérée. Saint Augustin m'enseigne [4] que la tête du serpent n'est autre que la première suggestion du péché : si je la méprise, la tête du serpent sera brisée.

Je veux agir ainsi, ô mon Dieu; je veux retrancher de mon cœur toute pensée, toute affection, tout désir

1. Eph. VI, 15.
2. Coloss. III, 1-2.
3. Amb. in Ps. XXXVII.
4. Aug. in Ps. CIII, serm. IV.

qui me porterait au mal. Vaincue dès son principe, l'iniquité ne parviendra pas à dominer en moi.

IV

Nous l'avons déjà dit, toutes les formes de l'erreur, le sophisme, comme l'hérésie, sont représentées par le serpent qui cache le poison sous ses lèvres [1] : semblable, en cela, à ces hommes de mensonge dont il est écrit, « qu'ils ont à la bouche « des paroles de paix, tandis que leur cœur nourrit « des pensées détestables [2]. » Dans ces hommes, ne reconnaissons-nous pas les dangereux sophistes qui font aujourd'hui la guerre à Jésus-Christ et à l'Église; cachant sous de séduisants discours le venin de leur doctrine; qui prodiguent des paroles louangeuses aux choses les plus saintes, pour les souiller ensuite de leurs mépris; qui exaltent la charité chrétienne, mais qui ne veulent pas du christianisme; qui prêchent, en termes pompeux, la fraternité de tous

1. Rom. III, 13.
2. Ps. XXVII, 3.

les hommes, mais qui déchirent le sein de l'Église d'où est sortie la grande famille chrétienne, qui célèbrent, en des chants d'idylle, les charmes aimables de Jésus de Nazareth et qui blasphèment la divinité du Sauveur?

Saint Paul a dit, en parlant des erreurs opposées à la foi : « J'apprends qu'ainsi que le serpent séduisit Ève par ses artifices, vos esprits également se corrompent et dégénèrent [1]. »

Et, en effet, le langage du serpent au paradis terrestre rappelle à saint Augustin celui que l'hérésie emploie, pour séduire les fidèles. «Tous les hérétiques, nous dit le saint docteur, trompent les esprits par les vaines promesses de la science. Ils nous accusent, nous-mêmes, d'une simplicité trop crédule; mais comme leurs doctrines tendent toujours à la satisfaction des convoitises charnelles, ils ne manquent jamais de répéter à leurs disciples la parole du démon à nos premiers parents : Vos yeux seront ouverts, *aperientur oculi vestri* [2]. Hélas! ils n'ouvrent que les yeux de la chair, et ils aveuglent les yeux de l'esprit [3]! »

1. II Cor. XI, 3.
2. Gen. III, 5.
3. Aug. de Gen. cont. manich. lib. II, 40.

V

Depuis le jour où l'antique serpent a chassé Adam et Ève du paradis terrestre, oh! combien sa race venimeuse s'est multipliée sur la terre. Les serpents sont partout, et nul n'échappe à leur atteinte. — Ils rampent toujours et partout, enveloppant de leurs plis sinueux l'innocence qu'ils obsèdent, sifflant contre la vérité qu'ils insultent, déchirant de leurs morsures les vertus les plus divines. Lorsque Dieu lui-même se fait homme et qu'il vient habiter parmi nous, il ne marche que parmi les serpents qui *aiguisent leurs langues contre lui* [1]. « Serpents, race de vipères [2], » c'est le nom qu'il donne souvent aux pharisiens! Si les serpents attaquent le maître, comment épargneront-ils sa doctrine et ses disciples?

Mais alors que ferons-nous, Seigneur, pour empêcher ces méchants reptiles de s'attaquer à notre foi? « Ils entrent en fureur, s'écrie le roi-prophète

1. Psal. CXXXIX, 5.
2. Matth. XII, 34.

et ils ressemblent à l'aspic qui se bouche les oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur [1]. » « Ils ne sont pas sourds, reprend saint Augustin [2], mais, ce qui est pire, ils font les sourds. »

C'est en vain que l'Église les appelle avec des cris qui retentissent jusqu'aux extrémités de l'univers, essayant auprès d'eux, soit les accents d'une maternelle tendresse, soit les menaces de là justice divine. Ils se bouchent les oreilles, ils se rendent sourds, et c'est précisément pour cela, continue saint Bernard [3], qu'ils conservent sous leurs langues un aiguillon venimeux. « Ah! si pour les charmer toutes nos paroles sont impuissantes, ajoute le même Père, du moins nous prierons pour eux; nous aurons recours à l'humiliation et aux jeûnes. Puissent-ils un jour subir l'enchantement de nos prières et de nos pleurs! »

VI

Cependant la sainte Écriture loue le serpent de

1. Psal. LVII, 5.
2. Aug. in Ps. LVII, 7.
3. Bern. in Ps. XC, serm. 14.

sa prudence, elle le nomme le plus astucieux des animaux [1], et si, en plusieurs rencontres, elle le blâme de cette astuce coupable qui séduit et qui perd les enfants des hommes, parfois aussi elle approuve sa prudence, à peu près comme le Sauveur des hommes loue l'économe inique, non pas de n'avoir point été juste, mais d'avoir agi prudemment.

C'est Jésus-Christ lui-même qui donne à ses disciples ce conseil : « Soyez prudents, comme les serpents [2]. »

« En quoi consiste la prudence du serpent, reprend saint Augustin [3]. D'abord, à exposer son corps tout entier, pourvu que sa tête soit sauve. La tête du chrétien, c'est Jésus-Christ. Pour demeurer fidèle à Jésus-Christ, le chrétien doit tout sacrifier. » Et le même docteur ajoute : « Le serpent montre encore sa prudence, quand, pour se dépouiller de sa vieille enveloppe, et se revêtir d'une peau nouvelle, il sait adroitement se glisser au travers d'une étroite ouverture. Écoutez, ô chrétiens, la parole de l'Apôtre. A vous aussi, il vous ordonne de vous

1. Gen: III, 1.
2. Matth. X, 16.
3. Aug. in Ps. LVII, 10.

dépouiller du vieil homme, et de vous revêtir de Jésus-Christ [1]. Mais pour que cette transformation s'opère, imitez la prudence du serpent, passez par l'ouverture étroite, c'est-à-dire, par le chemin étroit qui conduit à la vie. »

VII

Quand Jésus-Christ exhortait ses disciples à se montrer prudents comme le serpent, c'était lui-même qu'il avait en vue, nous dit le docteur saint Ambroise [2], lui qui a été élevé sur la croix, comme le serpent d'airain, au désert, pour nous guérir des morsures du serpent. Et, en effet, le Sauveur s'applique en termes précis cette figure : « Ainsi que Moïse a élevé le serpent dans le désert, ainsi le Fils de l'homme doit lui-même être exalté [3]. »

« Admirez, reprend saint Chrysostome [4], comment

1. Coloss. III, 9-10.
2. Amb. in Ev. Luc., cap XX.
3. Joan. III, 14.
4. Sever. de Serp. hom. 3.

le serpent d'airain va vous rappeler toute l'économie du mystère de la croix.

« Le serpent que Moïse élève ne présente qu'un simulacre sans malice et sans venin : et de même le Sauveur qui nous est apparu avec la similitude de la chair du péché est cependant demeuré lui-même sans péché.

«En second lieu, c'est seulement lorsque les enfants d'Israël succombent, frappés par la morsure des serpents, que Moïse, pour les guérir, élève le serpent d'airain devant leurs yeux. Et de même, c'est lorsque tous les hommes se sont rendus coupables de péché et meurent victimes des morsures du serpent, que le serpent divin, qui est sans péché, souffre et meurt pour eux sur la croix. Enfin, quand le serpent d'airain est élevé au-dessus du peuple, la tête des serpents homicides est brisée et leurs morsures n'ont plus de poison; ainsi, lorsque Jésus-Christ est exalté sur le Calvaire, les démons sont comprimés, et leur puissance est anéantie. »

VIII

Mais ce qui me frappe principalement en cette

figure de nos saints livres, c'est que Jésus-Christ, par amour pour les hommes et pour se rapprocher de leurs misères, ait daigné se présenter à eux sous cet emblème si humble. Pour lui, qui était Dieu, se faire homme, c'était ramper; mais il a rampé humblement jusqu'à nous, afin de nous élever jusqu'à lui.

Saint Augustin exprime admirablement cette pensée, en appliquant à Jésus-Christ ce qui est raconté au livre de l'Exode, touchant la verge de Moïse : « Cette verge, nous dit-il [1], symbole de l'autorité souveraine de Moïse, et qui jetée en terre, est changée en serpent, figure Jésus-Christ, le roi du Ciel, qui permet à la mort de l'atteindre : car c'est le serpent qui donne la mort; mais bientôt, sur l'ordre du Seigneur, Moïse saisit le serpent par la queue, et aussitôt la verge du prophète reprend sa première forme, elle redevient entre ses mains le sceptre de la puissance! Ainsi après sa passion et sa mort, Jésus-Christ ressuscite et il se remet en possession de son éternel royaume. »

Et le saint docteur ajoute : « Nous mêmes, qui sommes les membres dont Jésus-Christ est le chef,

1. Aug. contr. Faust. lib. XII.

nous commençons par ramper ici-bas durant le cours de notre vie mortelle; mais, quand les siècles seront consommés, le dernier jour du monde sera comme la queue du serpent que Dieu saisira pour la transformer. En ce jour suprême, la mort sera détruite, et nos corps ressuscités brilleront comme un sceptre dans la droite du Seigneur. »

IX

Nous avons vu que l'un des châtiments infligés au serpent, qui avait tenté le premier homme, fut de se nourrir de terre, *terram comedes* [1].

Et quand l'homme, par le péché, fut devenu semblable au serpent, nous avons également dit que les jouissances de la volupté, qui sont poussière et fange, devinrent, en effet, sa honteuse pâture.

Mais, depuis que le serpent divin, se transformant lui-même par sa résurrection, a changé notre con-

1. Gen. III, 14.

dition première; depuis, qu'au lieu de ramper comme le serpent, nous nous sommes rapprochés de la nature des anges, la poussière et la terre ont cessé d'être notre aliment et nous nous sommes nourris du pain des anges.

Pain des anges, divine Eucharistie, c'est vous qui entretenez en nous une vie céleste. Nous laissons la poussière aux serpents, et, prenant part au festin des anges, nous devenons plus semblables à eux, pour vous louer et vous bénir, Seigneur, sur la terre et au Ciel.

L'OISEAU

L'oiseau et le Ciel. — Confiance. — Les anges. — Les saints. — Les démons. — L'oiseau qu'on veut surprendre et qui s'envole, *image des déceptions humaines.* — La voix des oiseaux, symbole de la prière. — Les filets de l'oiseleur. — Vigilance. — Le nid d'oiseau. — L'œuf de l'oiseau. — Le tabernacle est le nid où le chrétien veut vivre et mourir.

I

« L'homme est né pour le travail et l'oiseau pour voler[1], » a dit Job. Tandis que les pieds de l'homme demeurent attachés à la terre, l'oiseau voltige joyeusement. Il parcourt les régions de l'air, et on le prendrait pour un hôte du Ciel. Il en est l'harmonie par son chant, la fleur par l'éclat de son

1. Job V, 7.

plumage. L'oiseau et le ciel semblent faits l'un pour l'autre.

Cependant, l'oiseau s'abaisse quelquefois jusqu'à nous, et quand il rase notre humble sol, ou qu'il pose son pied moelleux, soit sur l'arbuste en fleurs, soit à l'angle de nos maisons, nous le croirions volontiers devenu notre concitoyen et notre frère; mais, dès que nous l'approchons, il reprend son essor, et s'élevant à des hauteurs où notre œil ne le peut suivre, il nous fait souvenir que sa patrie est le Ciel.

Serait-ce donc vainement, ô mon Dieu, que vous auriez placé devant mes regards, cette multitude ailée qui remonte incessamment vers les régions célestes? Sa nature est pour moi un exemple et une leçon. Quel exemple et quel enseignement recevrai-je de l'oiseau du ciel?

Ah! je comprends que si le péché me condamne au travail de la terre, j'ai cependant moi-même été créé pour aspirer au Ciel. J'envie la destinée de l'oiseau; j'espère m'envoler un jour comme l'oiseau, et je m'écrie avec le roi-prophète : « Qui me don- « nera des ailes, *quis dabit mihi pennas* [1] ? »

1. Ps. LIV, 7.

II

Mais les oiseaux du ciel vont nous donner encore une seconde et importante leçon.

Jésus-Christ, s'adressant à ceux qui ne songent qu'aux intérêts de la vie présente et s'inquiètent uniquement de savoir s'ils trouveront leur nourriture de chaque jour : « Regardez, dit-il, les oiseaux du ciel, ils ne sèment pas, ils ne moissonnent pas, ils n'amassent pas dans les greniers; mais votre Père céleste les nourrit [1]. »

Tous les commentateurs sont d'accord pour dire que le Sauveur ne veut pas ainsi nous engager à demeurer oisifs, car l'homme est né pour le travail.

Mais combien de pauvres créatures en ce monde ont à peine le nécessaire, et se livreraient au désespoir, si l'Évangile ne leur donnait confiance.

C'est pour elles qu'une Providence aimable veille avec des soins maternels. Le travail est peut-être interdit à leur faiblesse, à leur santé, à leur âge. Eh bien, si

1. Matth. VI, 26.

elles ne travaillent pas, elles peuvent supplier le Père qui est dans les cieux : « Père, donnez-nous notre pain quotidien [1]. » La prière a des ailes, et l'âme qui prie est semblable à l'oiseau. Considérez, ô âme chrétienne, considérez les oiseaux du ciel : ils ne sèment pas, ils ne recueillent pas, ils n'amassent pas dans leurs greniers, et le Père céleste les nourrit [2]. » Tous les jours, cette parole divine se réalise au milieu de nous. Les pauvres ne sèment pas, et la charité sème pour eux ; les pauvres ne récoltent pas, et la charité recueille pour eux ; les pauvres n'ont pas de greniers, et la charité a pour eux des granges toujours pleines. Le Père nourrit les oiseaux du ciel, et la charité de Jésus-Christ nourrit incessamment les pauvres.

III

Déjà, nous l'avons dit, le vol des oiseaux nous fait songer au ciel et à ceux qui l'habitent.

Quand nous voyons planer au-dessus de nos têtes,

1. Luc. XI, 3.
2. Matth. VI, 26.

ces grands oiseaux, aux ailes étendues, qui embrassent l'horizon immense, et semblent des courriers rapides, emportant leurs messages d'un bout du ciel à l'autre, n'aimons-nous pas à nous rappeler les anges que Dieu envoie, comme ses dociles ministres, et qui transmettent ses divins ordres à tous les points de l'univers créé? Nos sens ne nous présentent que des images très-imparfaites des choses célestes et invisibles. Qu'est-ce, en effet, que l'agilité de l'oiseau comparée à celle de l'ange? N'importe, l'oiseau me suffit pour me rappeler les anges.

Je me figure ceux-ci avec des ailes, comme l'oiseau. Je sais qu'ils descendent vers moi, ainsi que l'oiseau qui se pose sur ma fenêtre, et je sais qu'ils remontent plus haut que lui dans la lumière du Dieu trois fois saint. O anges du ciel, volez d'abord vers moi... et ensuite vous rapporterez à Dieu le message de mon cœur qui l'aime!

IV

Ce ne sont pas seulement les anges que je me figure avec des ailes, mais aussi les âmes saintes,

celles qui cherchent ce qui est en haut, qui goûtent ce qui est en haut et non pas ce qui est sur la terre [1].

« Ces âmes, dit saint Augustin [2], sont les oiseaux que David nous représente habitant les sommets des montagnes, ayant besoin d'un air pur et libre, ne se sentant à l'aise que dans une atmosphère sereine. »

Elles sont aussi les oiseaux du Ciel qui se reposent sur les branches du grand arbre de la parabole évangélique [3], car cet arbre est Jésus-Christ lui-même; et où se reposent les âmes saintes, sinon en lui?

Chaque fois que, nous détachant du monde, nous aspirons vers les choses de Dieu, notre âme a pris des ailes, et elle imite le vol de l'oiseau.

L'âme contemplative a des ailes. Il ne lui suffit pas de courir dans la voie des commandements : il faut qu'elle vole, et ses ailes sont parfois si puissantes et si larges, que, ravie jusqu'au troisième ciel, elle y entend des secrets qu'il n'est plus permis à l'homme de redire [4].

Mais, sans prétendre à de si sublimes élans, toute âme chrétienne est faite pour voler. « Il y a deux

1. Coloss. VIII, 2.
2. Aug. in Ps. CIII, Serm. 3.
3. Matth III, 32.
4. Cor. XII, 14.

ailes qui soulèvent l'homme au-dessus des choses terrestres, dit le pieux auteur de l'Imitation : la simplicité et la pureté [1]... » O ailes charmantes, c'est vous que mon âme désire !... Avec vous je monterai assez haut pour éviter ce qui souillerait mon cœur, semblable au petit oiseau qui voltige, trop faible encore, pour planer dans les cieux, mais déjà assez au-dessus de la terre, pour que la fange ne l'atteigne pas.

V

Si le vol de l'oiseau rappelle l'élan de notre âme, lorsqu'elle aspire vers le bien céleste, il peut aussi, dans un sens opposé, figurer le vol de ces esprits superbes, dont parle le prophète Isaïe, qui prétendent escalader les cieux, élever leur trône au-dessus des astres, s'asseoir aux flancs de l'aquilon et lutter avec le Très-Haut [2].

Le prophète dépeint en ces termes l'orgueil de Lucifer; et, en effet, de même que les oiseaux sont

1. Lib. II, cap. 4.
2. Isa. XIV, 13.

le symbole des anges fidèles, de même la sainte Écriture emploie quelquefois cette image pour désigner les anges révoltés, les démons que saint Paul appelle les puissances de l'air [1], qui volent incessamment autour de nous et nous suggèrent de criminelles pensées.

L'action des démons s'exerce plus facilement sur nous, lorsque nous sommes dans le trouble et le tumulte du monde, et voilà ce que Jésus-Christ nous fait comprendre en ce passage de la parabole de la semence : « Une partie tomba le long de la route; elle fut foulée par les passants et les oiseaux du ciel s'en nourrirent [2]. »

Le monde est la voie large où les pieds des passants foulent et écrasent avec dédain la parole de Dieu; mais elle est aussi la voie où les démons passent et repassent avec les hommes. En mettant à profit la dissipation des âmes mondaines, les démons, suivant la pensée d'un père [3], détournent leur attention et obsèdent leur mémoire, pour empêcher que la divine semence germe en elles.

1. Ephes. II, 2.
2. Matth. XIII, 4.
3. Cat. aur. in Matth. VI.

VI

L'oiseau qui s'échappe et s'envole, au moment où nous espérions le tenir, suggère à Salomon ce proverbe très-sage : « Celui, dit-il, qui s'attache aux mensonges, court après des oiseaux qui volent [1]. » Ah ! que cette image est cruellement vraie !... Tout ce que notre cœur désire, tout ce que rêve notre pensée ambitieuse et frivole, se pare aussitôt pour nous d'une beauté et d'un charme infinis. C'est l'oiseau dont le plumage brillant nous enchante.... Il a paru voler vers nous... il s'approche et déjà nous le touchons... Hélas ! l'oiseau a disparu, et avec lui s'envolent nos rêves, notre bonheur, notre avenir. Celui qui s'attache aux mensonges court après des oiseaux qui volent.

VII

Lorsque le prophète a dit : « Oiseaux du Ciel,

1. Prov. X, 4.

bénissez le Seigneur [1], » n'avait-il pas en vue les voix mélodieuses que le Créateur leur a données?

Et, en effet, quel immense concert sort chaque matin du gosier des oiseaux. Chacun y chante sa note toujours pure et toujours juste. Le cri joyeux du loriot et de l'alouette, la cadence plaintive et charmante du rossignol, le sifflement du merle, le roucoulement de la colombe, s'unissent aux voix plus rauques et plus graves des grands oiseaux; et Dieu, qui seul connaît leur lange, écoute comme un cantique cette harmonie de leurs chants.

Mais ces chants ne vont-ils pas être pour nous une leçon et souvent même un reproche?

Quel homme sensé, dit saint Ambroise [2], osera terminer sa journée sans psalmodier une prière au Seigneur, quand les petits oiseaux solennisent si pieusement par leurs chants le lever du jour et l'approche de la nuit?

L'homme n'a pas seulement reçu de Dieu une voix qui chante, comme celle de l'oiseau; son esprit et son cœur ont des chants plus mélodieux et lui inspirent les sublimes accents de l'adoration et de la prière.

1. Dan. III, 80.
2. Amb., Hexam. lib. V, cap. 12.

Puis, afin d'ajouter plus de suavité et de force à l'expression de ses sentiments, l'homme emprunte à la nature et à l'art des instruments dociles. Le vent souffle dans les tuyaux de l'orgue et anime le roseau de la flûte; il frémit entre les cordes du violon et de la harpe; il résonne sur l'airain de la cymbale et sur la peau du tambourin; et tandis que les oiseaux chantent sous le feuillage, David nous invite à faire retentir sous les voûtes du temple nos instruments, ainsi que nos voix à la gloire du Très-Haut. « Louez le Seigneur, dit-il, au son de la trompette, avec le psalterium et la harpe, louez-le avec la flûte, avec la viole et avec l'orgue : Louez-le avec les timbales éclatantes, avec les timbales de la joie [1]. »

Votre Église, Seigneur, répond à cet appel. Chaque jour, au son des cloches, elle annonce l'heure de la prière : chaque jour, au son des orgues, elle psalmodie vos louanges! Mais, hélas! en dehors de l'Église, que d'harmonies coupables pour célébrer des joies mondaines! Tandis qu'il n'est pas un bocage où l'oiseau ne bénisse votre saint nom, combien d'hommes dont la voix discordante vous injurie et vous blasphème!

1. Psal. CL, 3-5.

Oh! je ne connais, Seigneur, que les oiseaux, vos anges et votre Église qui puissent dire avec le roi-prophète : « C'est pour vous, Seigneur, que nous chantons toujours. *In te cantatio mea semper* [1]. »

VIII

L'oiseau a pour domaine l'immensité de l'espace. Libre et indépendant, quand il plane au plus haut des airs, qu'a-t-il à craindre des ruses et de la méchanceté de l'homme? Mais l'oiseau est imprudent, et l'oiseleur sait tendre habilement ses piéges... Quand la sainte Écriture nous exhorte à la vigilance et qu'elle nous engage à prévoir les périls qui nous menacent, elle nous propose souvent pour exemple l'oiseau qui tombe dans les filets [2].

Eh quoi! notre âme n'a-t-elle pas des ailes pour échapper à ses ennemis? oui, des ailes, comme l'oiseau; mais c'est en descendant des hautes régions du Ciel où le porte son vol, que l'oiseau se laisse prendre au piége. Si nous aimons les choses d'ici-

1. Psal. LXX, 6.
2. Prov. VI et VII.

bas, cet amour nous fera tomber des sommets les plus sublimes et nous perdra. « Ce que vous aimez sur la terre, dit très-bien saint Augustin [1], est comme une glu qui s'attache aux ailes de votre âme, c'est-à-dire, aux vertus qui vous aident à voler vers Dieu. Vous ne voulez pas que la glu vous retienne captifs, et cependant vous l'aimez. Est-ce que vous vous serez moins laissé prendre, parce que vous trouverez du charme à être pris? Plus vous aimez ce qui vous attache, plus ce qui vous attache vous étreint. »

Écoutons cependant cette belle parole de nos saints livres : « C'est en vain qu'on tend le filet devant les yeux de ceux qui ont des ailes [2]. » Si l'oiseau se jette dans le piége, c'est que son œil ne l'a pas aperçu. Ses ailes ne lui ont pas suffi pour le garantir du péril, mais s'il a des yeux et des ailes, s'il regarde en même temps qu'il vole, l'oiseleur échouera contre lui.

J'aime à me rappeler, à ce propos, cet avertissement du Sauveur : « Priez et veillez et vous ne succomberez pas à la tentation [3]. » La prière, nous

1. Aug. serm. CCCXI, *in nat. S. Cypr.*
2. Prov. I, 17.
3. Matt. XXVI, 41.

l'avons dit déjà, donne des ailes, et c'est la vigilance qui fait ouvrir les yeux. La prière sans la vigilance, la vigilance sans la prière, ne suffisent pas pour nous sauver... Mais, priez et veillez; c'est en vain qu'on jettera le filet devant vos yeux et devant vos ailes. Priez et veillez! ah le Seigneur écoutera vos prières; et il veillera lui-même sur vous! « Beni soit Dieu, s'écriait le roi-prophète, notre âme a été arrachée, comme l'oiseau des filets du chasseur. Les filets ont été rompus, et nous-mêmes, nous avons été délivrés [1]. »

« Quand l'oiseau va tomber dans le piége, dit ici saint Augustin [2], faites seulement un peu de bruit. Aussitôt il prendra son vol. » Et de même, ô mon Dieu, par vos avertissements et par vos menaces, vous faites autour de nous un bruit salutaire. Le filet de l'oiseleur allait nous enlacer, mais votre voix se fait entendre... Le filet devient inutile... Notre âme s'envole... Elle est sauvée!...

1. Ps. CXXIII, 7.
2. Aug. in Ps. CXXIII.

IX

Un nid d'oiseau!... Quel merveilleux chef-d'œuvre et que la Providence est aimable d'avoir créé de si habiles ouvriers pour de si charmantes constructions! Comme ces brins d'herbe, ces plumes, ces pailles légères sont tressés avec art! Imagine-t-on un oreiller plus doux que le duvet qui tapisse le nid? Puis, quel soin, quelle sollicitude pour que cette maison fragile soit posée en lieu sûr! La cime d'un arbre qui se perd dans les nues, l'épais feuillage au fond des bois, le coin obscur d'une maison isolée, c'est l'emplacement que l'oiseau préfère. Mais dès qu'il a construit son nid, il se considère en toute vérité comme chez lui. Il a pris possession de sa demeure : il va devenir le chef d'une nouvelle famille!... C'est, direz-vous, une bien frêle assise que cet établissement aérien. Et cependant la sainte Écriture le cite très-sagement à l'homme, pour lui donner une utile leçon. « Quelle confiance aura-t-on, dit-elle, en celui qui n'a pas même un nid[1]? » Il faut qu'à un jour donné,

1. Eccl. XXXVI, 28.

l'homme aussi sache fixer sa vie et qu'il se pose avec honneur là où Dieu lui a créé des devoirs.

X

Mais si modeste que soit le nid de l'oiseau, il y abrite tout son bonheur. Il ne le quitte que par instants et il y revient toujours avec joie. La femelle y dépose ses œufs : avec quel soin, quelle tendresse, elle les couve et les réchauffe !

L'œuf de l'oiseau est un doux symbole, car il signifie l'espérance.

Qui de nous, dans le nid où la Providence l'a placé, n'a pas échauffé de son haleine l'œuf où dorment ses espérances ? Prenons garde cependant, nos espérances seront vaines, si elles n'ont pour objet que les biens de cette vie périssable. Espérons, mais espérons en Dieu.

C'est en parlant du Père céleste que Jésus-Christ a dit : « Si un fils demande à son père un œuf, est-ce que le père lui présentera un scorpion [1] ? — Le don du Père céleste, ajoute saint Augustin [2], est

1. Luc. XI, 12.
2. Cat. Aur., in cap. XI Luc.

l'œuf et non le scorpion. L'œuf est effectivement l'emblême de l'espérance qui nous porte vers ce qui est devant nous, et le scorpion, dont la queue est armée d'un aiguillon venimeux, figure ce qui est l'opposé de l'espérance : l'amer souvenir des douleurs passées. »

XI

Revenons au nid de l'oiseau. Les petits viennent d'éclore. Peu à peu leurs ailes poussent; ils commencent à voler, et, un matin, la famille se disperse... et le pauvre nid reste vide. Mais, nous disent encore ici nos saints livres, l'oiseau qui émigre de son nid ressemble à l'homme qui abandonne la maison paternelle. Il s'expose à une foule de périls... Douces journées où l'oiseau n'a pas quitté son nid, vous avez été pour lui les meilleures!...

C'est pour cela que le saint homme Job, rappelant avec amertume ses espérances déçues, s'exprimait en ces termes : « Je m'étais dit, plein de confiance, je mourrai en repos dans le petit nid que je me suis fait, *in nidulo meo moriar* [1]. » Et quel

1. Job. XXIX, 18.

est l'homme qui, au milieu des revers et des agitations du monde, n'a pas eu les mêmes désirs? Quel homme n'a demandé à Dieu de mourir au moins en paix, dans le petit nid où s'est écoulée son enfance?

Ajoutons sur le texte de Job, que nous venons de citer, la pieuse interprétation de saint Grégoire.

« Le nid où le Patriarche veut mourir, nous dit le saint docteur [1], est l'image de la paix profonde que l'Église seule assure à ses fidèles enfants, les faisant croître dans sa foi et les échauffant de son amour, jusqu'à ce que leurs ailes aient grandi, et qu'ils prennent eux-mêmes leur vol vers la patrie céleste. L'Église est comme la tourterelle qui sait trouver un nid pour ses petits. »

Ah! notre vœu le plus cher à tous, n'est-il pas de mourir dans ce doux nid de foi et d'amour que l'Église nous prépare!

XII

Mais David me désigne plus clairement encore le

1. Greg. moral. lib. XIX, cap. 27.

nid où je veux vivre et mourir. « La tourterelle, dit-il, trouve un nid pour ses petits; et moi, ô Dieu des vertus, je ne demande que vos autels [1]. »

Oui, vos autels, Seigneur, autour desquels s'est réjouie ma jeunesse; vos autels où je me nourris chaque jour de l'aliment des forts; vos autels d'où mon cœur s'élance, comme l'oiseau qui sort de son nid, pour m'élever de vertus en vertus, et monter jusqu'à vous; vos autels que je veux embrasser en mourant; vos autels d'où je ne m'éloignerai que pour m'unir à vous dans les cieux!

1. Ps. LXXXIII, 4.

L'AIGLE

Sublimité du vol de l'Aigle. — Symbole de la puissance humaine. — Les orgueilleux. — Les saints. — L'Évangéliste saint Jean. — L'ascension du Sauveur. — Le rajeunissement de l'Aigle, image de la régénération chrétienne. —Là où est le corps, les aigles se rassemblent. — La dispute du Saint-Sacrement. — Les âmes simples et humbles autour du tabernacle.

I

Quand Dieu, interrogeant le saint homme Job, expose devant ses regards toutes les merveilles de la création. « Est-ce à votre commandement, lui dit-il, que l'aigle s'élève si haut? *Numquid ad præceptum tuum elevatur aquila*[1] ? »

Dieu qui dispense à ses créatures l'incomparable

1. Job. XXXIX, 27.

variété de ses dons a voulu distinguer l'aigle, entre les animaux, par la sublimité de son vol. L'envergure de ses ailes le soutient au plus haut des Cieux. Il y plane; il semble y régner. Par sa beauté et par sa force, l'aigle est le roi des airs. Tantôt vous diriez qu'il se joue entre les rayons du soleil, ou bien qu'il se baigne dans les nuages qui recèlent la tempête. Parfois cependant il fend l'immense espace, il descend jusqu'à nous... L'aigle ne touche la terre que pour saisir et déchirer sa proie.

Il est le symbole de la puissance humaine qui, rayonnante de gloire et tenant la foudre entre ses mains, ne se fait connaître au monde que par les sanglantes victoires qu'elle remporte et par les ravages qu'elle exerce.

« C'est ainsi, dit saint Grégoire, que le prophète Ézéchiel compare Nabuchodonosor à un grand aigle aux ailes étendues [1]. » Et c'est ainsi que plus tard, quand Dieu eut livré à Rome l'empire du monde, on vit les légions romaines suivre l'aigle qui les guidait à la conquête de l'univers.

1. Greg. moral. XXXI, 47.

II

Mais combien il est rare que l'homme s'élève par la puissance et par la force, sans se laisser séduire par l'orgueil! Aussi la sainte Écriture se sert également du symbole de l'aigle, pour désigner l'âme orgueilleuse. Celle-ci, semblable à l'aigle, aime à fixer sa demeure au sommet des montagnes et des rocs escarpés... « Mais, s'écrie le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie, quand ton nid serait aussi haut que celui de l'aigle, je saurai bien t'en arracher [1]. » Écoutons le même langage, répété par une autre voix : « Le Seigneur dépose les superbes et exalte les humbles [2]. » C'est la voix de Marie, c'est la voix de l'humble colombe. Les aigles sont arrachés du nid où se complaisait leur orgueil; la colombe est élevée au-dessus des chœurs des Anges.

1. Jer. XLIX, 16.
2. Luc. I. 52.

III

Si toutefois nous ne considérons que le vol de ce noble oiseau, qui sur l'ordre du Créateur monte majestueusement vers le Ciel, qui dédaigne les lieux bas de la terre et dont l'œil fier et perçant ne se ferme pas devant le soleil [1], oh! alors l'aigle est pour nous l'image de ces grandes et saintes âmes qui ne savent pas goûter les biens terrestres, qui, avec l'apôtre saint Paul, conversent déjà dans les cieux [2] et qui un jour, glorieuses et transformées, contempleront la divine lumière.

Dieu regardait l'élan de ces âmes, reprend saint Grégoire [3], quand il posait à Job cette question : « Est-ce sur ton ordre que s'élèveront les aigles [4]? » Et, en effet, nos propres efforts demeureraient toujours impuissants, si les souffles de la grâce divine ne nous soulevaient pour nous ravir au Ciel.

C'est donc en vous que j'espérerai, Seigneur!

1. Job. XXXIX, 27.
2. Philipp. III, 20.
3. Greg., Moral. XXXI, 47.
4. Job. XXXIX, 30.

« Ceux qui espèrent, dit le prophète Isaïe, prendront les ailes de l'aigle; ils courront sans se fatiguer; ils marcheront sans se lasser jamais [1]. » Oh! que cette pensée me rassure! la science qui enfle ne donne pas des ailes; mais seulement votre grâce et votre miséricorde, ô mon Dieu : car vous perdez la sagesse des sages, vous réprouvez la prudence des prudents [2], et vous changez en aigles ceux qui espèrent en vous. Je ne vous demande pas, Seigneur, l'orgueil de l'aigle, l'orgueil d'un esprit vain et d'une gloire mensongère. Mais je vous demande le vol de l'aigle, pour m'élever jusqu'à vous, et l'œil de l'aigle, pour vous contempler.

IV

Nul n'a plus mérité ici-bas d'être comparé à l'aigle que l'évangéliste saint Jean. Et aussi l'aigle est-il le symbole que nos saints livres lui attribuent et que l'Église lui assigne.

1 Isai. XI, 31.
2. 1 Cor. I, 19.

Saint Grégoire [1] fait ressortir comme une sublime analogie entre l'oiseau qui fixe avec ses yeux le soleil levant et l'apôtre qui pénètre de son regard l'inénarrable génération du Verbe. Et, à son tour, saint Augustin [2] explique pourquoi, parmi les Évangélistes, saint Jean est celui qu'on assimile à l'aigle. « C'est, dit-il, que sa prédication s'élève à de plus hauts degrés que toutes les autres et qu'il élève nos cœurs avec elle.

« Les autres Évangélistes semblent plutôt se tenir au niveau de la terre avec le Dieu fait homme et ils insistent moins sur la divinité. Mais Jean, comme si la marche lui était à charge, tonnant à nos oreilles dès le premier mot de son Évangile, prend d'abord son vol, et il monte, dépassant non-seulement la terre, non-seulement les régions célestes, mais les armées des anges, mais tous les chœurs des puissances invisibles, jusqu'à ce qu'il parvienne à Celui par qui tout a été fait, et le proclame en ces paroles : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu [3]. »

1. Greg. moral. XXXI, 47.

2. Aug. tract. in Joan. VIII 36.

3. Jean. I, 1

O Jean, vous vous étiez reposé au cénacle sur le cœur de votre divin maître. C'est le nid d'aigle que vous aviez choisi; mais, sortant de votre repos, vous avez pu dire, comme David : « J'ai dormi et puis je me suis levé [1]. » L'aigle s'est élancé de son nid et, déployant ses ailes, il est allé se perdre dans les secrets ineffables de la divinité.

V

Saint Grégoire [2] compare le Sauveur, dans le mystère de son ascension, à l'oiseau qui monte vers le Ciel. Mais, ajoutent plusieurs saints docteurs [3], l'oiseau dont le vol rappelle l'ascension de Jésus-Christ est principalement l'aigle, qui ne se plaît qu'aux lieux élevés, et suit au plus haut des airs de mystérieux sentiers inconnus à l'œil de l'homme [4].

Le Sauveur, durant sa vie mortelle, n'a fait que

1. Psal. III, 6.
2. Greg. Moral. XXXI, 47.
3. Amb. Serm. in Dom. IV post Pent.
4. Prov. XXX, 19.

raser la terre, sans contracter aucune de nos souillures, sans s'attacher à nos biens périssables, et, sa mission achevée, il est retourné en toute hâte vers la patrie céleste.

Mais déjà nous avons montré l'aigle ne s'approchant de la terre que pour saisir sa proie. Il la dérobe et il l'enlève. « En cela, dit saint Ambroise [1], le Seigneur ressemble encore à l'aigle. Car, de même que, pour s'emparer de la proie qu'il convoite, l'aigle choisit un lieu élevé d'où il puisse fondre plus facilement sur elle; de même, le Sauveur s'est suspendu d'abord à l'arbre de la Croix, et de là, avec un bruit de tonnerre et un coup d'aile terrible, il est allé ravir jusqu'au fond des enfers l'homme que le démon y tenait captif sous sa domination. Il l'a fait captif, à *son tour, et, chargé de cette noble dépouille, il est* rentré victorieux au Ciel, suivant la parole du Psalmiste : O Dieu puissant, vous êtes monté très-haut vous avez fait la captivité captive; vous avez comblé les hommes de vos dons [2]. »

1. Amb. Serm. in Dom. V post Pent.
2. Ps. LXVII, 19.

VI

C'est la constante doctrine de saint Paul, d'opposer le vieil homme, qui est Adam, à l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ.

Tant que nous n'avons pas été régénérés par la grâce, nous appartenons au vieil homme, et l'Apôtre nous exhorte sans cesse à nous dépouiller de la vétusté d'Adam pour nous revêtir de Jésus-Christ [1], et entrer à sa suite dans une vie toute nouvelle.

Les saints docteurs appliquent habituellement à ce merveilleux phénomène du renouvellement de notre âme par Jésus-Christ, la parole figurée de David : « Ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle [2]. »

« Soit que ce fait du rajeunissement de l'aigle mérite notre croyance, dit à ce propos saint Augustin [3], soit qu'il n'ait d'autre fondement qu'une opinion populaire, ce qui est du moins hors de doute, c'est que la

1. Ephes. IV, 24.
2. Ps. CII, 5.
3. Aug. in Ps. LXVI, 10.

sainte Écriture y fait allusion et qu'elle ne le propose pas à notre méditation sans motif. Laissons de côté, si nous le voulons, l'exactitude du fait matériel; mais pratiquons exactement ce qui nous est signifié par lui. »

Écoutons saint Ambroise [1] : « En nous annonçant que notre jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle, le psalmiste a prophétisé la grâce du baptême. L'aigle rajeunit en ce sens que, se dépouillant de ses vieilles plumes, il se pare de plumes nouvelles, comme d'un revêtement de jeunesse; et il ressemble en effet alors au jeune aiglon, parce que ses ailes, encore inhabiles et sans expérience, doivent peu à peu s'exercer à voler. De même nos néophytes, lorsqu'ils se présentent au baptême, se dépouillent de la vétusté du péché et se revêtent d'une sainteté nouvelle : ils semblent revivre en recevant la grâce de l'immortalité. Comme l'aigle redevient aiglon, nos néophytes redeviennent enfants.

« Toutefois, ajoute le même Père, remarquons que David ne dit pas : votre jeunesse se renouvellera comme celle des aigles; mais bien comme celle de l'aigle : car il n'a en vue qu'un seul aigle, celui dont

1. Amb. Serm. in albis set. Pascha.

la jeunesse se renouvelle en nous, Jésus-Christ notre Seigneur, qui, en effet, s'est rajeuni comme l'aigle au jour glorieux de sa résurrection. »

En vous seul, Seigneur Jésus, je puis retrouver une jeunesse immortelle, et c'est aussi vous seul qui donnerez à ma jeunesse l'appui et la force dont elle a besoin. Soyez pour moi comme l'aigle qui provoque ses petits à voler, qui vole au-dessus d'eux, étend sur eux ses ailes et les emporte sur ses épaules [1].

Vous volez au-dessus de moi, Seigneur, quand vous rappelez à ma mémoire vos enseignements et vos vertus sublimes. Vous étendez sur moi vos ailes, quand vous faites sentir à mon cœur la douce chaleur de votre amour, et vous m'emporterez sur vos divines épaules, quand, ravi par votre grâce, j'irai, m'appuyant sur elle, me reposer au séjour de la gloire.

VII

« Les aiglons lèchent le sang, et en quelque lieu

1. Deut. XXXII. 11.

que soit un corps mort, l'aigle fond aussitôt sur lui [1]. » Jésus-Christ, dans son Évangile, a rappelé cette dernière parole du livre de Job et il se l'est appliquée à lui-même. Voulant prévenir ses disciples contre l'apparition des faux prophètes et des faux christs, il les exhorte à se méfier de ceux qui leur diront : Le Christ est ici ou là. Mais où donc sera le vrai Christ? reprennent les disciples, et Jésus leur répond : « Là où sera le corps, c'est là que se rassembleront les aigles [2]. » Les saints docteurs enseignent unanimement que le corps autour duquel les aigles se réunissent est celui même du fils de l'homme.

« Pour déterminer quel est le corps, dit à ce sujet saint Ambroise [3], formons d'abord nos conjectures sur ce que peuvent être les aigles. Les aigles sont assurément les âmes justes qui méprisent la terre et qui aspirent au Ciel. Mais ainsi n'avons-nous pas déjà nommé le corps dont la présence attire les aigles? Joseph obtient de Pilate le corps de Jésus-Christ. Voyez aussitôt les aigles se grouper

1. Job. XXX, 30.
2. Matth. XXIV, 23-28.
3. Amb. in Evang Luc. VIII, 18.

à l'entour. C'est Marie de Cléophas, c'est Marie-Madeleine, c'est Marie, la mère du Sauveur, c'est le collége entier des apôtres. »

Et le même docteur prend soin d'ajouter que le corps de Jésus-Christ n'est pas seulement celui qu'il avait daigné prendre durant sa vie mortelle, en une forme semblable à la nôtre; mais bien aussi ce même corps dont il a dit : « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage [1]. »

On peut également dire que le corps mystique de Jésus-Christ est l'Église, et que les aigles s'assemblent autour d'elle, parce que ni la sainteté, ni la science, ni rien de ce qui élève les âmes, ne lui a jamais fait défaut.

Mais les aigles n'environnent l'Église qu'à cause de l'adorable présence de la divine Eucharistie : voilà le sang que lèchent les aiglons, voilà le corps qui nourrit les aigles [2].

Dans l'une des salles du Vatican où la peinture chrétienne a inscrit ses plus belles œuvres, contemplez un moment cette page belle et sublime entre toutes les autres, celle qu'on a coutume de nommer la

1. Joan. VI, 56.
2. Joan. XXXIV, 3.

dispute du saint Sacrement !... A la partie supérieure du tableau, les anges et les saints forment deux arcs radieux qui entourent le Père Éternel, et toute cette auguste assemblée contemple dans l'extase l'humanité sainte du Sauveur, glorieusement assis entre son précurseur et sa mère : c'est la représentation du ciel !... Mais abaissez maintenant vos regards. Au-dessous du ciel, l'Église, dans sa manifestation la plus haute, l'Église n'ayant qu'une seule pensée, l'adoration, l'amour, la glorification du très-saint Sacrement. Au centre, la divine hostie apparaît sur l'autel, et de chaque côté sont groupés en cercle les plus saints et les plus illustres personnages de l'Église. Ici, les grands docteurs qui ont été sa lumière par leur éloquence et par leur science; là, les poètes et les artistes qui l'ont magnifiquement ornée avec les productions de leur génie. — Les Augustin et les Jérôme, les Thomas d'Aquin et les Bonaventure, et avec eux, près d'eux, unis dans un même respect et un même culte, les Bramante, les Raphaël, les Dante. Tous célèbrent ensemble le Sacrement qui est au-dessus de tous les cantiques de louanges, tous adorent sous les voiles Celui que les Anges et les saints contemplent dans la gloire. L'Église et le Ciel s'unissent, et le point où tout converge est le corps

sacré de Jésus-Christ. — « Là où est le corps, c'est là que se rassemblent les aigles. »

Je sors du Vatican, et loin, bien loin des splendeurs de la ville éternelle, j'entre dans une pauvre église de village.... Là, tout près d'un tabernacle modeste, quelques âmes simples sont en prière. Elles n'ont ni la science, ni le génie ; et cependant ces humbles créatures ont des ailes pour voler vers Dieu! Quelle candeur et quelle pureté de vie! Quel dévouement pour le prochain, quel saint mépris des choses de la terre et quel élan vers les choses célestes!... Divine Eucharistie, c'est en vous adorant et en vous aimant qu'elles sont devenues semblables à des aigles. — « Là où est le corps, les aigles se rassemblent [1]. »

[1] Matth. XXIV, 28.

LA COLOMBE

La Colombe, symbole des plus saintes choses. — L'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. — L'Église. — Comment on peut recevoir le sacrement de la colombe, sans être uni à elle. — L'âme fidèle. — La cime élevée et le creux du rocher. — La colombe séduite. — La colombe médite et gémit. — Elle revient au colombier. — Marie. — Qui me donnera des ailes comme à la colombe?

I

Parmi tous les oiseaux dont la main du Créateur a parsemé les airs, je dirai volontiers, que la colombe a reçu la meilleure part.

Douce et bonne, autant qu'elle est grâcieuse avec ses formes délicates et son joli plumage; elle semble faite pour être la messagère entre le Ciel et nous. Elle fend l'air de ses ailes rapides, et son vol plane comme celui de l'aigle; mais on l'apprivoise facilement, et

elle devient alors l'oiseau familier de la maison. L'enfant joue avec elle et la caresse. Cependant, timide et tremblante, elle s'effarouche du moindre bruit, et, bien vite, reprenant son vol, elle va chercher le calme et la paix en des régions plus hautes.

Elle choisit souvent pour demeure le creux d'un rocher ardu, ou bien elle aime à descendre dans la vallée profonde, et va tremper ses ailes aux ruisseaux les plus limpides.

Son chant n'a rien de ses vaines mélodies que nous admirons en plusieurs oiseaux et qui égaient la nature entière; mais le roucoulement de sa voix n'est pas dénué de charme et tout ce qui gémit au fond de notre âme répond à ses accents plaintifs.

Les aimables qualités de la colombe l'ont fait choisir comme l'un des plus doux symboles de la nature. La mansuétude, la simplicité, la candeur, la piété qui plane au Ciel, la charité qui redescend sur la terre, pour se faire toute à tous, le goût de la solitude, et l'amour de la paix, sont figurés par elle. L'Écriture inscrit son nom en plusieurs de ses pages. Elle annonce la fin du déluge au patriarche Noé; elle descend sur Jésus-Christ, le jour de son baptême; elle est l'épouse du Cantique des Cantiques. Qu'ajoute-

rai-je encore? Elle est l'emblème des plus saintes choses; elle symbolise la grâce de Dieu.

II

Quand Jésus-Christ, ayant reçu le baptême, sortit des eaux du Jourdain, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit-Saint descendre sur lui sous la forme d'une colombe [1].

L'Esprit-Saint qui est amour choisit l'emblème de l'amour, nous dit saint Chrysostome [2]; et saint Grégoire [3] se demande pourquoi, avant de se révéler aux hommes sous l'image des langues de feu, il prend la forme de la colombe. « C'est, répond le saint docteur, parce que le Sauveur n'est pas venu sur la terre, pour frapper les pécheurs, mais pour les ramener à lui. Avant d'allumer contre eux le feu du Ciel, il se manifeste sous les traits de la mansuétude et de la bonté. »

C'est au-dessus des eaux du Jourdain où Jésus-

1. Marc. I, 10.
2. Chrys. hom. XII sup. Matth. in op. imp.
3. Greg. XL hom. in Evang. lib. II, hom. XXX, 6.

Christ a été baptisé qu'il voit descendre la divine colombe.

Le même esprit, qui était porté sur les eaux dès l'origine du monde, étend maintenant ses ailes sur les eaux du baptême, pour les bénir et les féconder. Aussi est-ce le saint baptême qui communique à chacun de nous le don ineffable des vertus de la colombe. Il donne à notre âme la douceur et la simplicité de l'enfant, à notre esprit l'humilité, à notre cœur la pureté et l'amour. Divine colombe, cachez-moi toujours à l'ombre de vos ailes. Loin de vous et en dehors de vous, mon âme sera dans le trouble le chaos; mais, près de vous et à l'ombre de vos ailes, je trouverai la tranquillité et la paix.

III

La colombe qui plane sur les eaux du Jourdain est, en même temps que l'emblème de l'amour, celui de l'union et de la paix : c'est pour cela qu'elle est aussi le symbole de l'Église.

L'Église unit les âmes qui ont reçu le saint baptême, et forme entre elles les liens d'une charité par-

faite; mais elle ne le fait qu'à cette condition que les âmes demeurent à leur tour unies à la colombe.

C'est en développant cette doctrine, que saint Augustin [1] fait comprendre la différence qui existe entre le baptême qu'on reçoit dans l'Église et celui que l'hérésie confère. L'hérésie et l'Église baptisent l'une et l'autre: car, au sein de l'hérésie, comme au sein de l'Église, c'est toujours la colombe qui baptise, mais l'âme catholique lui demeure unie, tandis que l'hérétique, nous dit le saint docteur, tout en recevant le caractère et le sacrement de la colombe, demeure en dehors de la colombe. Et le même Père ajoute : « Le sacrement, sans la charité, ne sert de rien : car sans la charité nous ne sommes rien... »

« O vous qui êtes en dehors de l'unité de la colombe, si vous voulez posséder enfin la sécurité et la paix, revenez vous abriter dans le cœur même de la colombe. »

La colombe est le symbole de l'Église; et c'est en ce sens qu'il est écrit d'elle : Ma colombe est unique, *una est columba mea* [2]. Elle ne partage avec aucune autre, sa beauté, sa simplicité, sa pureté.

1. Aug., in Evang. Joan. I, 6 et 7.
2. Cant. VI, 8.

L'Église a les yeux de la colombe qui se mirent dans le cours des ruisseaux [1] : au milieu des joies profanes et criminelles du monde, son regard pur et simple ne contemple que Jésus-Christ, source divine des eaux de la grâce.

L'Église a les ailes de la colombe; et le docteur saint Grégoire [2] lui applique ce verset du Psalmiste : « Ses plumes ont l'éclat de l'argent [3], » parce que l'Église fait resplendir au loin la parole de ses prédicateurs : « et elles ont le reflet de l'or» qui signifie la gloire des élus.

O Colombe de l'Église, qui me donnera vos ailes, pour voler avec confiance dans les régions de la vérité divine!

L'Église, comme la colombe, pose son nid sur les hauteurs de la pierre [4], car le Sauveur a dit à son apôtre : « tu es Pierre et sur cette pierre je fonderai mon Église [5]. » Et lorsque l'impiété ou l'hérésie s'acharnent contre l'Église, comme les vautours poursuivant la colombe, afin de la déchirer, elle s'abrite

1. Cant. V, 12.
2. Greg., in Ezech. II, 3.
3. Ps. LXVII, 15.
4. Cant. II, 14.
5. Matth. XVI, 18.

sans crainte dans les plaies du Sauveur, comme la colombe dans le creux du rocher, et elle s'écrie avec l'Apôtre : « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? Ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la nudité, ni le péril, ni la persécution, ni le glaive [1]. »

IV

L'âme unie à la colombe, qui est l'Esprit-Saint et qui est l'Église, devient elle-même semblable à la colombe et nous est figurée par elle.

Étudions, à l'aide de ce symbole, les sentiments et la conduite de l'âme fidèle.

Dans ses relations avec le monde, cette âme peut être comparée à la colombe de l'arche [2].

Noé laisse échapper la colombe une première fois, afin de s'assurer si les eaux du déluge ont cessé de couvrir la terre; et la colombe revient aussitôt, n'ayant pas rencontré où reposer son pied.

1. Rom. VIII, 35.
2. Gen. VIII.

Telle est, en effet, l'âme fidèle. Elle ne saurait se reposer dans le monde submergé par les eaux du mal, et elle revient, en toute hâte, sous le toit béni de l'arche sainte.

Noé envoie de nouveau la colombe, et elle revient, cette fois apportant dans son bec un rameau d'olivier.

Si l'âme fidèle est contrainte de vivre au milieu des méchants, elle ne s'arrête pas parmi eux; mais il suffit qu'à la cime de cette terre encore submergée par le déluge, elle aperçoive un signe de la miséricorde divine et une apparence de pardon, pour qu'elle revienne joyeuse vers l'arche, rapportant la branche d'olivier.

Enfin, une troisième fois, Noé envoie la colombe qui, trouvant la terre sèche et purifiée, ne revient plus, « parce que, dit saint Ambroise [1], autant la vertu chrétienne fuit le commerce et la société des impies, autant elle aime à demeurer en union avec les bons, pour leur communiquer les dons célestes qu'elle a reçus. »

1. Amb., de Noë et Arca, cap. XIX.

V

Cependant, comme la colombe, l'âme fidèle cherche surtout la solitude. Elle prend son essor et s'éloigne, jusqu'à ce qu'elle rencontre le désert : car c'est là que Celui qu'elle aime lui parlera plus intimement.

Écoutons le divin langage que le Sauveur lui adresse : « Lève-toi en toute hâte, ô ma sœur, ô ma colombe, ô mon unique beauté : lève-toi et viens[1]. » Où se dirige la colombe, et quelle est la solitude qu'elle convoite? Elle cherche la cime élevée ou le creux du rocher. Elle cherche le tabernacle ou les plaies du Sauveur.

Douce solitude où elle se cache, mais où elle n'est pas seule! Elle se cache en Jésus-Christ, et Jésus-Christ demande à se cacher en elle.

« Ouvre-moi, lui dit-il, ô ma sœur, ô ma colombe, ô âme immaculée. Voici que je viens à toi dès le

1. Cant. II, 10.

matin... Et ma tête et mes cheveux sont imprégnés des rosées de ma grâce [1]. »

C'est ce mutuel amour de Jésus-Christ et de la colombe qui a inspiré le plus beau des chants sacrés, le *Cantique des Cantiques.* Pour être digne du divin époux, il faut que l'âme ressemble à la colombe.

VI

Mais voici que le prophète Osée compare la tribu d'Éphraim « à la colombe séduite, qui n'a plus de cœur [2]. »

Quand la colombe se laisse séduire par les dissipations et les plaisirs du monde, elle perd son plus riche trésor qui est son cœur.

Ève, au sortir des mains de Dieu, avait toute la candeur, toute la simplicité de la colombe; mais, séduite par le serpent, elle cessa d'aimer le bien suprême; elle perdit son cœur en péchant.

Que fera donc la colombe séduite?

1. Cant. V, 2.
2. Ose. VII, 11.

Le prophète Ézéchiel nous montre les enfants de Judas fuyant devant les menaces de la colère divine, « semblables, nous dit-il, aux colombes des vallées, toutes tremblantes, à la vue de leurs fautes...[1] »

O colombes infidèles, ô colombes qui avez péché, imitez les colombes des vallées; soyez humbles et soyez tremblantes, pour que Celui qui exalte les humbles, et qui prend pitié du repentir abaisse sur vous les regards de sa miséricorde, dans la vallée où vous avez fui!

VII

L'âme humble aime à méditer sur les fautes qu'elle a commises, et elle les pleure avec amertume. Ainsi fait la colombe : elle médite et elle gémit.

« Je méditerai comme la colombe[2]. »

O douce et sainte parole! La colombe n'imite point le petit oiseau insensé qui vole de branche en branche, oublieux du passé, insouciant de l'avenir. Elle se

1. Ezec. VII, 16.
2. Isai. XXXVIII, 14.

recueille et elle médite. Pourquoi ai-je commis le mal envers Celui qui m'a tant aimé, et quel fruit ai-je tiré des choses qui font maintenant ma honte? « Je me lèverai et je prendrai mon vol. J'irai trouver mon divin ami et je lui dirai : Père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous [1]. »

La colombe médite, mais surtout elle gémit : c'est le grand art de la colombe. Instruite par l'Esprit-Saint, instruite par la divine colombe, elle pousse vers le Ciel d'inénarrables gémissements.

« Beaucoup gémissent, dit saint Augustin [2], quand les infortunes de la terre pèsent sur eux. Lésés dans leurs intérêts, accablés par la maladie, enfermés dans les cachots, et sous le poids des chaînes, ballottés par les flots de la mer, environnés de piéges et d'embûches, ils gémissent.... Ils ne gémissent pas comme la colombe : ce n'est pas le gémissement de l'amour, le gémissement de l'Esprit-Saint. Mais si une âme gémit sur ses fautes; si elle gémit en songeant qu'ici-bas, oppressée par son corps mortel, elle est loin encore du Seigneur, loin encore de la béatitude à laquelle elle aspire; si elle gémit en

1. Luc. XV, 18.
2. Aug. in Joan. I, 6.

espérant; si elle gémit en attendant le jour où son Dieu, se manifestant à elle, changera ses espérances en une réalité glorieuse; ah! cette âme sait gémir. Elle a trouvé le secret des gémissements de la colombe!... Comme il est doux de gémir ainsi! L'amour et le repentir trouvent toujours grâce devant le Seigneur, et il pardonne beaucoup à la colombe, parce qu'elle a beaucoup aimé! »

VIII

« Quels sont ceux-là, s'écrie ailleurs le prophète Isaïe, quels sont ceux-là qui prennent leur vol comme les colombes, quand elles se dirigent vers les fenêtres de leur colombier [1] ? »

N'est-ce pas la voix du Seigneur se réjouissant de revoir enfin les colombes séduites qu'il croyait perdues, et qui reviennent vers lui?

Toutes les nations s'étaient égarées et avaient fui loin des regards de Dieu; mais quand le Sauveur, descendu sur la terre, leur fit entendre sa voix divine,

1. Isai. LX, 8.

on les vit toutes entrer dans l'Église, comme des colombes qui reviennent au colombier.

Ce qu'ont fait alors les nations, beaucoup de pécheurs l'imitent tous les jours, et Jésus-Christ, au milieu de ses anges, chante tous les jours ce joyeux cantique : Ma colombe était perdue, mais la voici de retour ! Voyez comme elle prend son vol vers les fenêtres du colombier.

IX

O *colombe immaculée*, ô Marie, bien des filles de Jérusalem ont su demeurer pures et fidèles, mais vous les avez toutes dépassées. Bien des colombes vous environnent, et vous êtes la colombe unique. Toutes les colombes sont douces, mais nulle douceur comparable à la vôtre; toutes les colombes sont aimantes, mais nulle n'a su aimer comme vous; toutes les colombes méditent, mais vous méditiez bien mieux qu'elles, quand vous gardiez au fond de votre cœur les paroles de l'Enfant-Dieu; toutes les colombes gémissent, mais vos gémissements, ô Marie, méritent seuls d'être nommés par l'Église une *toute-puissance*

suppliante.... Que dire enfin? Toutes les colombes savent prendre leur vol et monter vers le Ciel; mais le Ciel a des hauteurs où vous planez seule, ô Marie, quand le Seigneur vous adresse ce langage: « Lève-toi, ô ma colombe, prends ton essor, toi qui es la plus belle; viens du Liban et tu seras couronnée: *Veni, columba mea, veni de Libano, coronaberis* [1]. »

X

Oh! que je ressemble peu à cette colombe unique et parfaite!... Et cependant, pour l'imiter de loin, je m'écrie avec David : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai [2]. » Voilà toute la vie de la colombe : elle vole et elle se repose; mais elle ne se repose qu'après avoir volé, elle ne vole que là où elle trouvera son repos. — L'âme frivole et mondaine vole toujours et ne se repose jamais. L'âme négligente et indolente se repose toujours et ne vole jamais. La colombe seule vole et se repose.

1. Cant. IV, 8.
2. Ps. LIV, 7.

Comment vole-t-elle et où se repose-t-elle?

Elle vole en s'éloignant du monde sur les ailes de la pureté; elle vole en s'élevant vers Dieu sur les ailes de la prière. Où se repose-t-elle? En vous, Seigneur: vous avez créé la colombe pour vous et son cœur n'a point de repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Là où vous êtes, là se repose la colombe. Vous demeurez au tabernacle et la colombe s'y repose. Mais pour vous et pour la colombe, le tabernacle n'est qu'un repos passager; vous régnez éternellement au Ciel, et c'est là qu'éternellement se reposera la colombe.

LE CORBEAU

L'oiseau de mauvais augure. — La colombe et le corbeau. — Le corbeau s'échappe de l'arche et ne revient plus. — Le corbeau, image du pécheur. — *Cras, cras,* demain, demain ! — Les petits des corbeaux. — L'Église et l'âme. — Comment la noirceur des corbeaux se change en la blancheur des cygnes. — Le corbeau d'Élie. — L'Eucharistie.

I

Je ne suis pas surpris que les anciens aient considéré le corbeau comme un oiseau de mauvais augure. Ses grandes ailes noires, son croassement lugubre inspirent la tristesse. Il a d'ailleurs tous les mauvais instincts et tous les goûts dépravés de l'oiseau de proie. Une chair corrompue et fétide est l'aliment qu'il préfère. Son odorat très-fin sent le carnage des

champs de bataille et il environne les armées à l'heure où les cadavres jonchent la plaine. La large envergure de ses ailes lui permet de s'élever dans les airs à une très-grande hauteur; mais on dirait qu'il ne plane si haut que pour fondre plus impétueusement sur sa dégoûtante pâture.

C'est tout le contraire de la colombe qui semble ne prendre son vol que pour se reposer dans les cieux. Aussi la sainte Écriture va-t-elle, dans l'histoire du déluge, nous présenter ces deux oiseaux avec des symboles très-divers.

II

Quand Noé vit que les eaux du déluge commençaient à se retirer, il ouvrit la fenêtre de l'arche et lâcha d'abord un corbeau.

Le corbeau sortit et ne revint plus.

Peu de jours après, le saint Patriarche ouvrit de nouveau la fenêtre et laissa échapper une colombe.

Mais celle-ci, ne trouvant aucun lieu où elle put se reposer, se hàta de retourner dans l'arche [1].

1. Gen., cap. VIII.

Pourquoi cette conduite si diverse du corbeau et de la colombe? « Si la colombe n'a pu se reposer nulle part, nous dit saint Augustin [1], où donc s'est reposé le corbeau et comment a-t-il pu vivre demeurant éloigné de l'arche; ou bien si le corbeau a trouvé assez de terre solide pour y fixer sa demeure, d'où vient que la colombe ne s'y est pas reposée? C'est qu'on suppose, reprend le saint Docteur, que le corbeau rencontra un cadavre et que, se reposant sur lui avec délices, il oublia de retourner vers l'arche, tandis que cette rencontre impure eût fait horreur à la colombe. »

Entre le corbeau et la colombe, voilà donc la différence : le corbeau aime les eaux du déluge, parce que, dans leurs flots immondes, elles roulent des cadavres; la colombe préfère l'arche, parce qu'au milieu de cet universel cataclysme, l'arche est devenue l'asile sacré de la vie, l'image de l'Église où vivent les âmes, l'image du Ciel où la vie ne finit plus.

Or, c'est Dieu qui a fait la vie et c'est le péché qui a fait la mort. L'âme fidèle, ainsi que la colombe, aspire uniquement vers Dieu qui est l'auteur et le consommateur de la vie. L'âme pécheresse s'in-

1. Aug., in Joan. I, C.

cline nécessairement vers les hideuses corruptions de la chair, elle s'y fixe et elle s'y complaît, comme le corbeau s'attache au cadavre.

III

Mais saint Ambroise [1] se demande encore pourquoi Noé a voulu que, parmi les oiseaux de toute sorte réunis dans l'arche, le premier qui s'éloignât d'elle fût le corbeau « C'est, dit-il, que les âmes justes, à mesure qu'elles se purifient de leurs souillures, éprouvent davantage le besoin de se séparer de tout ce qui est impur, criminel et ténébreux. Or, le noir corbeau représente le péché qui a horreur de la lumière et il le symbolise également, parce que le péché aime la corruption. De là vient que Noé, qui est une âme juste, a grande hâte de se séparer du corbeau. Il s'empresse de lâcher le corbeau; et celui-ci, une fois hors de l'arche, n'y revient plus, parce qu'aussitôt que le pécheur se sent libre du joug onéreux de la vertu, il redoute de se rapprocher d'elle. »

1. Amb. de Noe et Arca, cap. XVII.

Mais, d'une autre part, « Noé, ajoute saint Ambroise [1], ayant laissé le corbeau prendre son vol, se fût bien gardé, lui-même, de lui rouvrir la fenêtre de l'arche. L'âme juste qui persévère se sépare du péché pour toujours. »

Depuis que le déluge a quitté la terre, tous les oiseaux étant sortis de l'arche se sont de nouveau multipliés dans le monde. Le monde a ses corbeaux et il a ses colombes! Heureuse l'âme qui ne sait vivre qu'en la société des colombes et qui, fuyant l'iniquité, abandonne aux corbeaux la corruption et les ténèbres.

IV

Ainsi le corbeau est l'image du pécheur. La noirceur de son plumage et sa prédilection pour la chair corrompue justifient suffisamment ce symbole. Hélas! le corbeau qui, ayant quitté l'arche, n'y revient plus, nous montre combien il est rare que le pécheur endurci revienne de ses égarements.

Cependant Dieu est bon et miséricordieux, il attend

1. Amb. de init. cap. III.

le pécheur, il l'appelle!... Mais le pécheur diffère sa conversion. « Demain, demain, dit-il toujours, *cras, cras !* »

Saint Augustin [1], faisant allusion à cette parole latine *cras, cras,* qui rappelle le croassement du corbeau, nous suggère ce nouveau point de ressemblance entre le corbeau et le pécheur. « Le pécheur répéte sans cesse : demain, demain, *cras, cras.* C'est le cri du corbeau, reprend le saint docteur. Mais ce lendemain se prolongera-t-il toujours? Dieu qui promet le salut à l'âme pénitente n'a pas promis le lendemain au pécheur. Celui-ci méprise les richesses de la bonté divine : il ignore que Dieu n'est patient que pour l'amener au repentir!!... Il attend, il attend toujours, et enfin arrive pour lui le jour fatal, celui qui n'a plus de lendemain. Vainement il crie alors comme le corbeau : *cras, cras,* demain, demain; il est saisi par la colère de Dieu. »

« Pour moi, continue le même Père, je préfère au cri du corbeau le gémissement de la colombe. O vous, qui avez péché, sachez gémir comme la colombe et frappez humblement votre poitrine. La colombe gémit et elle retrouve le chemin de l'arche. »

1. Aug. in Ps. XCII, 16.

V

Si cependant, pour employer encore une expression de saint Augustin [1], Dieu déteste les délais du corbeau et chérit l'empressement de la colombe, n'oublions jamais que sa bonté à l'égard des pécheurs est immense. Il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants [2]. Il arrose le champ de l'impie aussi bien que le champ du juste; il abreuve les colombes aux eaux claires de la fontaine, et « il nourrit les corbeaux qui ne sèment ni ne récoltent [3]. »

Mais si Dieu daigne nourrir les corbeaux qui l'offensent, quelle ne sera pas sa sollicitude « pour les petits des corbeaux qui l'invoquent [4], lorsqu'ils crieront vers lui pour lui demander leur nourriture? »

Dans la pensée des Pères [5], les petits des corbeaux sont les fils du peuple juif et de la Gentilité, convertis à la foi chrétienne.

1. Aug., ibid.
2. Matth. V, 45.
3. Luc XII, 14.
4. Ps. CXLVI, 9.
5. Aug. in Ps. CXLVI, 18. Greg., Moral. XXX, 9.

Les Juifs, par leur ingratitude et leur coupable infidélité, les Gentils, par leur ignorance du vrai Dieu, leur culte idolatrique et leur goût sanguinaire pour les plus impurs sacrifices, méritaient d'être assimilés aux corbeaux. Mais les fils des Gentils et des Juifs ont écouté la parole divine, et, en invoquant le Seigneur, ils ont reçu l'abondante nourriture des grâces de l'Évangile.

« Nos ancêtres, sinon nos pères, ont été semblables aux corbeaux, dit à ce propos saint Augustin [1], mais nous, les petits des corbeaux, nous savons invoquer le Seigneur... M'accusera-t-on d'avoir abandonné mon père? Je l'ai abandonné, oui, sans doute, car le corbeau n'invoque pas Dieu : mais, moi, le petit du corbeau, je me suis tourné vers lui, et il me nourrit avec largesse. »

VI

Ainsi l'Église a été formée avec tous ces petits des corbeaux, qui se sont réfugiés vers elle, pour y recevoir

1. Aug. in Ps. CXLVII, 18.

leur nourriture. D'abord ils étaient noirs, car avant d'entrer dans l'Église, assis à l'ombre de la mort, ils croupissaient dans l'iniquité. «Et c'est pour cela, nous disent à la fois saint Jérôme[1] et saint Augustin [2], que l'âme fidèle, ainsi que l'Église, confessant au livre des Cantiques leurs souillures et leurs iniquités premières, n'hésitent point à dire, en parlant d'elles-mêmes, je suis noire, *nigra sum* [3]. Mais plus tard, purifiées et lavées par les eaux de la pénitence, elles méritent que l'auteur sacré des Cantiques leur applique cette seconde parole : Quelle est celle-ci qui est devenue blanche, et qui s'élève, *quæ est ista quæ ascendit dealbata* [4]? »

Comment ce changement s'est-il opéré? Le pécheur, il est vrai, abandonné à ses propres forces, ne saurait se transformer lui-même. « L'éthiopien, dit le Prophète [5], ne change pas la couleur de sa peau, » et nous pouvons ajouter, dans le même sens, le corbeau ne change pas la noirceur de son plu-

1. Hier. in Saph. cap. II.
2. Aug. serm. CI de temp.
3. Cant. I, 4.
4. Cant. VIII, 5.
5. Jer. XIII, 23.

mage; mais c'est la grâce divine qui opère ces merveilles. Ce qui était rouge comme la pourpre, elle sait le rendre aussi blanc que la neige [1], et pareillement, aux plumes les plus noires des corbeaux, elle sait donner la blancheur des cygnes.

VII

Nous lisons au troisième livre des Rois [2], que le Seigneur, voulant soustraire Élie à la vengeance et aux fureurs d'Achab, lui donna l'ordre de se retirer vers l'Orient et de se cacher près du torrent de Carith. « Là, dit-il au prophète, vous boirez de l'eau du torrent, et j'ai commandé aux corbeaux de vous nourrir en ce même lieu. » Élie obéit au Seigneur; il demeura sur les bords du torrent.

Les corbeaux lui apportaient, chaque matin et chaque soir, du pain et de la chair; et il buvait l'eau du torrent.

1. Isai. I, 18.
2. Reg. XVII, 6.

Les interprètes commencent par admirer ici l'aimable soin de la Providence envers ses fidèles serviteurs. Quand les puissants du monde leur font la guerre, elle commande aux animaux sans raison de les assister et de les servir. Elle nourrit les oiseaux du ciel, et ceux-ci, à leur tour, nourrissent l'homme qui est resté fidèle à Dieu.

Ils nourrissent Élie sur les bords du torrent de Carith; ils nourriront plus tard Paul et Antoine au fond de leur désert.

Ces mêmes interprètes ajoutent, que plus le corbeau est naturellement cruel et vorace, plus le Seigneur manifeste sa puissance en le choisant, malgré son instinct, pour apporter chaque jour au prophète la nourriture qui lui est nécessaire.

Mais n'oublions pas que le corbeau est l'image des âmes vicieuses et ignorantes, et que, suivant saint Grégoire [1], il est l'un des symboles du peuple déicide.

C'est le dernier sens qu'adopte saint Prosper [2], lorsqu'il nous montre, dans le pain et la chair que les corbeaux présentent au Prophète, une figure du corps

1. Greg. Moral. XXX, 9.

2. Cornel a Lap. III, 643. Ed. Vivès.

de Jésus-Christ déchiré et brisé sur la croix par les Juifs, pour devenir la nourriture du monde.

Les Juifs ignoraient, sans doute, que cette chair immolée allait être le froment des élus, et que ce sang versé à flots serait le vin qui ferait germer les vierges. Et cependant, quand ces noirs corbeaux criaient avec leur voix rauque : « Crucifiez-le, crucifiez-le [1], » ils préparaient, sans le savoir, et ils présentaient à l'Église, pour toute la suite des siècles, l'immortel aliment des âmes.

Suivons tous le prophète Élie sur les bords du torrent de Carith; fuyons, comme lui, le sol maudit du monde où règne l'impie Achab, où le démon, notre ennemi, exerce sa puissance. Là, nous boierons l'eau du torrent, là, nous mangerons la chair immolée qui, de la serre cruelle des corbeaux, est passée sur les tables où l'Église prépare ses festins.

Pourquoi craindre la solitude, pourquoi redouter l'eau amère des souffrances?

La solitude fleurit comme un lis [2], et l'eau du

1. Joan. XIV, 6.

2. Isai. XXXV, 1.

torrent s'adoucit, quand notre âme se nourrit, au désert, du pain vivant de l'Eucharistie, et qu'elle mêle à l'eau du torrent la chair divine immolée sur la croix.

LE PASSEREAU

L'homme vaut mieux que le passereau. — Les âmes les plus humbles savent prendre leur essor vers le Ciel. — Le passereau et l'oiseleur. — L'humble passereau redoute la cime des montagnes. — Mais Dieu lui prépare un nid dans les cèdres. — Le passereau solitaire sur le toit. — Le passereau se trouve une maison. — Jésus-Christ figuré par le passereau. — L'Eucharistie.

I

Le passereau n'est qu'un tout petit oiseau, très-commun et sans éclat, qui voltige autour de nos maisons et fixe à peine nos regards, tant son plumage grisâtre se confond avec le sol, ou avec le pan de la muraille. De là vient que le Sauveur, voulant peindre à l'homme les soins et la tendresse de la Providence

à son égard, a choisi l'exemple du passereau. « Deux passereaux, disait-il, ne valent qu'un prix modique; et cependant pas un ne tombe à terre, sans la permission de votre Père Céleste. Vous valez mieux que beaucoup de passereaux [1]. »

Oui, sans doute, l'homme vaut davantage. Il est le chef-d'œuvre de la création; il a été abaissé très-peu au-dessous des anges, et, tandis que le passereau qui tombe à terre, y demeure pour toujours, l'homme, nous dit saint Hilaire [2], ne laisse à la terre sa dépouille que pour remonter vers le Ciel.

Aussi la plus petite obole suffit-elle pour acheter un passereau, tandis que « l'homme, continue saint Ambroise [3], ayant été vendu au démon par le péché, a dû être racheté, non avec l'or et avec l'argent, mais avec le sang d'un Dieu. »

L'homme vaut mieux que le passereau, et dès lors, puisque nul de ces petits oiseaux ne périt sans la permission du Père Céleste, que peux-tu craindre, ô homme, toi que Dieu aime bien davantage! S'il nourrit l'oiseau qui ne prie pas, comment t'oublie-

1. Matth. X, 29.
2. Cat. aur. in Matth. cap. X.
3. Amb. in Evang. Luc. XVII, 11.

rait-il, toi, qui chaque jour lui adresses cette prière : « Père qui êtes dans les Cieux... donnez-moi mon pain quotidien [1] ! »

II

Le passereau, nous l'avons déjà dit, ne tient qu'un très-humble rang parmi les innombrables familles d'oiseaux qui peuplent les airs ; et cependant, si petit et si obscur qu'il soit, il a des ailes, il vole, il s'élève au-dessus de la terre. C'est pour cela qu'il est l'image des âmes simples et humbles que le monde ignore, ou qu'il méprise, mais qui, s'attachant au Seigneur, savent prendre vers lui leur essor. — « Les petits du siècle, dit saint Augustin [2], ressemblent aux passereaux. Eux aussi, ils ont entendu la parole du Sauveur : « Vendez tout ce que vous possédez..., et suivez-moi [3]. » Mais à quoi donc ont renoncé les passereaux, continue le saint docteur ? Pierre, André,

1. Luc XI, 1 et 3.
2. Aug. *in Ps.* CIII, *serm.* III, 16.
3. Matth. XIX, 21.

Jean, Jacques, ne possédaient que leurs filets. Et tous les jours, des milliers de pauvres laissent à peine derrière eux le misérable toit de leur père. N'importe! ils ont tout quitté, pour se donner à Dieu; ils aspirent vers le Ciel; ils sont devenus semblables aux passereaux. »

III

Hélas! quand une âme simple a pris son vol vers les choses de Dieu, l'ennemi du salut ne manque jamais d'user de tout son art pour la faire tomber dans ses piéges. Le passereau est imprudent; l'âme chrétienne l'est souvent aussi. Elle n'aperçoit pas le péril; elle va tomber sous la main de l'oiseleur!... Qui la sauvera?... Sa confiance est en Dieu!

« Si le Seigneur n'était avec moi, dit-elle, si le Seigneur n'était avec moi, quand les ennemis s'élèvent contre moi, ils me dévoreraient vivante [1]! »

Mais sa confiance la sauve et tout aussitôt elle

1. Ps. CXXIII, 3.

s'écrie : « J'ai échappé, comme le passereau, à tous les filets du chasseur. Les filets ont été rompus, et moi j'ai été délivrée. Mon aide m'est venue du Seigneur qui a créé le ciel et la terre [1]. »

IV

« Le filet, en se rompant, n'a pas brisé la vie du passereau, nous dit saint Augustin [2], parce que le passereau n'était plus dans le filet, » parce qu'il a vite profité de ses ailes, pour s'élever au-dessus du piége qui lui était tendu sur la terre. Mais alors l'ennemi du passereau suggère à l'âme une autre tentation, celle de l'orgueil. Il lui montre les gloires humaines qu'il compare à la cime d'une haute montagne, et il lui dit : « Émigre vers cette montagne comme le passereau [3], » comme lui tu as des ailes. Pourquoi demeurer humble et obscure au fond de la vallée, quand ton essor peut franchir la montagne?

1. Ps. CXXIII, 7.
2. Aug. in Ps. CXXIII, 12.
3. Ps. X, 2.

Non, répond encore l'âme fidèle : il serait téméraire à moi de vouloir m'élever sur la montagne, car le roi-prophète m'avertit « de ne point exalter mon cœur et de ne point ambitionner des voies qui soient au-dessus de ma portée [1]. » A l'oiseau qui habite la montagne il faut des ailes plus larges que les miennes : j'aime mieux borner mon vol à des régions plus humble ; cessez donc de me dire désormais : « Émigre vers la montagne comme le passereau. »

V

Oh ! combien les passereaux ont raison de placer en Dieu leur confiance ! Ils ne veulent pas d'eux-mêmes émigrer sur la montagne, et Dieu, dit le roi-prophète, plante les cèdres du Liban, pour y suspendre les nids des passereaux. *Cedri Libani quas plantasti, illic passeres nidificabunt* [2].

Les cèdres du Liban, nous dit saint Augustin [3],

1. Ps. CXXX, 1.
2. Ps. CIII, 27.
3. Aug. in Ps. CIII, serm. III, 16.

sont ici la figure des riches et des puissants du siècle qui ont compris la parole du Psalmiste : « Heureux celui qui a l'intelligence du pauvre [1]. » Ils supputent les grands biens qu'ils possèdent, et, mettant à part, pour le pauvre, le superflu de leur abondance, ils l'offrent aux serviteurs de Dieu. Ils leur procurent des champs et des jardins ; ils construisent pour eux des monastères et des églises ; ils recueillent les passereaux, et ceux-ci déposent leurs nids sans crainte entre les branches des cèdres.... « Ah! malheur, continue le même Père, malheur au cèdre qui n'a pas une branche pour y asseoir le nid d'un passereau ! »

VI

« Mais, c'est ici encore une pensée de l'évêque d'Hippone, il se peut faire que les cèdres s'irritent contre les passereaux, et que, par leur faste et leur orgueil, ils leur deviennent un sujet de trouble et de scandale. » Oh, alors, les passereaux n'hésitent pas :

3. Ps. XL, 2.

ils abandonnent les cèdres. Qu'ont-ils besoin des biens et des honneurs du siècle?

David nous représente le passereau veillant et solitaire sur le sommet des toits [1], image de l'âme qui s'éloigne en fuyant, pour s'établir dans la solitude! Elle a fixé sa demeure sur le toit, au-dessus de l'habitation des hommes, c'est-à-dire, au-dessus de leurs passions et de leurs criminelles convoitises; et s'étant choisi ce refuge, elle ne le quitte plus, fidèle à l'avis du Sauveur, « que celui qui est sur le toit n'en descende pas pour prendre ce qui est dans la maison [2]. » Là, élevée et solitaire, elle aspire vers vous, ô mon Dieu. La nuit elle vous désire, et dès le matin elle veille encore, attendant l'heure dont il est écrit : « Heureux le vigilant serviteur que le maître aura trouvé prêt à le recevoir au moment de sa venue. »

VII

C'est alors, à ce moment béni, que s'accomplira la parole de David : « Le passereau s'est trouvé une

1. Ps. CI, 8.
2. Matth. XXIV, 17.

maison, *passer invenit sibi domum* [1]. Bien longtemps il a voltigé à la surface du sol; « il a exercé ses ailes, continue saint Augustin [2], par la pratique des vertus d'ici-bas, la foi, l'espérance, l'amour. Puis il s'est posé sur le toit, foulant avec mépris la chair et tous ses biens; mais, là encore, il était dans l'attente et il poussait des cris plaintifs. Voici le moment où il ne se plaindra plus; il vole du toit dans la maison. Quelle maison! la maison du Ciel, la maison de l'Éternité. »

Quand notre cœur, ô mon Dieu, a longtemps tressailli vers vous; quand nos ardents désirs nous ont porté vers vous, comme l'oiseau qui vole vers la maison; quand nous avons longtemps veillé, longtemps prié, longtemps soupiré, vous écoutez nos plaintes, vous mettez fin à nos labeurs, vous nous montrez le lieu où l'on se repose en vous aimant et en vous contemplant, vous nous ouvrez la maison du passereau, vous nous ouvrez la maison du Ciel.

1. Ps. LXXVIII, 4.
2. Aug., in Ps. LXXXIII, 7.

VIII

Mais tous ces textes, où l'âme simple, douce et humble du Psalmiste se peint elle-même sous les traits du passereau, peuvent également s'appliquer au Sauveur, dont David était la figure.

Jésus-Christ qui étant Dieu planait, comme l'aigle, au plus haut du Ciel, a voulu devenir semblable au passereau, quand il s'est anéanti lui-même, pour habiter au milieu de nous.

Voyez-le pendant sa jeunesse voltiger à Nazareth, autour de l'humble maison de Joseph et de Marie. Il a permis que le démon le tentât, et lorsque l'ange de ténèbres, le transportant sur une haute montagne, lui montrait les royaumes de la terre, ne semblait-il pas lui redire la parole que cet esprit d'orgueil ne cesse d'adresser à l'âme humble : « Émigre sur la montagne, comme le passereau [1] ? » Mais Jésus répondait : « Retire-toi, Satan; car il est écrit :

1. Ps. X, 2.

« Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Comme s'il disait : « Pour moi, je n'ai confiance qu'au Seigneur : comment donc viens-tu dire à mon âme : Émigre sur la montagne, comme le passereau? »

Bien que vivant parmi les hommes, et d'une vie pareille à la leur, le Sauveur est cependant demeuré vigilant et solitaire sur le toit, comme le passereau. —Sur le *toit* : car, avec les ailes de la divine pureté, il s'est élevé au-dessus de l'habitation des hommes qui est leur chair coupable; mais il y a vécu solitaire; car, lui seul excepté, « il n'est personne, dit le Prophète, il n'est personne qui fasse le bien [1]. »

Le divin passereau est seul sur le toit, et seul aussi il veille sur nous; il veille, comme la mère de l'oiseau veille sur sa couvée; il veille pour nous instruire à voler comme lui.

Enfin, le Sauveur a été pauvre, recevant du Ciel, comme le passereau, sa nourriture de chaque jour; et l'Évangile nous le montre cependant trouvant un abri sous les branches du cèdre, quand il entre dans l'opulente maison de Zachée, ou qu'il séjourne au château de Béthanie.

1. Ps. XIII, 1.

Oh! comment le divin passereau n'aurait-il pas tenté les cruelles convoitises du chasseur! Bien des filets lui ont été tendus; d'abord ceux des Pharisiens, des Sadducéens, des Princes des Prêtres, des Docteurs de la loi; puis ceux de Caïphe, d'Hérode, de Pilate et de toute une populace déicide. On a mis à mort le passereau; mais il a su s'arracher du piége; et le piége s'est brisé, quand, sortant du tombeau, il a chanté le cantique du triomphe : « O mort, où est ton aiguillon? ô mort, où est ta victoire [1]?» C'est alors que, s'élevant vers le Ciel, et remontant glorieusement vers son Père, le passereau a retrouvé sa maison, *passer invenit sibi domum* [2].

IX

Oui, pour Jésus-Christ, comme pour nous, la maison du passereau est le Ciel. Puis-je oublier cependant qu'après que David a dit cette parole: « Le passereau s'est trouvé une maison, » il ajoute

1. Osc. XIII, 14.
2. Ps. LXXXIII, 5.

tout aussitôt : « Vos autels, Seigneur des vertus, vos autels, *altaria tua, Domine virtutum, altaria tua* [1] ! »

Mais d'abord, est-ce Jésus-Christ, est-ce le prophète, lui-même, qui parle ainsi? Est-ce le divin passereau qui demande à se choisir ici-bas, pour maison, l'autel Eucharistique? Ou bien est-ce le prophète qui, interprétant le langage des fidèles s'écrie : « De même que le passereau trouve une maison pour s'abriter, ainsi moi, Seigneur des vertus, je ne veux d'autre abri que vos autels? »

Ces deux interprétations me plaisent également et je les adopte toutes les deux.

Ah! il est très-vrai que Jésus-Christ, pour demeurer près de nous, ne s'est pas contenté de sa maison céleste, qu'il a voulu habiter encore l'autel et le tabernacle. Là, hélas! souvent solitaire, il veut du moins veiller toujours!!!...

Mais il est vrai aussi que je soupire moi-même, ô mon Dieu, après l'asile sacré de vos autels!... Le passereau se trouve une maison! C'est maintenant que j'aime à me rappeler, Seigneur, la parole que vous avez dite : « Vous valez mieux que beaucoup de passereaux [2]. »

1. Ps. LXXXIII, 5.
2. Matth. X, 31.

S'il est ainsi, j'ai droit à une maison meilleure que celle où les passereaux posent leurs nids! Cette maison, ô mon Dieu, c'est l'autel... «Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur Dieu des vertus : mon *âme désire, et elle défaille jusqu'à ce qu'elle se repose* près de vous [2]! »

2. Ps. LXXXIII, 2.

L'HIRONDELLE

L'hirondelle annonce le printemps. — Elle habite près de l'homme. — Elle s'enfuit aux approches de l'hiver. — L'oiseau de passage. — Le printemps et l'hiver de l'âme chrétienne. — Le nid de l'hirondelle, et la méditation de la colombe. — La divine hirondelle. — Ne me touchez pas. — L'hirondelle ne nous quitte jamais.

I

Quel charmant oiseau que l'hirondelle! Et que serait le printemps avec son vert feuillage, son aubépine et ses lilas, si le cri joyeux de l'hirondelle, emplissant tout-à-coup les airs, ne nous faisait entendre son cantique d'espérance! L'hirondelle paraît; elle rase la terre de ses ailes bleuâtres, et le sol qu'elle a touché va aussitôt se couvrir de fleurs et de fruits.

Ce n'est pas, comme le rossignol, sous l'ombrage solitaire des bois, que l'hirondelle aime à se fixer, ni, comme l'alouette, au milieu des blés mûrs, ni, comme la tourterelle, sur la cime de l'arbre élevé. Non, elle s'approche de nos habitations; c'est à l'homme même qu'elle veut parler, car c'est à lui qu'elle a mission d'apprendre toutes les joies de la saison nouvelle.

Elle place son nid à l'angle des fenêtres. « Admirez, nous dit saint Ambroise, comme ce pauvre petit oiseau, que sa tendresse maternelle rend sublime, sait se façonner des nids qui sont plus précieux que l'or : car elle les façonne sagement; et l'or lui-même, dit l'auteur des Proverbes, est moins précieux que le nid de la sagesse [1]. »

« Qu'elle prudence montre l'hirondelle, en choisissant le domicile des hommes, pour y abriter ses petits! Elle sait très-bien que l'oiseau ennemi n'osera pas venir les y surprendre. Puis, où trouver un plus habile maçon, pour composer son dur ciment? Du bout de ses ailes trempées dans l'eau, elle balaie la poussière du chemin, et forme ainsi la boue humide dont elle enduit et cimente les brins d'herbe qu'elle

1. Prov. XVI, 16.

a recueillis avec son bec. Voilà son nid construit; et la structure est si parfaite, qu'on n'y découvre pas une fente où puisse passer, sur la tendre couvée, le moindre souffle de vent froid [1]. »

Ainsi l'hirondelle se confie à nous, et nous confie ce qui lui est le plus cher, sa couvée. Une mince cloison de verre nous sépare à peine de son nid. Mais prenez garde de tromper sa confiance, et, si elle vous demande un asile sous votre propre toit, n'essayez pas de l'y retenir captive. L'hirondelle fait volontiers société avec les hommes; elle ne se laisse point apprivoiser par eux. Elle accepte loyalement votre hospitalité; mais elle ne l'échange jamais contre l'air libre du ciel.

Et, d'ailleurs, pourquoi la retenir? Elle ne dure dans nos climats que ce que durent le printemps et les roses!... Un peu plus cependant, car toute la belle saison lui convient. Mais, dès qu'elle sent les premiers brouillards de l'automne, dès que le soleil n'échauffe plus nos parages, vous la voyez inquiète, troublée, agitée, parcourant dans son vol de longs cercles, comme pour se préparer à un lointain voyage. Chacune fait signe à ses compagnes : toute

1. S. Amb., Hexam. L. VC, XVII.

la bande est bientôt réunie; et un gazouillement prolongé est le dernier adieu qu'elle nous laisse!... La terre est redevenue triste : les feuilles tombent de tous les arbres; plus une fleur dans nos bosquets; plus un fruit dans nos vergers; et à nos fenêtres plus une hirondelle!...

II

Le prophète Jérémie s'appuie de l'exemple des oiseaux de passage, pour reprocher au peuple infidèle de demeurer sourd aux avertissements du Seigneur.

« La tourterelle, dit-il, l'hirondelle et la cigogne savent discerner l'époque où elles changeront de climat; et mon peuple n'a pas connu le temps du jugement du Seigneur! Comment donc ose-t-il se se dire sage [1]? »

L'âme chrétienne est un oiseau de passage. Elle a besoin, pour être à l'aise, que l'esprit divin souffle sur elle comme un vent printannier. Il lui faut la

1. Jerem. VIII, 7.

douce atmosphère de l'Église, la lumière pure et sereine que verse en elle la parole divine, et tout un entourage bon et vertueux comme elle.

Elle se plaît au fond des cloîtres, où la solitude fleurit comme le lis; elle se plaît auprès des pauvres, où la charité brûle son cœur; elle se plaît davantage encore aux pieds du tabernacle, où l'amour de son époux l'embrase : là, elle vit; là, elle aime; là, elle est heureuse.

III

Mais, supposez qu'elle soit contrainte d'habiter au milieu du monde. Elle ne voit autour d'elle que périls et scandales; bientôt elle s'apperçoit qu'en ce milieu glacé, sa foi s'éteint et sa charité se refroidit. L'âme chrétienne fuit ces pays froids. Comme l'hirondelle, elle en a peur; elle se hâte de prendre son vol vers des contrées plus chaudes. Oui, fuyez le monde, ô âme chrétienne; allez chercher le repos dans l'asile du Seigneur et sous les chauds rayons de son amour.

IV

Nous avons dit plus haut, que l'hirondelle construit son nid avec un peu de boue. C'est une très-vile matière; mais ce nid terrestre et grossier n'est aussi pour l'hirondelle qu'une passagère demeure. Il lui tarde de prendre son vol et d'habiter les régions de l'air.

Comment songer au nid de l'hirondelle, sans se rappeler la parole de l'Apôtre : « Nous savons que si cette maison de terre vient à se dissoudre, Dieu nous donnera, dans le Ciel, une autre maison qui durera éternellement[1]. »

La maison de terre que nous habitons, est notre corps que Dieu a formé d'un peu de boue. Mais, si le corps de l'homme ressemble au nid de l'hirondelle, son âme, créée à l'image de Dieu, a reçu les ailes de l'oiseau.

Sachons imiter l'hirondelle. A son exemple, laissons

1. II. Cor. V, I.

dissoudre le nid, et pensons plutôt à nos ailes. Souvenons-nous que notre éternelle demeure ne se compose pas d'éléments terrestres; souvenons-nous que nous sommes faits pour le Ciel.

V

A peine les petits de l'hirondelle sont-ils nés, qu'ils poussent des gazouillements aigus, demandant à grands cris la nourriture dont ils ont besoin.

Le saint roi Ézéchias s'est servi de cette image pour exprimer l'ardeur de sa prière. « Je crierai, dit-il, comme le petit de l'hirondelle, » et il ajoute : « Je méditerai comme la colombe [1]. »

Remarquons d'abord, avec saint Bernard, que l'hirondelle, voltigeant çà et là, nous rappelle l'activité bruyante de Marthe, tandis que les roucoulements de la colombe nous font souvenir de Marie qui gémit sur ce temps présent, et fixe d'avance ses regards vers un avenir meilleur [2].

1. Isa. XXXVIII, 14.
2. S. Bern. serm. III. De cantico Ezechiæ Regis.

Ainsi, nous-mêmes, devons-nous imiter l'hirondelle et la colombe, unir le ministère de Marthe à la contemplation de Marie, les joyeux transports de la première aux pieux gémissements de la seconde.

Mais c'est à la prière surtout qu'il convient d'appliquer la parole du cantique d'Ézéchias. Et, en effet, chacune de nos prières ne doit-elle point être, à la fois, le cri du petit de l'hirondelle et la méditation de la colombe?

La prière est le cri de l'âme chrétienne qui, du fond de l'abîme où elle est plongée, s'élève vers Dieu et implore son appui.

Quand l'aveugle de Jéricho apprend que le Sauveur du monde passe par le chemin où il est assis : « Jésus, fils de David, s'écrie-t-il, prenez pitié de moi [1]. » Et plus on le menace, pour l'obliger à se taire, plus il crie avec véhémence : « Jésus, fils de David, prenez pitié de moi. »

La prière est un cri; mais l'âme crierait en vain, si elle ne savait pas, en même temps, méditer comme la colombe. Pour bien prier, il faut que le cœur soit en feu, et « le feu du cœur ne s'allume que dans la méditation [2]. »

1. Luc. XVIII, 38.
2. Ps. XXXVIII, 4.

Quand je médite à vos pieds, Seigneur, je garde d'abord le silence, et, au lieu de parler moi-même, je vous écoute attentivement. Mais, à mesure que votre voix divine me pénètre, et que votre grâce agit en moi; à mesure que vous me faites mieux sentir votre bonté infinie, et mon extrême misère, l'expression vient d'elle-même à mes lèvres, et le silence ne m'est plus possible; mon cœur déborde en paroles de flammes, et ma prière devient un cri. J'ai médité comme la colombe, et je crie vers vous comme le petit de l'hirondelle [1].

VI

N'est-ce pas, surtout, quand les temps s'accomplirent où la miséricorde divine devait sauver le monde, n'est-ce pas à cette heure fortunée, qu'on vit se réaliser, ici-bas, la prophétique parole des cantiques : « L'hiver a fui, les pluies ont cessé, les fleurs ont apparu sur la terre [1] ? » Ce fut aussi

1. Isa. XXXVIII, 14.

alors, que la divine hirondelle, traversant les océans des cieux, vint chercher un asile parmi nous.

L'hirondelle annonce les beaux jours, et le Sauveur annonçait à la terre sa Rédemption et sa félicité.

L'hirondelle pose son nid près des habitations humaines, et le Sauveur a voulu se fixer parmi nous et près de nous. « Les hommes l'ont vu, dit le prophète, et il a conversé avec eux [2]. »

Toutefois, bien que l'hirondelle habite parmi les hommes, elle ne souffre pas qu'on l'apprivoise... Dès qu'on l'approche, elle prend son vol!.... Ah! le Sauveur a voulu vivre plus familièrement avec nous... Et, cependant, lorsqu'il adresse à Madeleine cette parole : « Ne me touchez pas, *noli me tangere* [3], » ne resemble-t-il point à l'oiseau qui ne veut pas qu'on oublie qu'il vient du ciel, et qu'il retourne au ciel? Hélas!.. précisément parce qu'on n'apprivoise pas l'hirondelle, on respecte sa liberté et sa vie; et on n'a pas respecté le Sauveur. Les méchants lui ont tendu leurs piéges, et ils l'ont fait

1. Cant. C, II, 11.
2. Barn. III, 38.

mourir. « Mais le piége a été brisé [1], et l'oiseau a repris son vol en chantant : O mort, où est ton aiguillon ; ô mort, où est ta victoire [2] ? »

Le Sauveur était venu annoncer à la terre le printemps. Quoi donc, le printemps du monde n'aura-t-il duré que le court espace de trente-trois ans ? et depuis lors la divine hirondelle nous a-t-elle quittés pour toujours ? Entrez dans nos églises et considérez le tabernacle. N'est-il pas comme le nid de l'hirondelle ? et n'est-ce pas là qu'elle vit près de nos demeures, comme le symbole de l'espérance ?

Ne craignez plus que les glaces de l'hiver viennent refroidir votre cœur ; rassurez-vous et prenez confiance : la vie chrétienne est un printemps qui se continue toujours, car l'hirondelle ne nous quitte jamais !

1. Psal. CXXIII, 7.

2. Cor. XV, 55.

L'OISEAU DE NUIT

Les veilles de la nature. — Comment l'esprit humain arrive à la connaissance de la vérité. — La foi, et la vision béatifique. — L'aigle, et l'oiseau de nuit. — Le chrétien est l'homme de la lumière. — Le pécheur est comme l'oiseau de la nuit. — Pensées de saint Ambroise. — Les fils du siècle plus prudents que les enfants de lumière. — Hymnes de la nuit. — Les chants de l'Église ne s'interrompent ni jour, ni nuit. — Le hibou dans la nuit et parmi les ruines. — Jésus-Christ. — La nuit du tabernacle, et la lumière de l'Eucharistie.

I

La plupart des êtres vivants s'éveillent à la première clarté du jour, et s'endorment quand la nuit ramène les ténèbres. Le chant des oiseaux attend habituellement l'aurore et la salue de ses premières notes, tandis que les dernières s'évanouissent à l'heure du

crépuscule. C'est également pendant la journée que les oiseaux volent de branche en branche, afin de pourvoir à leur nourriture; et, dès que la nuit est venue, ils vont chercher sous le feuillage le doux lit que la Providence leur prépare.

Mais la nature créée ne s'endort jamais entièrement, parce qu'elle doit, la nuit comme le jour, chanter un hymne au Créateur. Quand les oiseaux du jour ont cessé leurs cantiques, ceux de la nuit le modulent à leur tour. Leur voix triste et langoureuse s'harmonise avec les ténèbres, et elle semble d'un même diapason avec le sifflement des vents qui glissent, la nuit, entre les fentes des vieilles ruines.

Souvent la chouette ou le hibou vont se loger sur la cime chenue d'un clocher. C'est là qu'ils poussent leur cri plaintif; et de même qu'avec son accent matinal le coq invite les pieux fidèles à la prière du matin, on dirait que ces oiseaux de la nuit veulent, en les réveillant, leur rappeler la parole du Psalmiste : « Dans le silence des nuits, levez vos mains vers le sanctuaire et bénissez le Seigneur [1]. »

Comme ils ne chantent que dans l'obscurité, c'est

1. Ps. CXXXIII, 2.

aussi quand la nuit est close qu'ils essaient leur vol pesant. Ils cherchent à surprendre les petits oiseaux endormis, et les dévorent impitoyablement : car leur nature est celle des oiseaux de proie. Mais tandis que le vautour, l'épervier ou le milan agissent avec plus de franchise, se jetant sur leur proie en plein jour, ceux-ci, habituellement, ne commettent leurs méfaits que la nuit.

Ce qui caractérise particulièrement ces oiseaux et motive leurs habitudes nocturnes, est la configuration de leurs yeux. Ils sont facilement éblouis par la clarté du jour, et les lueurs plus douces de la nuit conviennent mieux à leur organe visuel. Un ciel étoilé suffit pour diriger leur marche, et l'astre pâle de la lune est pour eux le plus éclatant soleil.

Cherchons maintenant à étudier quelques-uns des symboles qui se rattachent à l'oiseau de la nuit.

II

Cet oiseau est l'une des images dont se sert la philosophie de saint Thomas, pour nous aider à concevoir le mode, suivant lequel l'esprit humain, uni

à des organes corporels, entre en relation avec la vérité.

Nous avons vu que l'oiseau de nuit ne peut supporter la clarté du jour : cette clarté l'éblouit et l'aveugle. Quand et comment est-il mis en rapport avec les objets extérieurs? Quand la nuit obscurcissant l'horizon ne laisse parvenir à son œil qu'une pâle et faible lueur. Cette lueur lui suffit, et les objets qu'il percevait à peine confusément pendant le jour lui apparaissent très-distinctement.

Considérons maintenant l'esprit humain dans ses rapports avec la vérité. Il est à l'égard de la vérité comme l'oiseau de nuit en face d'une trop vive lumière. Il faut qu'elle se présente à son esprit infirme, comme assombrie et décolorée. Or, les phénomènes extérieurs, qui sont à la portée de nos sens, et que ceux-ci perçoivent, sont les ombres propices qui, en voilant la vérité, nous la rendent plus accessible. Et aussi c'est à l'aide de ces phénomènes sensibles, que notre intelligence arrive jusqu'à elle. La demi-lueur qui nous vient des sens est celle qui convient à l'infirmité de notre esprit. Livré à lui-même, et sans le secours des sens, il serait ébloui par Dieu, et aveuglé par l'Infini. Nos regards se fixent d'abord sur les objets créés, et ceux-ci nous con-

duisent à la notion du Créateur. Nous ne voyons ici-bas que le fini, et le fini que nous contemplons nous aide à entrevoir l'infini. Comme l'oiseau de nuit, nous ne savons rien voir qu'à travers les lumineuses ténèbres de nos sens.

III

La doctrine que nous venons d'exposer se rapporte uniquement à l'ordre des vérités purement rationnelles; mais elle devient plus vraie encore, si nous passons de cet ordre à celui des vérités surnaturelles et divines.

C'est l'apôtre saint Paul lui-même qui va ici nous servir d'interprète. Comparant les splendeurs futures de la vision béatifique avec l'état d'obscurité qui constitue notre vie présente : « Maintenant, dit-il, nous ne voyons qu'en énigmes, tandis qu'un jour nous verrons face à face [1]. »

Mais quelles sont ces énigmes, sinon les mysté-

1. 1 Cor. XIII, 12.

rieux voiles de la foi; et pourquoi ces énigmes, sinon parce que ici-bas la claire vue de la vérité divine éblouirait notre œil infirme. O heureuse nuit, où l'enseignement de l'Église, comme l'astre pâle et doux de la lune, suffit pour éclairer nos regards, où les obscurités de la foi protégent nos yeux faibles, non pour nous cacher Dieu, mais pour nous le rendre plus accessible, où, enfin, ne voyant rien encore avec une parfaite clarté, nous savons tout avec sécurité.

Au milieu même des ténèbres, l'oiseau de nuit, qui est fait pour elles, vit à l'aise; il chante, il vole, il accomplit sa destinée.

Soyons nous-mêmes ainsi, puisque telle est à notre égard la providence de Dieu. Bénissons les ténèbres de la foi, sachons reconnaître la bonté divine qui condescend à notre misère; essayons, pour monter vers les cieux, le vol pesant de nos ailes.

Un jour viendra où nous serons transformés, où nos yeux plus perçants ne seront plus éblouis par les clartés divines, où l'homme sera semblable à l'ange, et l'oiseau de nuit semblable à l'aigle, où, voyant la lumière de Dieu dans sa lumière, nous le contemplerons nous-même face à face.

IV

Comparés à l'éclat des cieux, les plus beaux jours de notre vie présente ressemblent à une nuit profonde. Mais si nous n'envisageons que la terre, où se succèdent les jours et les nuits, la clarté d'un beau jour devient pour nous l'image de la sainte et pure lumière répandue par Jésus-Christ dans le monde; tandis que la nuit nous rappelle les ténèbres épaisses, où les nations étaient assises, avant la venue du Sauveur; elle nous rappelle l'ombre de la mort qui enveloppe de ses voiles les pécheurs et les impies.

Or, en suivant cette donnée symbolique, nous avons droit de considérer le chrétien comme le seul homme de la lumière, le seul qui, marchant au grand jour de la vérité révélée, juge sainement la valeur des choses, s'avance sans jamais dévier vers son but, et profite pleinement des bienfaits du divin soleil qui l'éclaire. Et le pécheur, au contraire, nous paraît plutôt semblable à la chouette « qui, ouvrant ses grands yeux glauques, nous dit saint Ambroise [1], ne

1. Amb., Hexam. V, 24.

sent pas l'horreur des ténèbres, et semble ne commencer à vivre que dans la nuit la plus obscure. » A peine le jour s'est-il montré, que ses yeux éblouis s'offusquent et ne voient plus. « Ah! ici, continue le même Père, je parle surtout des yeux du cœur que les savants du monde ouvrent pour ne point voir, eux qui se refusent à la lumière, qui trébuchent dans les ténèbres, qui tâtonnent dans la nuit des démons, et s'imaginent avoir contemplé toutes les hauteurs, quand, avec leur compas, ils ont décrit les cercles du globe ou mesuré l'étendue de l'horizon.

« Mais, hélas! privés de la foi et frappés d'un aveuglement qu'ils ignorent, ils passent leur vie au jour éclatant de l'Évangile, sous les rayons lumineux de l'Église, et ils ne voient rien. Ils dilatent leur bouche, comme s'ils savaient tout; mais leur œil n'est perçant que pour la vanité, il s'émousse devant l'Éternité. Leurs interminables disputes ne font, le plus souvent, que trahir leur ignorance, et s'ils essaient de prendre leur vol, en des discours subtils, comme la chouette, ils s'abattent et ils disparaissent au grand jour. »

V

Toutefois, le Sauveur nous apprend lui-même, que cet aveuglement spirituel n'empêche pas les enfants du siècle d'être plus prudents que les fils de la lumière[1], lorsqu'il s'agit des intérêts de ce monde.

Le monde est plongé dans la nuit : car il est tout entier dans le mal; mais n'est-ce pas dans la nuit du monde, que les enfants du siècle emploient la prudence de la chair pour s'enrichir, et s'élever au-dessus des autres hommes? N'est-ce point alors qu'ils méditent dans leurs cœurs les plus perfides conseils pour attirer l'âme simple dans leurs piéges, et que, par la fraude autant que par la violence, ils triomphent des enfants de la lumière: semblables à l'oiseau de nuit qui, à l'heure des ténèbres, prend son vol et s'empare du domaine des airs laissé vide; puis, épiant le sommeil de la nature pour saisir sa proie endormie, assouvit ses cruels instincts, en dévorant l'oiseau sans méfiance qui ne sait être prudent et sage qu'à la clarté du jour?

1. Luc. XVI, 8.

VI

Mais si l'oiseau de nuit nous figure les sages et les savants du monde, sa voix qui se fait entendre à l'heure des ténèbres rappelle à saint Ambroise [1], « que la nuit lui doit ses hymnes, et que les hommes, à son exemple, aiment à charmer leurs veilles en chantant. »

C'est en chantant que l'Église veille. Dans la nature, il y a des oiseaux qui n'ont de mélodies que pour le jour; d'autres des hymnes que pendant la nuit. Mais l'Église a des âmes dont les hymnes et cantiques ne s'interrompent ni jour ni nuit. Celles-ci chantent les louanges de Dieu dès la première aube du jour, comme le rossignol qui prévient l'aurore; elles les chantent sous les ardents rayons du soleil de midi, comme l'alouette au milieu des blés mûrs; et lorsque pendant la nuit, la chouette pousse son cri plaintif, elles ont encore de joyeux cantiques pour célébrer le nom du Seigneur, dont le

1. Amb., Hexam. V, 24.

Psalmiste a écrit, que « le jour annonce sa parole au jour, et que la nuit la révèle à la nuit[1]. »

VII

Combien de fois n'avons-nous pas vu, dans le cours de ces études, l'humilité du Verbe Incarné se cacher sous les traits des plus méprisables animaux ! Et dès lors, faut-il être surpris que le Verbe Incarné se désigne lui-même en ce verset du Psalmiste : « Je suis devenu semblable au hibou qui se retire dans les vieilles murailles de la maison, *factus sum sicut nycticorax (in parietinis) in domicilio*[2] ?

Jésus-Christ, en effet, est le Dieu dont il est dit, que « celui qui garde Israël ne dort ni ne sommeille jamais[3]. » Et son aimable Providence veille sur nous, la nuit comme le jour. Mais c'est surtout quand la nuit du péché a enveloppé nos âmes, quand nous nous sommes assis dans les ténèbres de l'iniquité,

1. Ps. XVIII, 3.
2. Ps. CI, 7. (Vis. s. Aug.)
3. Ps. CXX. 4.

ah! c'est surtout alors, que ce divin oiseau de la nuit vole au-dessus de nous, comme pour nous protéger à l'ombre de ses ailes, tandis que sa voix plaintive nous excite au repentir.

Toutefois, saint Augustin [1] applique plus spécialement à la passion du Sauveur le texte du Psalmiste que nous avons cité.

« Le hibou, dit-il, aime les ruines et la nuit. Il aime les ruines! est-ce que la croix ne s'est pas dressée sur les ruines du peuple déicide? Il aime la nuit! est-ce que les Juifs n'ont pas agi dans les ténèbres de l'ignorance? Et si le Sauveur n'eût pris en pitié ces ténèbres, aurait-il pu dire à son Père : « Pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font? »

Parmi les ruines de Jérusalem qui s'écroule, et dans la nuit de l'ignorance où les Juifs sont plongés, le Sauveur est comme le hibou caché entre les vieux pans de la muraille, *sicut nictycorax in parietinis.* »

1. Aug. in Ps. CI, 7.

VIII

Le hibou aime la nuit, parce qu'il est humble, parce qu'il se plaît dans la solitude et le silence, parce qu'il fuit le vain éclat du monde. Et c'est pour cela, Seigneur, que vous, qui êtes plus beau que la splendeur du jour, vous avez préféré ressembler à l'oiseau de la nuit, quand vous vous êtes caché sous les voiles eucharistiques. Le tabernacle obscur, voilà l'asile que vous avez choisi, *nictycorax in domicilio.* Et là, invisible vous-même, paraissant comme endormi, mais veillant avec votre cœur, vous fixez sur chacun de nous vos regards tendres et vigilants.

Quand un de ces regards a pénétré notre âme, il l'éclaire à travers les voiles dont votre humilité s'environne; et « votre nuit devient notre lumière en d'incomparables délices [1]. »

1. Ps. 138, II.

LE COQ. — LA POULE

Le coq sur le clocher. — L'angelus. — La prière du matin. — La prédication évangélique. — La grâce. — Pierre entend le chant du coq. — La poule image de Jésus-Christ. et de l'Église. — Marie.

I

Quel est l'habitant de la campagne qui n'aime à voir, à la plus haute cime du clocher de son église, le beau coq qui surmonte la croix? Il la surmonte, comme pour mieux appeler les fidèles à se rendre au lieu de la prière; et, disposé ordinairement en forme de girouette, il tourne à tous les vents, comme pour porter sa voix à tous les horizons du village. Lui-même, sans doute, il ne chante pas; mais, sous ses pieds, la cloche, dont il est le joyeux symbole,

a une voix qui remplace la sienne; et, tandis que sur chaque pallier, aux abords des habitations, tous les coqs du pays annoncent, à l'envi, le point du jour, la cloche, aussi matinale et plus sonore qu'eux tous, fait retentir au loin le chant sacré de l'*angelus*.

II

La voix du coq appelle à la prière, car c'est le matin surtout, et dès le premier moment de notre réveil, que nous devons élever nos cœurs vers Dieu, et lui dire avec David : « Mon Dieu, mon Dieu, je veille en espérant vers vous, dès que la lumière paraît [1]. »

Saint Ambroise, exprimant cette pensée dans l'une de ses plus belles hymnes, célèbre, en même temps, les bienfaits dont nous sommes redevables au chantre vigilant qui éveille la nature.

« Créateur éternel des choses, toi qui dispose les nuits et les jours et règle la mesure des temps,

1. Ps. LXII, 2.

pour en varier la monotonie... voici que le héraut du matin se fait entendre, et annonce la clarté du jour.

« Son chant éveille Lucifer qui dissipe les ténèbres de la nuit; il met en fuite la foule des malfaiteurs; il rend le courage au nautonier; il apaise les flots de la mer. C'est lui aussi qui excite au repentir la pierre sur laquelle l'Église est fondée.

« Alerte donc, et tous debout!... Le coq fait lever ceux qui gisent à terre. Il accuse ceux qui dorment, il condamne ceux qui nient.

« Au chant du coq l'espoir renaît; les malades retrouvent la santé; le criminel cache son poignard; la foi revient à ceux qui sont tombés [1]. »

Ce pompeux éloge du coq va nous aider à mieux saisir les différents symboles qu'il renferme.

III

J'entends d'abord l'apôtre saint Paul qui, en divers endroits de ses épîtres, s'adresse ainsi aux premiers

1 Hym. Matut. in Dom.

fidèles : « La nuit a précédé, mais maintenant le jour approche... C'est l'heure de sortir du sommeil... Levez-vous, vous qui dormez, et le Christ sera votre lumière. Réveillez-vous, ô justes, et ne péchez plus [1]... »

Ces paroles ne sont-elles pas comme le chant du coq qui, au matin de la rédemption humaine, retentit partout dans l'Église? Tous les apôtres et tous les successeurs des apôtres les répètent : elles sont redites d'âge en âge par toutes les voix qui annoncent l'Évangile. Pas une ville et pas une bourgade, pas une région si barbare, ni si lointaine, ou l'évêque, le prêtre, le missionnaire, ne proclament à haute voix, que les ténèbres ont fui et que la lumière s'est faite. Le chant du coq résonne dans toutes les chaires chrétiennes.

«N'est-ce pas Dieu, dit le saint homme Job, qui donne au coq l'intelligence [2]? » « Non pas, reprend saint Grégoire, à l'oiseau matinal qui annonce, par ses chants, l'approche du jour, mais aux prédicateurs de la parole divine dont le coq est la figure [3]. »

1. Rom. XIII, 12.
2. Job. XXXVIII, 36.
3. Greg. Moral XXX, 3.

« Plus la nuit est profonde, ajoute le saint Docteur, plus les accents du coq sont vibrants, tandis que, à mesure que le jour paraît, ils baissent de ton et s'adoucissent. »

« De même, quand les âmes des fidèles sont enveloppées dans les ténèbres, c'est alors qu'élevant la voix, l'apôtre doit faire pénétrer jusqu'à elles les menaces retentissantes de la justice de Dieu. Mais, au contraire, lorsque les âmes commencent à être éclairées de la lumière divine, la parole évangélique s'adoucit, et à la crainte des jugements fait succéder l'espérance du Ciel. »

IV

N'est-ce, toutefois, que la prédication de la parole qui nous excite et nous réveille? Celle-ci résonne extérieurement; mais c'est la grâce qui agit sur notre cœur. On peut dire que la grâce divine chante en nous: car n'est-ce pas un mélodieux chant que cette voix intérieure, qui prévient nos fautes, et nous avertit de nous repentir, après que nous les avons commises?

Jésus avait dit à Pierre: « Avant que le coq ait chanté, tu m'auras renié trois fois [1].» L'apôtre renia son maître : le coq chanta, et Pierre, s'étant souvenu, se prit à pleurer amèrement.

Mais, tandis que le coq chantait, est-ce que l'accent divin de la grâce n'arrivait pas au cœur de l'apôtre? Le chant du coq était le symbole; le chant de la grâce réveillait l'apôtre endormi, et ses yeux, en s'ouvrant, versaient d'abondantes larmes.

Vous n'êtes pas, ô mon Dieu, moins vigilant à notre égard, que vous ne le fûtes autrefois pour Pierre. Comme lui, hélas! lorsque nous étions au Cénacle, après une communion bien faite, nous avions beaucoup promis!!... Mais comme lui, oublieux de nos promesses, chaque fois que nous vous avons renié, abandonné, trahi, la voix du coq s'est fait entendre. Elle semblait n'avoir chanté que pour Pierre; mais elle a eu des échos sonores, qui sont parvenus jusqu'à nous, qui nous ont éveillés dans toutes nos nuits coupables, qui nous ont accusés dans toutes nos trahisons!!... Le chant du coq s'est fait entendre; l'avons-nous écouté? La grâce vigilante a parlé; lui avons-nous prêté l'oreille? Heureux alors, si, nous

1. Matth. XXVI, 34.

rappelant nos fautes, nous n'avons pas endurci nos cœurs, heureux si nous nous sommes levés pour revenir à notre divin maître!... heureux surtout, si nous avons pleuré!!...

V

La poule n'est nommée qu'une fois dans nos saints livres; et c'est Jésus-Christ, lui-même, qui a daigné se cacher sous cette humble figure.

« Jérusalem, Jérusalem, disait-il à cette ville coupable, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes fils autour de moi, comme la poule réunit ses poussins, et tu n'as pas voulu [1] ! »

Mais pourquoi être surpris que le Sauveur se soit comparé, lui-même, à la poule? Elle est le symbole de l'amour maternel. Voyez-là, entourée de ses poussins, allant à l'un, allant à l'autre, remuant la tête dans tous les sens, comme pour les regarder tous à la fois. Elle ne chante pas gaiement comme le coq : ses gloussements ressemblent plutôt à un appel

1. Matth. XXIII, 37.

plaintif, pour ramener incessamment près d'elle ceux de ses petits qui s'égarent.

Puis, quels soins attentifs pour que rien ne manque à leurs besoins! Elle gratte, elle-même, avec sa patte l'herbe de la prairie, pour y choisir la nourriture qui leur convient le mieux; elle semble heureuse de les voir s'ébattre et béqueter autour d'elle : mais si l'intempérie de la saison lui inspire quelque crainte pour ces petits êtres qui lui sont chers, bien vite, elle les cache sous ses ailes, elle les réchauffe, elle les protége; ou encore, si du haut des airs, l'oiseau de proie menace sa couvée, devenue vaillante pour la défendre, elle court, elle vole au-devant de son ennemi, elle l'effraie de ses cris aigus et de ses battements d'ailes et réussit souvent à l'éloigner.

« Seigneur, s'écriait le roi-prophète, s'adressant par avance à Celui qui allait rassembler tous les enfants des hommes, comme la poule réunit ses poussins, protégez-moi à l'ombre de vos ailes, *sub umbra alarum tuarum protege me* [1]. »

« Vous avez étendu vos ailes sur le monde, les ailes de la charité et de la miséricorde, nous dit

1. Ps. XVI, 8.

ici saint Augustin [1]. Ah! qu'on est bien à l'ombre de ces ailes. Là, s'abritent toutes les faiblesses, et là, grandissent toutes les forces; là, les chagrins s'apaisent, et là, on goûte les joies les plus pures. Protégez-moi à l'ombre de vos ailes. »

VI

Jésus-Christ est pour nous comme une tendre mère; mais il a voulu partager ses soins maternels avec celle qu'il s'est choisie pour épouse, et qu'il nous a donnée pour mère, avec la sainte Église. C'est elle que saint Ambroise [2] compare à la poule de l'Évangile, qui réunit ses petits sous ses ailes : c'est elle qui nous a de nouveau enfantés, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en nous, et nulle mère ne saurait égaler sa vigilance ni sa tendresse. Qui de nous est infirme, sans qu'elle souffre? Qui de nous est scandalisé sans qu'elle brûle? Elle se réjouit avec ceux qui se réjouissent; elle pleure avec ceux qui

1. Aug. in Ps. XVI, 8.
2. Amb. in Evang. Luc. VII, 10.

pleurent; elle se fait toute à tous, afin de nous gagner tous à son divin époux [1]. Ne nous éloignons jamais de l'Église : son sein maternel nous réchauffe; ses ailes nous abritent; sa puissance nous fait triompher de tous les ennemis de notre âme.

VII

Mais, vous aussi, ô divine Marie, vous que le Sauveur en croix nous a donnée pour mère, n'êtes-vous pas, à notre égard, comme la poule de l'Évangile? C'est à vous que les petits et les humbles s'adressent avec confiance, et c'est sous votre égide que les pécheurs se réfugient. O Marie, vous êtes l'assemblage de tout ce qui est bon et tendre. Jamais une parole amère n'est sortie de vos lèvres, et votre cœur ne sait que nous aimer. Quand nous fuyons, vous nous rappelez, et quand nous sommes près de vous, nous goûtons vos célestes charmes. Divine Marie, ô bonne mère, nous nous réfugions sous vos ailes. *Sub tuum presidium confugimus, sancta Dei Genitrix.*

1. Galat. IV, 19.

LE LION

Le roi des animaux. — Férocité du lion. — Le lion de la tribu de Juda. — Comment il dort. — Comment il se réveille. — La voix du lion dans le désert. — Saint Jean-Baptiste. — Les saints. — Les apôtres. — Les douze lions du trône de Salomon. — La lionne, image de l'Église. — Le lion qui rôde autour de nous. — Les Juifs deicides. — L'agneau triomphe du lion. — David. — Samson. — Daniel. — Le miel sous la gueule du lion. — L'Eucharistie explique l'énigme de Samson.

I

Le lion, si on considère la beauté et la noblesse de ses formes, la majesté de son allure, la vigueur et la souplesse de ses muscles, sa valeur dans le combat et la domination qu'il exerce dans tous les lieux où il apparaît, mérite justement d'être appelé le roi des animaux.

Lorsqu'il s'avance d'un pas grave, à travers la forêt, ou sur le sable du désert, plissant son large front et agitant sa crinière flottante, on dirait qu'il mesure son empire : et s'il pousse son long rugissement, semblable à un bruit de tonnerre, toute créature vivante tremble, et fuit comme devant la menace d'un maître.

C'est qu'en effet ce roi farouche règne surtout par la terreur. Les animaux le redoutent et évitent sa rencontre. Mais lui va au-devant d'eux et les attaque de front. Ou bien, employant la ruse, il se cache dans un épais fourré, attend à son passage la proie qu'il convoite, et, bondissant sur elle, s'en empare et la dévore.

Ainsi la nature a donné au lion, avec l'invincible puissance qui lui assure l'empire, les cruels instincts qui le rangent au nombre des plus féroces animaux.

La sainte Écriture va également nous présenter le même symbole avec deux significations très-diverses.

II

Jésus-Christ, qui est comparé à l'agneau[1], à cause de sa bonté et de sa douceur infinies, est également Celui que saint Jean désigne en ces termes, au livre de l'Apocalypse : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu[2]. »

Lorsque Jacob mourant révélait à ses fils l'avenir de leur postérité, il disait, s'adressant à Juda : « Tes enfants te loueront, ô Juda..., et les fils de ton père t'adoreront[3]. »

« Juda est semblable au lionceau. Tu t'es levé, mon fils, pour ravir ta proie; puis te reposant, tu t'es couché comme le lion.... Qui osera le réveiller? »

Tous les commentateurs sont d'accord, pour appliquer au Sauveur cette magnifique prophétie.

« Jésus-Christ est semblable au lionceau, reprend saint Augustin[4], car il a voulu se montrer à nous,

1. Act. VIII, 32.
2. Apoc. V, 5.
3. Gen. XLIX, 8 et seq.
4. Aug. cant. Faust. XII, 42.

comme un tout petit enfant. » Il s'est levé, pour ravir sa proie, quand, s'élançant comme le géant qui parcourt sa carrière, il a promené ses pas dans toute l'étendue de la Judée, convertissant les âmes par la parole et par l'exemple.

Il s'est reposé et s'est endormi comme le lion, quand, se couchant sur l'arbre de la croix, il a remis son esprit entre les mains de son Père ; « mais il a dormi comme le lion, dit encore saint Augustin [1], car bien loin que la mort l'ait vaincu, il a plutôt triomphé par elle. »

Jacob, après avoir dit à Juda : « Tu t'es couché, comme le lion, ô mon fils, » ajoute tout aussitôt : « Qui le réveillera, *quis suscitabit eum?* » Pourquoi, reprend Origène [2], cette interrogation sans réponse? C'est, continue le même Père, que nos saints livres nous enseignent à la fois, et indistinctement, que c'est Dieu qui a ressuscité Jésus-Christ, et que Jésus-Christ s'est lui-même ressuscité ; et confondu de cette unité prodigieuse entre le Père et le Fils, le patriarche se borne à cette question : « Qui réveillera le lion, *quis suscitabit eum* [3]*?* »

1. Ibid.
2. Orig. in. Gen. hom. XVII, 5.
3. Gen. XLIX, 9.

Maintenant, l'univers proclame que le lion de la tribu de Juda a vaincu [1]. Cette parole dans la bouche de saint Jean n'était encore qu'une prédiction; mais les siècles succédant aux siècles en ont amené la réalisation glorieuse. Le lion de Juda a vaincu!... Jamais il n'a lâché sa proie, qui n'était autre que le monde entier.

Les persécutions et les haines amassées contre lui ont été comme la pointe aigue du gladiateur, qui touche les flancs du lion, mais pour le rendre plus ardent au combat. Le combat a été terrible, mais la victoire est demeurée au lion.

Sur l'une des bases du vieil obélisque élevé en face de la basilique Vaticane, Sixte-Quint a inscrit ces mots : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu. » Noble devise gravée dans tous les cœurs, plus encore que sur le granit.

Oui, Jésus-Christ a conquis le monde : le lion de la tribu de Juda a vaincu.

1. Apoc. V, 5.

III

Avant que Jésus-Christ eût paru sur la terre pour y faire naître les âmes saintes et fidèles, le monde était comme un désert immense. C'est l'image que la sainte Écriture emploie souvent pour désigner la terre avant la venue du Sauveur.

Mais un jour, au milieu de cette vaste et aride solitude qui allait bientôt se repeupler et fleurir, la voix du lion se fait entendre. « Préparez la route du Seigneur, rendez droits ses sentiers [1]. » Cette voix est celle de Jean-Baptiste qui ébranle le désert, qui prêche la pénitence et la rémission des péchés. Saint Marc commence son récit par la prédication de Jean-Baptiste, et c'est pour cela, disent les commentateurs, que le symbole de cet évangéliste est le lion.

IV

Mais déjà nous avons vu que Jésus-Christ, lui-même,

1. Isai. XL, 3.

est appelé le lion de Juda. Or, il communique sa puissance à toutes les âmes qui s'unissent étroitement à lui par la foi, par l'amour, par la grâce des sacrements; et c'est à cause de cela, que l'auteur des Proverbes dit, en parlant du juste: « Il prend confiance, comme le lion. Il ne craint rien [1]. »

Le lion a l'instinct de sa force; il sait que nul animal ne lui résistera dans le combat. Et le chrétien également, s'il ne place pas sa confiance en lui-même, sait du moins, avec l'Apôtre, qu'il peut tout en Celui qui lui communiquera la force [2].

Considérons les saints apôtres avant leur entrée au cénacle; ils étaient faibles et timides; et les voici qui sortent comme des lions, respirant par les narines le feu divin qui les a pénétrés. « Ils s'avancent au milieu du monde, comme à travers une forêt toute peuplée de bêtes frémissantes [3]. » Les peuples et les princes leur déclarent la guerre; toutes les passions humaines, tous les démons de l'enfer, s'agitent et s'insurgent contre eux. Ils demeurent calmes et forts. Le lion de la tribu de Juda a bien su choisir ses lionceaux, et

1. Prov. XXVIII, 1.
2. Philipp. IV, 13.
3. S. Leo, pap. serm. 1 de SS. apost.

ceux-ci ont appris à devenir des lions [1]. Ils poussent au loin les rugissements de la parole divine, et les hommes sont saisis d'une sainte terreur. Ils s'élancent sur leur proie; ils ne se reposent que dans la mort, et c'est en mourant qu'ils triomphent.

Les apôtres sont les douze lions qui, rangés autour de l'Église naissante pour la protéger et la défendre, continuent de veiller sur elle.

N'étaient-ils pas figurés à l'avance par les douze lions sculptés qui soutenaient le trône de Salomon [2] ? L'Église est le trône où s'assied Celui qui est plus que Salomon. Et si l'écrivain sacré a pu dire, que le trône du fils de David était le plus bel ouvrage sorti de la main des hommes, quoi de plus beau que le trône de l'Église, œuvre d'une main divine, soutenu et protégé par les lions, dont le rugissement s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde?

1. Ézech. XIX, 3.
2. 3 Reg. X, 20.

V

De même que Jésus-Christ est comparé au lion, de même la lionne est l'image de l'Église.

L'invincible force des lions unie à la plus maternelle tendresse, voilà ce que la Providence a donné à la lionne pour élever et défendre ses petits. Elle va chercher au loin la proie qui leur servira d'aliment, et, dès qu'elle la rencontre, elle bondit sur elle et s'en saisit. Puis, la portant dans sa tanière, elle la distribue à ses petits, et leur apprend de bonne heure à déchirer la chair et à sucer le sang.

Qu'on n'essaie pas de lui ravir ses lionceaux : c'est alors qu'elle devient terrible. Nul ennemi, si puissant qu'il soit, ne saurait effrayer sa valeur; elle se jette au devant du danger et s'expose volontiers à mourir.

Dieu a donné à l'Église, notre mère, l'amour et le courage des lionnes, pour nourrir et défendre ses fils. C'est la parole de Dieu qui fait vivre les âmes. L'Église s'empare de cette parole, elle l'accommode avec prudence aux besoins spirituels de chacun de ses enfants, et la leur distribue avec une suprême abondance.

Mais, en même temps, semblable à la lionne qui accoutume ses lionceaux à la chair et au sang, elle habitue ses fils à se nourrir d'une chair divine et à s'abreuver du sang d'un Dieu.

Tendre et forte pour procurer, chaque jour, à nos âmes l'aliment qui leur est nécessaire, l'Église ne l'est pas moins pour nous défendre, si on veut nous ravir à elle. Contre les ennemis du dedans et contre les ennemis du dehors, elle est toujours debout, armée pour le combat. Ici, elle pleure et elle conjure, là, elle menace, frappe et châtie. « Dans les plaies et dans les prisons, dans les travaux, les veilles et les jeûnes, par la pureté et par la science, par la douceur et par la charité, par la force de Dieu et par les armes de la justice, parmi l'honneur et l'ignominie, l'Église lutte à droite et à gauche, afin de sauver tous ceux qu'elle a enfantés à Jésus-Christ [1]. » — Elle fait plus, et empruntant le langage de saint Paul, elle s'écrie : « Je désirerais, si cela était possible, devenir anathème pour le salut de mes fils [2]...» Oui, l'Église, notre mère, est vraiment digne du lion de Juda : elle a l'amour et le courage des lionnes.

1. 2 cor. 6, 5.
2. Rom. IX, 3.

VI

Toutefois, si, dans la valeur invincible du lion, la sainte Écriture se plaît à nous faire contempler une image de la puissance et de la royauté de Jésus-Christ, elle nous montre, dans la férocité de cet animal, une figure terrible du démon. A cet égard, la parole de l'apôtre saint Pierre est précise : « Le démon, qui est notre ennemi, rôde constamment autour de nous, comme un lion rugissant, cherchant sa proie pour la dévorer [1].

Et c'est également lui que David nous représente toujours prêt à ravir notre âme, comme le lion, ou dressant contre nous ses piéges en cachette, comme le lion au fond de sa tanière [2].

Mais si le démon est, en effet, notre ennemi principal, il se sert, pour mieux nous atteindre, d'auxiliaires nombreux et puissants. Le monde et nos passions, avec leurs ardentes convoitises, toutes les

1. 1 Pet. V, 8.
2. Ps. XVI, 12.

puissances du siècle, lorsqu'elles s'arment contre notre foi, sont autant d'adversaires qui nous environnent, qui nous menacent, et que David avait en vue, lorsqu'il demandait au Seigneur de protéger son âme, son unique, son plus précieux trésor, contre l'astuce et la fureur des lions. *Restitue animam meam a malignitate eorum, a leonibus unicam meam* [1].

VII

Quand Jésus-Christ a daigné prendre sur lui les infirmités de notre nature, pour expier nos fautes par ses souffrances et par sa mort, il a voulu s'exposer, lui-même, à toute la rage des lions. Et c'est ainsi, effectivement, qu'au psaume XXI David désigne les Juifs déicides. Parlant au nom du Dieu crucifié : « Ils ont ouvert leur bouche sur moi, s'écrie-t-il, comme le lion ravissant et rugissant [2]. »

« Écoutez, reprend saint Augustin [3], écoutez, dans

1. Ps. XXXIV, 17:
2. Ps. XXI, 14.
3. Aug., in Ps. XXI, Enarr. 2.

le saint Évangile, les rugissements des lions : « Crucifiez-le, crucifiez-le. »

« Puis, regardez-les assouvissant leur rage à coup de verge sur le corps du Sauveur, tressant sur son front une couronne d'épines, transperçant ses pieds, ses mains, son cœur, semblables à des lions déchirant leur victime. »

Devant eux, Jésus-Christ ne veut plus être qu'un faible et timide agneau [1]. Il se laisse immoler à la fureur de ses ennemis. Mais, c'est ici encore une belle pensée de saint Augustin, « que le lion, en sévissant avec rage, est vaincu et que l'agneau triomphe en souffrant. »

VIII

L'agneau triomphe du lion, et il change le lion en agneau. Depuis le jour, en effet, où la bénignité du Sauveur est apparue dans le monde [2], l'un des prodiges de la religion chrétienne a été d'adoucir partout

1. Act. VIII, 37.
2. Tit. III, 4.

les mœurs des hommes, de transformer leurs cœurs, et de leur inspirer à tous une charitable mansuétude, inconnue au paganisme.

Les prophètes n'avaient garde de ne pas signaler, par avance, cet effet admirable que devait un jour produire la prédication de l'évangile; et Isaïe le figurait en ces termes : « Le lion et la brebis demeureront ensemble, il suffira d'un petit enfant pour les conduire au pâturage [1]. »

IX

Mais Jésus-Christ, par ses souffrances et par sa mort, n'a pas seulement triomphé des lions, il a voulu surtout nous apprendre à les vaincre. En succombant sous la dent des lions, il nous a mérité la puissance de remporter sur eux la victoire.

Nous avons vu déjà quels sont les lions qui nous font la guerre. Confiants en Jésus-Christ, les chrétiens ne les redoutent pas. Dieu, dans l'ancienne loi, nous a donné de nobles exemples qu'il ne tient qu'à nous d'imiter:

1. Isa. XI, 6.

—David, le jeune berger, tuant de sa propre main le lion qui menace de dévorer son troupeau [1]; —Samson essayant les prodiges de sa force sur le jeune lion qu'il rencontre, près des vignes de Thamnata, et qu'il déchire comme un chevreau [2]; —Daniel jeté dans la fosse aux lions, et sortant sain et sauf, sans qu'un seul ait osé l'approcher [3].

Tous ces faits renfermaient pour nous de mystérieuses leçons; mais saint Paul a soulevé le mystère, quand il a dit que la foi des saints émoussait les dents des lions; *per fidem sancti obturaverunt ora leonum* [4].

Une foi ferme et vive en Celui qui, au Calvaire, a vaincu les lions rugissants, tel est le premier moyen que Dieu nous offre, pour triompher des ennemis de notre âme. Un second moyen est la prière. Aimons à redire souvent cette parole empruntée au psaume XXI, que Jésus-Christ, lui-même, entonne sur la croix, et qu'il n'adresse à Dieu, son Père, qu'afin que nous la répétions après lui : « Sauvez-nous, ô mon

1. 1 Reg. XVII.
2. Indic. XIV.
3. Dan. VI, 16 et seq.
4. Hebr. XI, 33.

Dieu, de la gueule des lions, *salva me ex ore leonum* [1]. »

Enfin, n'oublions pas que si les lions ravisseurs nous entourent, Dieu a placé près de nous les anges qui nous protégent.

Quand le roi Nabuchodonosor, s'approchant de la fosse où est renfermé Daniel, l'appelle d'une voix triste et mêlée de soupirs : « O roi, s'écrie le prophète, vivez éternellement; mon Dieu m'a envoyé son ange et il a fermé la gueule des lions, et ils ne m'ont causé aucun mal [2]. »

Mon âme chrétienne est au milieu du monde, comme Daniel dans la fosse aux lions. Je vous implore, ô mon bon ange : les lions m'environnent de toute part; ne m'abandonnez pas : ils rugissent autour de moi; faites-moi entendre votre voix céleste : ils menacent de me dévorer; prenez-moi sur vos ailes, ô mon ange, emportez-moi vers les régions saintes dont le prophète a écrit, « qu'on n'y a plus à craindre la fureur du lion : *non erit ibi leo* [3]. »

1. Ps. XXI, 22.
2. Dan. VI, 22.
3. Isai. XXXV, 9.

X

Lorsque Samson, saisi par l'Esprit du Seigneur, mit en pièces le lion furieux qui venait à sa rencontre, il se rendait à Thamnata, ville du pays des Philistins, où demeurait la jeune fille qu'il s'était choisie pour épouse.

Or, quelques jours après, repassant par le même chemin, il trouva dans la gueule du lion qu'il avait tué un essaim d'abeilles et un rayon de miel.

Ce fut le sujet de l'énigme qu'il proposa aux jeunes Philistins qui accompagnaient ses noces : « De celui qui mangeait, leur dit-il, est sortie la nourriture, et la douceur de celui qui est fort[1]. »

Lorsque, vaincue par les instances de ses concitoyens, l'épouse de Samson leur eut découvert le mot de l'énigme, ceux-ci se présentèrent fièrement devant le fils de Manué, et lui dirent à leur tour : « Qu'y a-t-il de plus doux que le miel[2]? Qu'y a-t-il de plus fort que le lion? »

1. Indic. XIV, 14.
2. Ibid. XIV, 18,

Mais le grand évêque d'Hippone, dans ses livres admirables contre Faust le Manichéen, découvrant, aux clartés de l'Évangile, tous les mystères de la loi ancienne, a su bien mieux encore résoudre le problème de Samson : « Quand, nous dit le saint Docteur[1], Samson mettait à mort le lion qui se présentait à lui, au moment même où il se dirigeait vers les nations infidèles, afin de s'y choisir une épouse, de qui était-il la figure, sinon de Celui qui, appelant du sein de la Gentilité l'Église qui allait devenir son épouse, faisait entendre cette parole : « Réjouissez-vous; j'ai vaincu le monde[2]. »

« Et que signifiait le rayon de miel formé par les abeilles dans la gueule du lion, sinon que les nations et les puissants de la terre, après avoir longtemps frémi contre le Seigneur et contre son Christ, fourniraient un jour leurs armes pour protéger et pour défendre la suave prédication de l'Évangile ! »

XI

Cependant, l'âme chrétienne trouve encore une autre solution.

1. Cont. Faust. lib. XII, 42.
2. Joan. XVI, 33.

Jésus-Christ est le lion de la tribu de Juda. Or, la veille du jour suprême où il allait se coucher sur la croix pour y mourir, le lion distilla de sa bouche un miel divin, celui de l'Eucharistie. Depuis lors, une aimable et profonde énigme a été proposée à toute la suite des âges. « De celui qui mangeait est sortie la nourriture, et de celui qui est fort la douceur[1]. »

Je me transporte au cénacle, et j'assiste au dernier festin. Le Seigneur est assis à table, au milieu de ses apôtres. Il mange et il boit avec eux; mais le voici qui prend du pain : il le rompt, il le bénit et il le distribue à ses disciples en disant: « Mangez, ceci est mon corps. » Et tous reçoivent ensemble cette nourriture sacrée. Jésus-Christ est donc au cénacle, tout à la fois, convive et aliment. N'est-ce pas là le premier mot de l'énigme: « De celui qui mangeait est sortie la nourriture...! »

Mais je me prosterne maintenant au pied du tabernacle. Quel est l'hôte qui l'habite? C'est le Dieu fort qui a vaincu le monde! C'est le lion de la tribu de Juda!... Pécheur, comme je le suis, pauvre et infirme créature, je me sens saisi de frayeur en sa

1. Iudic. XIV, 14.

présence, et je l'entends rugir comme le lion : « Tremblez devant mon sanctuaire[1]... »

Je m'approche cependant et je reçois l'hostie sainte. O divine transformation! O douceur infinie! — Ce n'est plus le lion, c'est le miel. — Ou plutôt c'est le lion; mais en lui, avec lui et par lui un délicieux miel! Oh! j'ai achevé d'expliquer l'énigme : De celui qui est fort est sortie la douceur, *de forti egressa est dulcedo* [2].

1. Levit. XXVI, 2.
2. Iudic. XIV, 4.

LE LOUP

Le loup, effroi du troupeau.—Figure du démon.—Scandale et mensonge. — Les brebis ont vaincu les loups. — Les loups cachés sous le vêtement des brebis. — Le loup et l'agneau. — L'apôtre saint Paul. — La dent sacrilége du loup.

I

Le berger a conduit son troupeau sur le penchant de la montagne, ou sur la lisière d'une forêt. Les brebis, éparses çà et là, broutent tranquillement l'herbe du pâturage, et les chiens endormis se reposent près du berger!

Tout-à-coup, cette paisible scène change d'aspect: les chiens se réveillent, et, le poil hérissé, l'œil en feu, l'oreille droite, rassemblent toutes leurs forces

pour se disposer à la lutte. Les brebis se serrent l'une contre l'autre. Le berger pousse un cri d'alarme : le loup!... C'est le loup qui rôde et qui s'avance; tout le troupeau est en péril!...

Et, en effet, bien que cet animal carnassier vive de la chair de tous les animaux qu'il rencontre, il s'est acquis, non sans raison, la détestable réputation de s'attaquer de préférence à l'innocent bétail du troupeau.

Aussi rusé que le renard, mais plus robuste et plus terrible, il s'approche comme lui de l'habitation des hommes; mais il abandonne volontiers au renard le poulailler et la basse-cour : une brebis ou un agneau satisfont mieux ses appétits gloutons.

Le loup, dans nos saintes Écritures, nous est principalement signalé, comme l'implacable ennemi du troupeau.

II

C'est ainsi que Jésus-Christ, dans le saint Évangile, ayant choisi l'emblème du troupeau pour exprimer l'Église fidèle, et celui du berger pour signifier les

pasteurs des âmes, nous représente, sous la figure du loup, le cruel ennemi de notre salut.

Quand il se compare, lui-même, au bon pasteur à qui les brebis appartiennent, et qui donne sa vie pour elles, voici comment il se discerne du mercenaire, de celui qui n'est pas le vrai pasteur, et ne prend aucun soin de ses brebis. « Celui-ci, nous dit-il, dès qu'il voit le loup, s'empresse de fuir; il abandonne les brebis, et le loup les emporte, et il disperse le troupeau [1]. »

III

Le loup est évidemment d'abord la figure du démon : car « le démon, nous dit saint Jean, a été homicide dès le commencement [2]. » Le démon extermine les âmes, comme le loup dévore la brebis.

Mais ceux-là aussi méritent d'être comparés aux loups, qui, par le scandale de leur vie et la prédication de l'erreur, coopèrent à l'œuvre du démon et pervertissent le peuple fidèle.

1. Joan. X, 12.
2. Joan. VIII, 44.

C'est contre eux que l'apôtre saint Paul prémunit, en ces termes, les évêques de l'Église naissante : « Veillez sur vous et sur le troupeau, dont l'Esprit Saint vous a confié la garde. Je sais qu'après mon départ, les loups ravissants pénétreront au milieu de vous ; ils n'épargneront pas le troupeau [1]. »

IV

Avant la venue du Sauveur, on peut dire que les loups avaient envahi la terre ; et aussi, lorsque Jésus-Christ se séparait de ses premiers disciples pour les répandre dans le monde : « Je vous envoie, leur disait-il, comme les brebis au milieu des loups [2]. » « Mais, ajoute saint Chrysostome [3], Jésus-Christ a donné ainsi une preuve nouvelle de sa vertu divine. Bien loin d'être vaincues par les loups, les brebis ont triomphé d'eux ; et, au lieu de succomber à leur cruelle morsure, elles ont changé les loups en brebis. »

1. Act. XX, 28 et 29.
2. Luc, X, 3.
3. Chrys. in Matth. hom. XXIV, post. initium.

Aujourd'hui, comme au temps du Sauveur, l'âme chrétienne, au milieu du monde, est la brebis parmi les loups. Elle est douce, et les loups sont violents; elle est simple, et les loups sont rusés.

O âme chrétienne, veillez sur vous; mais en veillant, prenez confiance. Celui qui vous a envoyée, comme la brebis au milieu des loups, continuera pour vous le même prodige.

Et ce prodige, en effet, se renouvelle chaque jour sous nos yeux.

Voici une famille entière où domine l'impiété, la haine de la religion, le scandale! Qu'au sein de cette famille, il y ait seulement une âme chrétienne. N'est-elle pas comme la brebis que les loups environnent de toute part?... Oui, les loups hurlent contre elle; mais elle prie, et sa piété aimable sait, peu à peu, tempérer leur fureur. La brebis charme les loups, et les loups deviennent des brebis.

V

Lorsque le pasteur garde bien son troupeau, et qu'il est décidé à mourir pour le défendre, les brebis

n'ont rien à craindre de la violence des loups; mais la ruse leur est familière, et c'est souvent à elle qu'ils ont recours pour s'ouvrir un accès dans le bercail.

C'est cette ruse que le Sauveur a en vue, lorsqu'il emploie cette parabole : « Prenez surtout garde aux loups ravissants qui viennent à vous, cachés sous le vêtement des brebis [1]. »

« Le vêtement des brebis, nous dit saint Chrysostome [2], est l'apparence de la piété chrétienne et d'une religion qu'on simule au dehors, sans en avoir les sentiments. Nul vice n'est plus capable d'exterminer la vertu que cette perfide hypocrisie. Et, en effet, on cesse de se méfier du mal, quand on ne sait plus le reconnaître, ainsi vêtu de l'extérieur du bien.

« Quels sont donc ces loups ravissants, sinon ces faux prophètes qui, suivant l'expression du Sauveur, « disent et ne font pas [3]; » ou, selon la parole du Psalmiste, « enseignent ostensiblement la loi de Dieu, et néanmoins courent dans la même voie que l'adultère et le voleur [4]? »

1. Matth. VII, 15.
2. Chrys. hom. sup. cit.
3. Matth. XXIII, 3.
4. Ps. XLIX, 18.

Mais la peau de la brebis n'est pas seulement la fausse apparence de la vertu, elle est aussi l'apparence non moins trompeuse de la vérité.

Quels sont les loups vêtus de cette peau dangereuse?

Les hérétiques d'abord qui, dans tous leurs discours, exaltent la vérité de nos saints livres, et qui, se cachant sous la lettre mal comprise de la parole divine, dévorent l'Église de Jésus-Christ.

Puis encore, ce sont les faux docteurs qui nous parlent emphatiquement aujourd'hui ce qu'ils appellent le langage de la science et de la raison, et qui, au nom de cette raison et de cette science, entreprennent d'attaquer et de détruire les principes sacrés de la foi. Méfions-nous de ces loups cruels, et que la prudence chrétienne nous enseigne à les reconnaître et à les fuir, sous le voile menteur dont ils se couvrent.

VI

La ruse, le mensonge, la violence, tous ces moyens sont mis en usage par le loup [pour circonvenir le

timide agneau, s'emparer de lui et le dévorer. C'est ainsi que le vieil apologue du loup et de l'agneau les met en scène, l'un et l'autre; le loup cherchant querelle à l'agneau; celui-ci se défendant avec toute la candeur, toute la naïveté de l'innocence; puis, du mensonge, le loup passant à la violence et à la menace; puis finalement, l'agneau devenant la proie du loup [1].

Nos saints livres nous avaient déjà présenté ce même symbole, avec l'enseignement moral qu'il renferme. « Le commerce du loup et de l'agneau, nous dit l'auteur de l'Ecclésiastique, ressemble à celui du juste et de l'injuste [2]. » Et plus loin, développant cette pensée, il ajoute : « Si le riche a été trompé, on l'assiste; s'il parle insolemment, on s'empresse de le justifier...; mais quand celui qui est humble a été trompé, on lui adresse encore des reproches, et pourvu qu'il fasse un faux pas, on en profite pour le renverser [3]. »

A ne consulter que les sentiments et la pratique du monde, l'apologue du loup et de l'agneau sera, hélas! toujours vrai; mais la divine charité de

1. Phœdr., fab. lib. I, f. 1.
2. Eccli. XIII, 21.
3. Eccli. XIII, 25 et seq.

Jésus-Christ a transformé la nature et le monde. L'amour a remplacé la haine; il a uni fraternellement tous les hommes. Pour nous, chrétiens, il n'y a plus ni riches ni pauvres, ni libres ni esclaves. Comment donc y aurait-il encore des loups et des agneaux? Il a changé les loups en brebis; et l'un des signes que nous donne Isaïe de la venue du Sauveur est celui-ci : « Le loup et l'ageau s'en iront ensemble aux mêmes pâturages, *lupus et agnus pascentur simul* [1]. » Entre les véritables chrétiens, l'apologue du loup et de l'agneau n'est plus qu'une fable; les loups et les agneaux paissent ensemble; ils ne se dévorent plus!....

VII

Lorsque Jacob, bénissant ses fils, annonçait à chacun la destinée de sa race : « Benjamin, disait-il, sera comme le loup ravissant : le matin il dévorera sa proie, et le soir il partagera les dépouilles [2]. »

L'histoire du peuple de Dieu nous montre cette

1. Isai, LXV, 25.
. Gen. XLIX. 27.

prédiction plusieurs fois accomplie, dans la postérité de Benjamin, et notamment en la personne de Saül qui, au matin de sa vie, se lève avec audace, pour combattre les ennemis de son peuple, et, quand le soir est venu, encourt la colère de Dieu, pour avoir, contrairement à ses ordres, partagé les dépouilles maudites des Amalécites.

Mais les Pères [1] sont unanimes pour appliquer très-spécialement la prophétie de Jacob au plus illustre des enfants de Benjamin, au grand apôtre Paul. Il se lève le matin, respirant le carnage et, comme un loup furieux, persécutant l'Église naissante : le soir, vaincu par une force divine, il ne songe plus qu'à partager ces dépouilles, dont il est dit au psaume CXVIII : « Je me suis réjoui, Seigneur, dans la pratique de votre sainte loi, comme celui qui trouve d'opulentes dépouilles [2]. » « Merveilleuse transformation, s'écrie saint Augustin [3] ! Saül est conduit à Ananie dont le nom signifie brebis. Voilà le loup amené à la brebis, non pour que le loup dévore la brebis, mais pour qu'il la suive avec doci-

1. Hier., Amb., Aug.
2. Ps. CXVIII, 162.
3. Aug. Serm. CCLXXIX de Pau. Apost.

lité. Et afin que la brebis ne s'effraie point de cette rencontre inopinée du loup, le pasteur prend soin de l'avertir que ce loup a été transformé, et qu'il ne sévit plus. Le loup cependant est si mal famé que la brebis dit au Seigneur : « J'ai appris, au sujet de cet homme, qu'il persécutait tous vos saints. » Mais le Seigneur reprend : « Sois sans crainte; car je lui montrerai tout ce qu'il doit souffrir pour mon nom [1]. » — La brebis prend courage et n'a plus peur du loup. C'est l'agneau, continue le saint docteur, c'est l'agneau mort pour la brebis qui veut, lui-même, rassurer la brebis. »

VIII

Jésus-Christ, en effet, est l'agneau par excellence, l'agneau sans tâche; il est surtout l'agneau du festin eucharistique.

Mais cette chair divine ne nous a pas été donnée pour satisfaire nos appétits sensuels. Nous ne devons nous asseoir au banquet de l'Eucharistie qu'avec les dispositions les plus saintes.

1. Act. IX, 15 et 16.

Ah ! si les hommes qui, par le scandale de leur vie, ravagent le troupeau du Seigneur, méritent d'être comparés aux loups, combien plus justement faudra-t-il appeler de ce nom ceux qui mangent indignement l'agneau eucharistique! Semblables à ces bêtes cruelles, ils foulent aux pieds la victime qu'ils dévorent; mais le sang qu'ils auront profané criera contre eux au dernier jour! Jésus-Christ n'admet à sa table que les âmes saintes, et il en écarte les loups. Sanctifiez-moi, ô agneau divin; rendez-moi digne de m'approcher souvent de votre chair adorable, mais surtout ne permettez jamais que je vous touche avec la dent sacrilége du loup.

LE RENARD

N'imitons pas la finesse du renard. — Le roi Hérode. — Les pharisiens. — La poule et le renard. — Les princes ennemis de l'Église. — L'hérésie naissante — Les 300 renards de Samson. — Flatterie et mensonge. — Pourquoi le Fils de l'homme n'habite pas la tanière du renard. — Que notre âme soit simple et droite pour recevoir l'Eucharistie.

I

La Providence semble avoir voulu rattacher à l'instinct naturel de chaque animal la ressemblance d'une vertu, ou d'un vice, afin que l'homme, qui a reçu de Dieu la raison et la liberté, apprenne à se corriger des vices qu'il observe dans les animaux, et ne demeure pas au-dessous d'eux, lorsqu'ils lui donnent l'exemple de la vertu.

Gardons-nous, par exemple, d'imiter les ruses et la malice du renard : mieux vaut la simplicité de la colombe.

Le renard est fin et circonspect; il veille, il guette, il attend; il est d'une adresse infinie, et nul manége ne lui est inconnu. Mais tout son art est pour faire le mal.

Quand il a su frauduleusement escalader l'enceinte du poulailler, quel carnage, et combien de victimes! N'envions pas la finesse du renard, si nous devons être méchants comme lui!

II

Jésus-Christ, dans le saint Évangile, emploie cette image du renard, pour signifier les ruses sanguinaires d'Hérode.

Comme les Pharisiens l'avertissent qu'Hérode le cherche pour le faire mourir : « Allez, leur répond-il, et dites à ce renard que je chasse les démons et que je guéris les maladies [1]. »

1. Luc. XIII, 32.

Mais, suivant la pensée de saint Cyrille [1], Jésus-Christ désigne également ainsi les Pharisiens, dont la fourberie audacieuse cherche à le surprendre en ses paroles, et le poursuivra jusqu'à la mort.

Jésus-Christ se montre toujours sévère à l'égard des Pharisiens; et cette sévérité est surtout remarquable, si on la rapproche de son habituelle bonté envers tous les autres pécheurs! Ceux-ci, il les accueille avec une mansuétude qui ne se lasse jamais : ceux-la, il les reprend avec une rigueur extrême. Il compare ceux-ci à la pauvre brebis égarée qu'il rapporte sur ses épaules : ceux-la, il les assimile aux vipères et aux renards. Il est très-indulgent pour nos faiblesses et pour nos fautes; il déteste le venin de la vipère et la fourberie du renard.

Je remarque, en outre, que c'est précisément après avoir désigné le roi Hérode sous l'emblème du renard, que s'adressant à Jérusalem, le Sauveur s'écrie : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu réunir tes fils, comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes [2]!... » Jésus-Christ se compare à la poule qui va tomber sous la dent du renard. Il

1. In Cat. Grœ. 88.
2 Luc. XIII, 34.

semble ainsi se montrer d'avance comme une proie facile qui s'offre à la perfidie et à la cruauté d'Hérode.

III

Tous les princes de la terre, qui persécutent l'Église de Jésus-Christ, la circonviennent de leurs embûches et se servent contre elle de l'hypocrisie et de la ruse, plus encore que de la violence et des armes, méritent, aussi bien qu'Hérode, d'être comparés aux renards.

Ce sont les renards qui, le plus souvent, démolissent la vigne du Seigneur [1]. Les renards font plus de tort à la vigne que les loups au troupeau. Mais, de même que si on tire le glaive, on périt justement par le glaive, de même si on se fait renard, on s'expose « à être la proie du renard [2]. »

Le roi-prophète, racontant par avance la ligue des puissances du siècle contre la royauté de Jésus-Christ, s'exprimait en ces termes : « Ils ont cherché à surprendre mon âme; ils descendront dans les parties

1. Cant. II, 15.
2. Ps. LXII, 11.

les plus basses de la terre. Ils seront livrés au glaive; ils deviendront la proie du renard [1]. »

« Admirez, dit saint Augustin [2], comment la parole de David s'est accomplie à l'égard des princes qui régnaient en Judée au moment où ils crucifiaient le Sauveur. Ils disaient: « Si nous le laissons vivre, les Romains viendront; ils détruiront notre ville et notre nation [3]. » Ils craignaient de perdre la terre, et ils ont dû, comme les renards, se cacher sous la terre. Ce qu'ils craignaient leur est advenu.

« Lorsque Pilate, avant de livrer le Sauveur à la mort, disait au Juifs : « Est-ce que je crucifierai votre roi? » ceux-ci répondirent : « Il prétend être notre roi; il ne l'est pas; nous ne voulons d'autre roi que César [4]. » Ils rejetaient l'agneau; ils choisissaient le renard. — Ils sont devenus la proie du renard.

1. Ps. LXII, 11.
2. Aug. in Ps. LXII, 18 et seq.
3. Joan. XI, 48.
4. Joan. XIX, 15.

IV

Quoi de plus astucieux que l'hérésie, et surtout l'hérésie naissante? Elle ne s'attaque jamais qu'à d'anciennes vérités dont l'Église est en possession, et si elle n'usait pas d'adresse, ses efforts seraient vains contre la foi antique des fidèles : mais, comme le renard qui a l'œil vif et l'oreille fine, qui ne trame ses mauvais coups que la nuit, qui épie longtemps sa proie, et la dérobe mystérieusement, ainsi l'hérétique commence par rôder autour de l'Église; il regarde et il écoute; s'il suppose que les maîtres dorment, c'est le moment qui lui semble opportun; s'il s'aperçoit que la discipline se relâche et faiblit sur un point, c'est la brèche par où il passera; si une parole de nos saints livres lui paraît présenter un sens plus favorable aux passions humaines, c'est le sens qu'il adoptera. Mais gardez-vous de penser, qu'il proclame aussitôt son erreur; il l'insinue tout bas à ses amis et à ses proches; il la propage de préférence parmi les petits et les simples; et quand la fausse doctrine arrive à l'oreille des pasteurs, bien des âmes sont déjà perdues. Le renard s'est emparé de sa proie.

L'histoire nous montre, que tels ont été les commencements de toutes les hérésies, et c'est à eux, principalement, que se rapporte le texte des Cantiques, où l'époux invite l'épouse à prendre « les petits renards qui démolissent la vigne [1]. »

« Comment, dit à ce propos saint Bernard [2], comment se saisir de ces petits animaux trompeurs, sinon en déjouant leurs ruses, en démasquant leurs piéges, en les prenant dans leurs propres filets, en démontrant à l'hérésie naissante la fausseté et l'inanité de ses doctrines? »

Mais, quand l'erreur s'est développée, quand elle ne craint plus d'énoncer hautement ses dogmes impies, elle prend une autre forme; elle renonce à l'astuce, et elle s'avance furieuse contre l'Église. « Alors, ajoute saint Ambroise [3], elle ressemble plutôt aux trois cents renards de Samson, attachés par la queue l'un à l'autre, et traînant les torches incendiaires qui, partout sur leur passage, consument les vignes et les blés. »

Tels, en effet, l'histoire nous montre les progrès

1. Cant. II, 15.
2. Bern. in Cant. serm. LXV.
3. Amb. in Ps. CXVIII, oct. 12.

de l'hérésie. Toutes ces voix discordantes hurlent ensemble contre l'Église; car le lien de la haine unit étroitement les sectaires. Mais partout où ils passent, la violence remplace la ruse, et c'est la désolation qui les suit.

Quand Luther, du fond de son cloître, hasardait contre les indulgences quelques propositions mal sonnantes, il ressemblait au petit renard des Cantiques, qui s'insinue frauduleusement dans la vigne, essayant de la démolir; mais quand, plus tard, il ameutait l'Allemagne contre les princes et les pontifes, quand, au nom de la Réforme, les furieux Anabaptistes portaient partout le fer et la flamme, avec leurs nouveaux dogmes, c'étaient les trois cents renards qui ravageaient les blés et les vignes de l'Église.

V

Toutefois, la vigne des saints Cantiques n'est pas seulement l'Église, elle est aussi notre âme, que Dieu nous a confiée, pour porter en son temps des fleurs et des fruits.

Hélas! les renards menacent également de démolir la

vigne de notre âme. «Quels sont ces renards, dit encore saint Bernard [1] ? Les ennemis rusés qui se cachent pour nous nuire, les dangereux flatteurs qui nous trompent. »

Le plus cruel, et le plus caché, celui qui sait mieux nous séduire avec les flatteries et les mensonges, c'est assurément le démon. Il a trompé Ève, sous la forme du serpent; il se cache sous la peau du renard, pour démolir la vigne de notre âme. Toutes les ruses de Satan, les pensées criminelles qu'il suggère à notre esprit, les tentations qu'il nous suscite; voilà les renards qui ne cessent de circonvenir notre âme. Sachons suivre le conseil de l'Époux : ne laissons pas grandir et se fortifier ces astucieux ennemis. Prenons au piége tous les petits renards qui tentent de démolir la vigne. C'est quand les renards sont petits, qu'il faut déjouer leurs manéges et les vaincre.

VI

Jésus-Christ est la vérité même, *ego sum veritas* [2] :

1. Bern. in Cant. serm. LXIV.
2. Joan. XIV, 6.

quoi de commun entre la vérité et les astuces du renard? Jésus-Christ est la bonté suprême : quoi de commun entre sa charité et les méchants instincts du renard? Aussi l'Évangile nous apprend qu'un Scribe, ayant dit un jour au Sauveur, qu'il était décidé à le suivre partout où il irait, Jésus, qui avait scruté le cœur de cet homme, lui répondit tout aussitôt : « Les renards ont leur tanière..... le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [1], » faisant ainsi entendre, continue saint Chrysostome [2], que l'homme dont la mauvaise foi imitait la fourberie du renard ne pouvait devenir le disciple d'un maître si simple et si droit. »

VII

La candeur de Jésus-Christ ne s'accommode pas de la tanière des renards; son humilité se refuse à s'élever jusqu'au nid de l'oiseau; et comme le monde est plein de fausseté et d'orgueil, faux comme le renard, orgueilleux comme l'oiseau, le Sauveur confesse qu'il n'y a pas un lieu, ici-bas, où il puisse reposer sa tête.

1. Matth. VIII, 20.
2. Chrys. hom. XXVIII in Matth.

Cependant, Seigneur, lorsque vous étiez tout enfant, n'avez-vous pas aimé à vous reposer sur le sein de votre divine mère, et, tous les jours encore dans la sainte communion, ne venez-vous pas habiter en nous? Si l'âme qui vous reçoit est livrée au mensonge et à l'imposture, c'est la tanière du renard, et vous l'avez en abomination; mais, pourvu qu'elle soit simple et droite, vos délices sont d'habiter en elle.

Préparez, vous-même, en mon âme le toit hospitalier que je veux vous offrir, et, laissant aux renards leurs tanières, reposez-vous en moi, Seigneur, afin que je me repose en vous.

LE CERF

L'agilité du cerf. — Que nous devons courir dans la voie des commandements de Dieu. — La grâce. — Le démon est un habile chasseur. — Le cerf sur la montagne, le hérisson dans le creux de la pierre. — La biche, image de l'Église. — Jésus enfant. — Le faon de la biche se jette dans les filets. — Il s'échappe, et s'élance sur la cime de la montagne. — Le cerf altéré. — « Que celui qui a soif vienne à moi. »

I

Aussi rapide que le vent qui court entre les feuilles des arbres, le cerf agile traverse la forêt. Suivez-le quand une meute ardente a été lancée derrière lui. Il se glisse parmi les bois épais; il saute par-dessus les buissons; il franchit d'un bond la colline. Ses pieds qui volent effleurent à peine le sol. Haletant et fatigué il ne s'arrête pas encore. Il se désaltère,

en courant, à l'eau vive de la fontaine, et il reprend un élan nouveau... Hélas! la vitesse de sa course ne suffit pas toujours pour le sauver! Il tombe épuisé et mourant, sous la dent des chiens qui le déchirent.

II

Voici d'abord ce qu'enseigne au chrétien l'agilité du cerf?

Elle lui apprend qu'il doit, suivant l'expression du Psalmiste, courir dans la voie des commandements du Seigneur [1].

Malheur à lui, si, lancé dans cette voie, il regarde timidement en arrière; malheur à lui, « s'il ne s'avance pas avec persévérance vers ce qui est devant lui [2]!... » Les vrais chrétiens courent comme les cerfs.

Mais qui donc leur donne d'être prompts et agiles au service de Dieu? Le roi-prophète répond: « C'est la voix du Seigneur qui prépare les cerfs [3]... »

1. Ps. CXVIII, 32.
2. Philip. III, 13.
3. Psal. XXVIII, 9.

« Et, en effet, nous dit saint Paul, nous ne pouvons rien de nous-mêmes, et notre suffisance vient de Dieu [1]. » Il faut que sa grâce nous prépare; il faut qu'elle nous prévienne de son souffle, et imprime le mouvement à nos âmes. Mais, de même que la grâce prépare, elle seule aussi perfectionne et consomme. La voix divine prépare les cerfs, et, ajoute le même prophète, « c'est Dieu qui donne à nos pieds la perfection de ceux du cerf [2]. » — « En effet, dit encore saint Paul, Dieu communique, tout à la fois, et la bonne volonté qui commence, et la perfection qui achève nos œuvres [3]. »

Quand mon esprit s'élève vers les sommets des vérités divines; quand mon cœur, dilaté par l'amour, se précipite vers les biens célestes, l'un et l'autre ont acquis l'agilité du cerf; mais vous seul avez préparé, ô mon Dieu, vous seul avez perfectionné mon esprit et mon cœur!

Combien de merveilles Dieu opère en nous! Notre chair et nos sens allourdissent notre âme; une nature infirme et pécheresse contrarie notre élan; et nos

1. 5 Cor. III, II.
2. Psal. XVII, 34.
3. Phili. II, 13.

pieds, loin de courir dans les sentiers divins, savent à peine s'y tenir sans chanceler. Au lieu d'être agiles comme les cerfs, nous sommes plutôt semblables aux boiteux, qui trébuchent à chacun de leurs pas. Mais, voici l'un des signes de la venue du Sauveur. « Le boiteux bondira comme le cerf [1], » avait dit le prophète Isaie. Et, en effet, Seigneur, sous la véhémente impulsion de votre grâce, je bondis comme le cerf, pour m'élancer vers vous.

III

Si nous demandons à Dieu l'agilité du cerf, c'est afin d'échapper plus sûrement à la rage des ennemis de notre âme.

Le démon est un violent chasseur, et, pour atteindre sa proie, il a des limiers habiles et de rapides coursiers. Au fond de la forêt obscure, comme à travers la plaine immense, il suit notre piste avec ardeur et il nous serre de près.

1. Isai. XXXV, 6.

Ses flèches volent durant le jour; il marche près de nous dans les ténèbres; il nous poursuit encore à midi [1].

Contre une attaque si obstinée et si habile, quelle sera notre défense? C'est le prophète Jérémie qui répond : « Fuyez, fuyez et sauvez vos âmes; *fugite et salvate animas vestras* [2]. » Imitant la vitesse du cerf, dérobons-nous, comme lui, à l'ardente poursuite du chasseur.

Toutefois, malgré sa prompte fuite, le pauvre cerf, pressé et circonvenu, finit souvent par succomber. Hélas! moi-même, ne périrai-je pas?... C'est en vous que j'espère, ô mon Dieu! Le cerf n'a que ses pieds pour fuir, et moi, plus heureux que lui, je puis recourir à votre miséricorde. « Or, le salut, dit l'apôtre saint Paul, ne dépend ni de celui qui veut, ni de celui qui court; il dépend de la miséricorde divine [3]. » Je me confie à elle, ô mon Dieu! C'est par elle que mon âme sera sauvée, « qu'elle échappera au glaive qui me poursuit, et à la morsure des chiens [4]. »

1. Psal. XC.
2. Jer. XLVIII, 6.
3. Rom. IX, 16.
4. Ps. XXI, 21.

IV

Interprétant ces paroles du Psalmiste : « Les montagnes sont pour les cerfs; la pierre est le refuge du hérisson [1], » saint Augustin [2] compare les âmes spirituelles aux grands cerfs, qui, s'élevant au-dessus des buissons épineux et des forêts touffues, vont s'établir sur la cime des montagnes. Les plus éminents préceptes de la loi, les pensées les plus sublimes de nos saintes Écritures, voilà où ces âmes sont à l'aise. Mais que deviendront les animaux plus humbles, le lièvre faible et craintif, le hérisson couvert d'épines et emblème du pécheur? Seront-ils condamnés à périr? Non, ajoute le Psalmiste : « Le creux de la pierre sert de refuge au hérisson [3] : » car le Seigneur s'est fait le refuge du pauvre. « La pierre est donc utile partout et à tous, conclut le saint Docteur; elle sert d'abri au hérisson; elle sert de

1. Psal. CIII, 18.
2. Aug., Serm. in Ps. CIII, 3.
3. Psal. CIII, 8.

base à la montagne, dont les cerfs occupent le sommet. »

Seigneur Jésus, vous êtes la pierre; soyez mon refuge dans mes frayeurs, et dans mes fautes; mais soutenez aussi les élans de mon âme, quand elle s'élève vers vous, semblable au cerf qui franchit les montagnes.

V

Salomon, dans les Cantiques, compare la jeune épouse, tendrement aimée de son époux, à une biche très-chère, *cerva carissima* [1]. Comment ne pas élever aussitôt notre pensée vers l'Église, l'épouse bien-aimée de Jésus-Christ?

De même que la biche familière broute les feuilles et les fleurs, autour de la maison, ainsi l'Église s'alimente des grâces que le Sauveur répand sur elle.

Puis, comme une biche féconde, elle enfante, pour accroître la joie de Celui qui la nourrit. « Mes petits fils, dit saint Paul, vous que j'enfante de

1. Cant. VII, 6, (Hyer. Vers.)

nouveau, jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous [1]. » — « Ne soyons pas surpris, ajoute saint Grégoire [2], que les Apôtres et les Docteurs soient comparés aux biches; car ils sont mères par la tendresse. Ils enfantent dans la douleur; ils nourrissent dans les angoisses. »

L'Église, représentée par eux, est une mère féconde et tendre. Elle entoure son époux des témoignages du plus ardent amour; elle le console dans les tristesses; elle lui procure ses plus douces joies; elle est pour lui la biche très-chère, *cerva carissima.*

VI

Écoutez le chant de l'épouse des Cantiques: « C'est la voix de mon bien-aimé; il vient sautant les montagnes, passant par-dessus les collines. Il est semblable au faon de la biche [3]... »

« La voix du bien-aimé semblable au faon de la biche n'est-elle pas, nous dit saint Bernard [4], la

1. Gal. IV, 19.
2. Greg. moral. XXX, 11.
3. Cant. II, 8 et 9.
4. Bern. in Cant. serm. LV.

parole même de Dieu, dont le Psalmiste a écrit, qu'elle court avec vitesse, *velociter currit sermo ejus*[1] ? »

« Mais cette parole s'est incarnée; et ce n'est pas sans raison, ajoute le même Père[2], que le Verbe Incarné est figuré ici, non par le cerf, mais par le faon de la biche; car le Sauveur nous est apparu, comme un petit enfant nouveau-né. *Ut hinnulus apparuit qui parvulus natus est nobis.* »

Le faon de la biche a su franchir les montagnes et les collines; — les montagnes, quand, des hauteurs des cieux, le Verbe Incarné a daigné descendre dans le sein de Marie; — et les collines, lorsque, du sein de Marie, il a voulu s'abaisser, jusqu'à vivre parmi les pécheurs.

Oh! que sa course a été rapide, pour venir au-devant de nos misères! Mais comme le faon timide qui se jette au milieu des cruels chasseurs, à peine a-t-il paru dans le monde, que les hommes méchants et ingrats ont tramé contre lui leurs complots. Ils se sont dit entre eux: « Dressons-lui des embûches, condamnons-le à une mort honteuse[3]. »

1. Psal. CXLVII, 15.
2. Bern. in Cant. serm. LV.
3. Sap. II, 20.

« Comme les chasseurs traquent le cerf [1], les chiens furieux l'ont environné. » On l'a circonvenu dans toutes ses voies, et quand il a demandé l'eau de la fontaine, pour apaiser sa soif, on ne lui a présenté que du vinaigre [2]. Puis il a été percé d'une lance et on l'a fait mourir.

Mais le faon de la biche, qu'ils avaient cru enlacer dans les rêts de la mort, a brisé ses fils. Il est remonté glorieusement vers les cieux. Écoutez le chant de l'épouse, le chant de la joie et du triomphe : « Levez-vous, ô mon bien-aimé, semblable au faon de la biche sur les montagnes odorantes [3]. »

VII

L'Époux bien-aimé est au Ciel ; et tous les jours il descend du Ciel ; il habite le tabernacle, et c'est de là qu'il dit à chaque homme : « Que celui qui a soif vienne à moi, *qui sitit, veniat ad me* [4]. » J'ai soif, ô mon

1. Psal. XLI, 17.
2. Psal. LXVIII, 22.
3. Cant. II, 17.
4. Joan. VII, 37.

Dieu, j'ai soif!... Comme le cerf désire l'eau de la fontaine, ainsi mon âme altérée vous désire!...

A peine étais-je né, que déjà, consumé par les ardeurs du péché d'origine, je poussais le cri du prophète : « Comme le cerf désire l'eau de la fontaine, ainsi mon âme a soif de vous, ô mon Dieu [1] ! » Vous ne fûtes pas sourd à ma prière; et les eaux saintes du baptême coulèrent sur moi avec abondance! Je commençai alors à marcher pur et immaculé dans vos voies. Hélas! je me suis trop vite égaré! J'ai couru, mais non à l'odeur de vos parfums; j'ai couru, mais avec les impies qui ne se hâtent que vers le mal [2]; j'ai couru, et mes pieds se sont enfin lassés dans les sentiers de l'iniquité, et, brûlé par une soif ardente, j'ai de nouveau crié vers vous : « Comme le cerf désire l'eau de la fontaine, ainsi mon âme a soif de vous, ô mon Dieu! » Et vous, Seigneur, vous m'avez répondu: « Que celui qui a soif vienne à moi [3]. » Et vous m'avez conduit au pied de votre tabernacle.

1. Psal. XLI. 2.
2. Prov. I, 16.
3. Joan. VII, 37.

Là j'ai trouvé, là je trouverai encore le rafraîchissement et la paix : là je puiserai à la source vive; là je boirai à pleine coupe l'eau qui jaillit jusqu'à l'éternité [1].

1. Joan. IV, 12.

LE CHEVAL

Le cheval décrit par Job. — Les Apôtres. — Les soldats de Jésus-Christ. — Le dressage du cheval. — Le frein. — Le cheval trompe souvent celui qui en attend le salut. — Pharaon. — Confiance en Dieu. — Agir soi-même, quand Dieu agit. — La cavalerie de Salomon, image de l'Église. — Une parole de l'Imitation.

I

Job a décrit l'ardeur guerrière du cheval avec un incomparable éclat.

« Est-ce toi, dit le Seigneur, s'adressant à ce patriarche, est-ce toi qui donneras au cheval sa force? Est-ce toi qui entoureras son cou du hennissement qu'il pousse au loin?

« Est-ce toi qui le feras bondir comme les saute-

relles ? La fierté du souffle de ses narines imprime la terreur.

« Il frappe du pied la terre ; il s'élance avec audace; il court au-devant des hommes armés.

« Il méprise la peur, il ne cède pas devant le glaive.

« Au-dessus de lui résonne le carquois : la lance et le bouclier font vibrer des éclairs.

« Ardent et frémissant, il dévore le sol; il ne s'effraie pas du son de la trompette.

« Dès qu'il entend la charge, il dit : Vah ! Il sent de loin la guerre, les exhortations des chefs et le hurlement de l'armée [1]. »

II

Saint Grégoire [2] voit dans ce noble animal s'élançant sur les champs de bataille une image des Apôtres, porteurs de la parole divine, et se répandant au milieu du monde pour y combattre les combats du Seigneur.

1. Job. XXXIX, 19-25.
2. Greg., Moral. XXXI, 24.

Dieu donne au cheval sa force et son hennissement.

Dieu seul confère à l'Apôtre cette force surhumaine qui triomphe des passions, qui résiste à l'adversité, qui assure la sainteté de sa vie; et seul il lui communique le hennissement sonore de la parole qui porte au loin la vérité. Regardez le cheval qui hennit : il lève fièrement la tête. Et pareillement nul ne fait retentir les éclats de la parole divine sans s'élever, lui-même, et entraîner les âmes vers le Ciel.

Le cheval bondit comme la sauterelle qui, s'appuyant sur les jambes, étend ses ailes et vole, mais pour retomber aussitôt. Ainsi l'Apôtre, partagé incessamment entre l'action et la prière, passe, tour à tour, des œuvres saintes qu'il accomplit au vol sublime de la contemplation, et redescend bientôt après pour reprendre, au milieu du monde, son ministère sacré.

Le souffle des narines du cheval fait sa gloire et imprime la terreur. Il sent d'avance, sur le champ de bataille, le péril qu'il ne voit pas; mais il l'affronte sans crainte : on dirait qu'il a compris et l'effroi qu'il va répandre et le triomphe qui l'attend.

L'apôtre est le héraut des jugements éternels. D'avance, il les connaît, et il les fait connaître aux hommes. Sa parole terrifie les méchants; mais,

assuré lui-même de la couronne qui lui est promise, comme le coursier qui pressent le triomphe, il aspire fièrement aux récompenses de ses labeurs. Écoutez l'apôtre saint Paul : « J'ai combattu, dit-il, le bon combat; j'ai achevé ma course; j'ai gardé la foi. Il ne me reste plus qu'à attendre la couronne de justice qui, en ce jour, me sera donnée par le Seigneur, mon juste juge [1]. »

Le cheval creuse la terre avec sa corne : et l'Apôtre fait de même, quand la vigueur de sa parole, pénétrant jusqu'au fond des cœurs, en chasse les soins terrestres et les désirs du siècle.

Le cheval s'élance avec audace : il va au-devant des hommes armés; il méprise la peur; il ne cède pas au tranchant de l'épée.

Regardez les Apôtres, ces intrépides coursiers de la parole de Dieu. Ils s'élancent à pas de géant pour franchir la carrière.

En vain les puissances du siècle se réunissent et s'arment contre eux. Enflammées de colère, elles s'écrient, comme au livre des Actes : « La grande Diane d'Éphèse [2]. » Et elles envahissent le théâtre,

1. II Tim. IV, 7 et 8.
2. Act. XIX, 28.

où elles espèrent se saisir de Paul. Mais lui méprise la peur; il ira, s'il le faut, au-devant de ses ennemis. « Je suis tout prêt, dit-il, non pas seulement à être enchaîné, mais à mourir pour Jésus-Christ : car je n'estime pas ma vie, plus précieuse que moi-même [1]. » Et, afin de montrer qu'il ne cédera pas au tranchant du glaive : « Qui donc, ajoute l'Apôtre, pourrait nous séparer de la charité de Dieu? Ni la tribulation, ni l'angoisse, ni la faim, ni la persécution, ni le glaive [2]. »

Au-dessus du cheval résonne le carquois; la lance et le bouclier s'agitent.

Le carquois renferme ces flèches dont il est écrit ailleurs : « Les pécheurs ont préparé les flèches de leur carquois pour les tirer, dans l'obscurité, sur ceux qui ont le cœur droit [3]. » Elles sont l'image des machinations secrètes que l'impie ourdit contre les ministres de Dieu.

La lance est l'arme du supplice : l'impie la tient dans sa main pour persécuter publiquement ceux qui ont échappé aux ruses de son carquois.

Le bouclier enfin repousse les traits de celui qui

1. Act. XX, 24.
2. Rom. VIII, 25.
3. Ps. X, 3.

attaque : et l'impie se sert du bouclier contre les envoyés du Seigneur, quand, par de vaines disputes il cherche à réfuter leurs célestes doctrines.

Mais c'est en vain qu'au-dessus de l'apôtre vous agitez le carquois, la lance et le bouclier. Il déjoue les armes; il s'offre, s'il le faut, à la mort; et le bouclier de l'impie n'empêche jamais son enseignement divin d'arriver jusqu'au cœur des fidèles.

Le cheval dévore la terre en frémissant, cette terre dont il a été dit à l'homme : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière [1]. »

L'Apôtre regarde avec des frémissements de douleur l'abaissement où le péché a réduit tous les hommes, et on dirait qu'il dévore la terre, quand, se faisant tout à tous, et désirant les gagner tous, il consent à être anathème pour eux.

Mais le cheval ne s'effraie pas du bruit de la trompette. Quand il entend sonner la charge, il dit : Vah! Il sent de loin la guerre, les exhortations des chefs et le hurlement de l'armée.

Le bruit de la trompette n'est autre que la voix tonnante et menaçante des princes du siècle, quand ils défendent aux envoyés de Dieu d'annoncer la

1. Gen. III, 19.

sainte parole. Ceux-ci font peu de cas de ce bruit et de ces menaces. Les Princes des Prêtres déclarent aux Apôtres, qu'ils n'aient plus à parler au nom de Jésus-Christ. C'est la trompette qui sonne!.... Pierre se lève et dit : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : nous ne pouvons pas ne pas redire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu [1]. » L'ardent coursier ne s'effraie pas du bruit de la trompette. — Mais la charge a retenti!... L'Apôtre comprend que le jour est venu pour lui de se jetter dans la mêlée : son premier cri est le cri de l'enthousiasme et de la joie : Vah! Et, cependant, joignant la prudence à l'ardeur, il prend soin de se rendre un compte exact de la guerre qui lui est faite, des doctrines qui lui seront opposées, des hurlements que ne manquera pas de pousser, en applaudissant à ses chefs, une foule ignorante et impie. Il imite Pierre, le chef des Apôtres, qui pressent les exhortations des chefs, lorsqu'il s'écrie dans sa IIe épitre : « Il y aura, parmi vous, de faux docteurs qui introduiront de pernicieuses hérésies [2]; » et qui prête l'oreille aux hurlements de l'armée, lorsqu'il ajoute : « Beaucoup suivront leurs impuretés et leurs débau-

1. Act. IV, 20.
2. Petr. II, 1.

ches, et ainsi ils exposeront la voie de la vérité aux blasphèmes des infidèles [1].»

III

Toutefois, le coursier ardent au combat ne représente pas seulement l'Apôtre; il est encore le symbole du simple fidèle, du valeureux soldat de Jésus-Christ.

Ainsi que le coursier de Job, le chrétien est fort par le don de la foi qu'il possède. Comme lui, il pousse de longs hennissements, quand il manifeste au dehors les œuvres éclatantes dont sa foi est le principe.

Le souffle fier des narines du cheval, qui aspirent au loin et impriment la terreur, c'est l'espérance des cœurs fidèles qui écarte les convoitises coupables.

Le chrétien creuse et dévore la terre par la mortification de ses sens.

Il va au-devant des hommes armés, parce qu'il prévoit les attaques du démon. Il méprise la peur : ni le glaive, ni le carquois, ni la lance, ni le bouclier

1. Petr. II, 1.

ne l'effraient; «car, dit-il, alors même, que les armées se rangeraient contre moi en bataille, je ne craindrais rien, Dieu étant avec moi [1]. »

Quand l'ennemi sonne la charge, il est prêt. « Marchons, s'écrie-t-il, marchons au nom du Seigneur. » Il sent la guerre, parce qu'il prévoit le péril; il écoute l'exhortation des chefs, parce qu'il se rappelle les divins préceptes; et il demeure en paix au milieu des hurlements de l'armée, parce qu'il se confie au Seigneur qui ne lui refusera pas la victoire.

IV

Le cheval est le plus noble des animaux domestiques, et l'un des plus utiles à l'homme. On le monte ou on l'attelle; et, rapide autant que vigoureux, le cheval rend à son maître des services de toute nature. Mais il a fallu prendre soin de le dresser dès son plus jeune âge. Peu à peu, on l'accoutume à porter la selle, à recevoir le bridon et le mors, à sentir la pointe de l'éperon. Formé ainsi de bonne heure, le cheval devient docile; il se corrige de ses défauts et perd entièrement son humeur sauvage.

1. Psal. III, 7.

C'est la figure dont l'Écriture se sert pour rappeler aux parents, combien il leur importe de veiller, dès l'enfance, à l'éducation de leurs fils. « Le cheval indompté, dit-elle, devient intraitable. Il en est de même de l'enfant abandonné à sa volonté. Courbez-lui le cou pendant qu'il est jeune, et châtiez-le avec les verges pendant qu'il est enfant, de peur qu'il ne s'endurcisse et ne veuille plus vous obéir [1]. »

Quand le cheval n'a pas été dompté, on ne peut se défendre contre lui, on ne le réduit à l'obéissance que par les plus violents moyens.

Telle est aussi la conduite de Dieu à l'égard des hommes qui, devenus sourds à tous les enseignements de la raison et de la foi, s'abandonnent à leurs détestables passions : « Seigneur, s'écrie le roi-prophète, vous briserez avec le frein et le mors la bouche de ceux qui s'éloignent de vous [2]. »

« Et, en effet, reprend saint Augustin [3], c'est avec la bouche que les impies vantent orgueilleusement leurs mérites; et c'est la bouche qu'ils ferment, quand ils refusent d'accuser leurs fautes. Il convient qu'ils soient traités comme les animaux sans raison. »

1. Eccli. XXX, 8 et seq.
2. Ps. XXXI, 9.
3. Aug. in Ps. XXXI, 2.

Vos châtiments sont parfois sévères, ô mon Dieu; mais ils sont justes. Ce n'est pas votre colère, c'est votre miséricorde et votre bonté qui me les infligent. Semblable au jeune cheval qui bondit dans la prairie, j'étais impatient du joug, et ne supportais aucun fardeau. Mais le moment est venu, où les chagrins et les souffrances m'ont fait sentir le frein et le mors. J'ai dû convenir que vous étiez mon maître et je m'en suis réjoui, ô mon Dieu : car j'ai compris que la main qui me châtiait était celle d'un maître qui me chérit; j'ai compris que votre joug était doux et votre fardeau léger!....

V

Le frein, avons-nous dit, dompte le cheval, et sert à le diriger là où son maître le veut conduire.

C'est l'image que l'apôtre saint Jacques emploie, pour nous apprendre à régler nos discours. « Celui qui n'offense pas Dieu par la langue, nous dit le saint Apôtre, peut être considéré comme parfait [1]. » Et

1. Jac. III, 2.

voici la raison qu'il en donne: « c'est que l'homme qui sait mettre un frein à sa bouche si difficile à gouverner, doit savoir, à plus forte raison, maîtriser son corps tout entier. »

N'est-ce pas, d'ailleurs, par la parole que nous sommes plus facilement enclins à pécher? Nous fuyons avec horreur certains actes coupables qui donneraient la mort à notre âme. Mais combien de frivoles discours où se complait notre vanité! Combien de propos méchants que la charité repousse! Comment compter les paroles inutiles qui nous seront reprochées au jour du jugement!... Mettez un frein à ma bouche, ô mon Dieu, pour qu'elle ne parle plus les vains langages du monde, et ne lui enlevez ce frein salutaire, que lorsqu'elle s'ouvrira pour célébrer vos louanges et prêcher votre saint nom.

VI

En une foule de circonstances diverses, le cheval vient en aide à son maître: il entraîne le guerrier au milieu des rangs ennemis; il partage ses exploits, et souvent, par l'agilité de sa course, c'est lui seul qui le

soustrait à la mort. L'homme se fie à son coursier; mais cette fragile confiance ne figure-t-elle pas celle que nous accordons, tous les jours, à des moyens purement naturels, à des influences humaines, à nos efforts et à nos œuvres; confiance qui dans notre pensée exclut le recours à la puissance et à l'action de Dieu? C'est en ce sens, que la sainte Écriture avertit sagement l'homme, que le cheval trompe celui qui en attend le salut, *fallax equus ad salutem* [1].

« Ce cheval dont tu es fier, dit saint Augustin [2], c'est la pompe du siècle qui environne ta vie; c'est cet honneur, ce rang, cette dignité qui t'inspirent un vain orgueil. Plus la monture est haute, plus elle te grandit et te rassure..., prends garde!... car plus aussi la chute sera profonde. Pharaon est plein de confiance en ses chevaux et en ses cavaliers; il poursuit le peuple d'Israël; mais les flots de la mer Rouge submergent son armée; et le cantique de Moïse retentit à l'autre bord : Chantons le Seigneur, car il a exalté magnifiquement sa gloire. Il a jeté au fond de la mer le cheval et le cavalier [3]. »

David avait en vue et la confiance impie de

1. Ps. XXXI, 17.
2. Aug., in Ps. XXX, II, 2.
3. Exod. XV, 1.

Pharaon et sa chute, lorsqu'il disait, en un de ses psaumes : « Ceux qui étaient montés sur des chevaux se sont endormis, *domierunt qui ascenderunt equos* [1]. »

Oui, quand nous sommes montés sur ce qui flatte notre orgueil ou accroît notre bien-être, nous nous laissons facilement aller à un engourdissement fatal et lorsque la colère de Dieu nous réveille, c'est pour nous jeter dans d'éternelles abîmes.

VII

Où donc sera ma force, où donc sera mon espoir, où donc sera mon recours, sinon en vous, et vous seul, ô mon Dieu?

Le roi-prophète exprimait ainsi, d'avance, cette pensée : « Ceux-ci se confient dans les chars, et ceux-là dans les chevaux; pour nous, nous invoquons le nom du Seigneur notre Dieu [2]!... »

Les chars traînent avec eux, honneurs, richesses,

1. Ps. LXXV, 7.
2. Ps. XIX, 8.

plaisirs; mais ils passent rapides comme l'éclair. Les chevaux s'élancent avec fierté; mais ils trébuchent et tombent. Votre saint nom, ô mon Dieu, demeure éternellement. Il est l'appui des faibles et le refuge des pécheurs; il signifie bonté, puissance, sagesse, grâce et miséricorde; en lui j'espère; par lui je m'élève et me rassure. Je ne m'assoirai pas sur le char; je n'essaierai pas de me grandir à l'aide du cheval orgueilleux; j'invoquerai humblement votre saint nom, et il assurera mon salut.

VIII

Toutefois, si Dieu aime à nous venir en aide, il ne veut cependant pas qu'une coupable négligence nous réduise à l'inaction. Loin de là, notre devoir est d'agir, de nous disposer au combat, de mettre à profit les ressources que la Providence nous ménage, soit dans l'intérêt de notre âme, soit même afin de réussir, ici-bas, dans nos légitimes entreprises. Tel est le sens de cette figure empruntée au livre des Proverbes: « On prépare un cheval pour le jour du com-

bat; mais c'est le Seigneur qui assure le salut [1]. »

Le cheval ne nous sauvera pas : cela est vrai; et cependant ayons recours au cheval; préparons-le pour le jour du combat.

Tout à l'heure ce noble animal nous représentait l'image de ces âmes courageuses qui luttent contre le démon et le monde. Faisons comme lui, et disposons-nous à la guerre. « Ni l'effort de notre volonté, ni l'élan de notre course ne nous assureront la victoire [2]. » C'est l'apôtre saint Paul qui l'affirme. Est-ce à dire que nous ne devions ni vouloir, ni courir? Non, sans doute! Préparons d'abord le cheval au combat, et Dieu par sa grâce nous fera vaincre.

Faut-il voler au-devant de l'ennemi? Me voici prêt, Seigneur; comme le coursier fougueux, je me jetterai dans l'arène. Faut-il plutôt fuir le péril où mon âme trouverait la mort? Me voici prêt, Seigneur; mes pieds auront l'agilité du cheval. Mais que je me dirige ici ou là, que j'avance ou que je recule, que je combatte, ou que je m'éloigne de l'arène, je n'oublierai jamais, ô mon Dieu, que mon salut dépend de vous seul. On prépare le cheval pour le

1. Prov. XXI, 31.
2. Rom. IX, 16.

jour du combat; mais c'est Dieu qui assure la victoire.

IX

Si les Apôtres et les fidèles, ainsi que nous l'avons dit, peuvent être comparés aux coursiers, ne soyons point surpris, que l'époux des saints Cantiques assimile l'épouse à la cavalerie superbe qui traîne les chars de Pharaon. *Equitatui meo in curribus Pharaonis assimilavi te, amica mea* [1]. Nous savons que l'épouse de Jésus-Christ est l'Église; et de même qu'ailleurs elle nous est figurée par une armée rangée en bataille [2], de même ici elle nous est présentée sous l'image d'un attelage rapide. Cet attelage traîne les chars de Pharaon, parce que l'Église a entraîné le monde dans sa marche, l'obligeant à accepter sa foi, ses préceptes, sa discipline, ses mœurs.

C'est Jésus-Christ lui-même qui dirige l'attelage : car, nous dit saint Ambroise [3], le Christ a ses che-

1. Cant. I, 8.
2. Cant. VI, 3.
3. Amb. in Ps. CXVIII, Oct. IV.

vaux agiles, ceux dont le prophète a dit : « Tu monteras sur tes chevaux; ton quadrige sera ton salut [1]. » Coursiers incomparables qui ont pour frein la paix, pour guide la charité, et qui se serrent l'un contre l'autre par les liens de la concorde. Sous la main du divin conducteur qui est le Verbe, ils traînent, tout à la fois, et le char mystérieux aux quatre roues, celui de l'Évangile, et les chars de Pharaon. Attelés au char de l'Évangile, ils vont porter la bonne nouvelle jusqu'aux extrémités de la terre : attelés aux chars de Pharaon, ils les promènent à leur suite comme des trophées. »

Glorieux attelage de la sainte Église, poursuis ta course triomphale! Ramène dans la voie droite les chars de l'erreur qui s'égarent, et conduis à un heureux terme le char auguste de la vérité !

X

Le pieux auteur de l'imitation a écrit cette parole : « Celui-là chevauche très-agréablement qui est porté

1. Habac. III, 8.

par la grâce de Dieu [1]. » Et, en effet, lorsque la grâce nous soutient, nous élève et nous entraîne, oh! combien nous sommes à l'aise et comme nous allons vite et loin! A qui use de cette monture céleste, tous les chemins raboteux deviennent unis.

Mais avec elle nous ne nous bornons pas à cheminer dans les sentiers de la terre. « La grâce est un cheval ailé, plus rapide que les aigles [2], » nous dit le prophète Jérémie. Et pareillement elle nous est figurée par les chevaux de feu qui ravissent au Ciel le char enflammé du prophète Élie [3].

Quand notre âme est saisie par votre grâce puissante, ô mon Dieu, ne dirait-on pas que des chevaux de feu l'élèvent vers les régions célestes? Elle sent qu'elle obéit à un élan divin; et, méprisant les voluptés de la terre, elle aspire aux biens invisibles.

Mais, c'est surtout à l'heure suprême, que vous ravissez l'âme sainte, ô mon Dieu!.. Ah! c'est alors que vous la faites asseoir sur le char enflammé, et que les chevaux de feu l'emportent jusqu'au séjour des éternelles délices!....

1. Lib. III.
2. Jer. IV, 13.
3. 4. Reg. II, 11.

LE CHAMEAU

La vie patriarcale. — Difformité du chameau. — Le riche orgueilleux. — Comment le chameau passe par le trou de l'aiguille.—Zachée. — Le chameau, image du pécheur.—Isaac et Rébecca.—Support mutuel et charité entre les frères. — Jésus-Christ. — Comment les Juifs n'ont pas voulu boire le moucheron et ont avalé le chameau. — La caravane des mages.

I

Le chameau est souvent nommé dans la sainte Écriture. Il était l'une des principales richesses de la vie patriarcale. Lorsque la bénédiction divine se répand sur Jacob, les chameaux sont au nombre des biens dont la main du Seigneur l'enrichit [1]. Job, au

1. Gen. XXX, 43.

temps de son opulence, possédait trois mille chameaux[1]. C'est par eux que se faisait le transport de tous les trésors de l'Orient; et, après la naissance du Sauveur, lorsque les mages viennent déposer aux pieds de l'Enfant-Dieu leurs riches présents, la tradition chrétienne, s'appuyant du texte d'Isaie [2], nous montre ces mages, partis de l'Orient et apportant l'encens et l'or sur les chameaux et sur les dromadaires de Madian et d'Épha.

Du reste le chameau est, aujourd'hui encore, la ressource presque unique de l'Arabe. Les qualités précieuses qui le distinguent le rangent au nombre des animaux domestiques les plus utiles à l'homme. Il est sobre, il est doux, il est obéissant; et en même temps, sa force, sa structure élevée, ses longues jambes lui permettent une allure rapide et des courses prolongées sans fatigue.

Mais ce qui fait le principal mérite du chameau, c'est sa difformité naturelle. La Providence a placé sur le dos de cet animal deux bosses, qui semblent disposées pour recevoir de lourds fardeaux. Il s'agenouille pour qu'on les lui impose; et avec cette charge

1. Job. I, 3.
2. Isai. LX, 6.

pesante, mangeant et buvant à peine, il traverse, sous les feux du soleil, les sables brûlants des déserts.

Oh! que la bonté de Dieu est admirable à notre égard! Elle fait naître, sous chaque latitude, l'animal qui convient aux besoins de notre existence.

Le renne court sur la glace et emporte le mince trafic du pauvre Lapon. Le Levantin, brûlé par le soleil, confie au chameau son riche commerce de tissus et de parfums.

Mais c'est peu que chacun des animaux qui nous servent soit pour nous un bienfait de Dieu; ainsi que tous les objets créés, chacun nous parle un langage que nous devons essayer de comprendre : chacun est un symbole.

Voyons maintenant quelle signification la sainte Écriture attache au symbole du chameau.

II

Nous venons de le peindre, il n'y a qu'un instant, traversant majestueusement le désert, chargé de trésors et de parfums. Ne va-t-il pas nous sembler ainsi une fastueuse image du riche, qui se glorifie des

biens de la fortune, qui se gonfle d'une vanité folle, qui s'élève au-dessus des autres hommes, et par la dureté de son cœur, autant que par son orgueil, éloignant les petits et les pauvres, fait le désert autour de lui?

Aussi est-ce au chameau que le Sauveur compare le riche dans cette parole de son Évangile : « Je vous le dis en vérité, il est plus facile au chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'au riche d'entrer dans le royaume des cieux [1]. »

Et cependant, hâtons-nous d'ajouter avec un pieux commentateur [2], que si le chameau dépose le fardeau qui le surcharge; s'il s'agenouille; s'il se fait petit, ce qui lui était d'abord impossible aura pour lui moins de difficulté. De même si le riche abandonne aux pauvres une portion de ses biens; s'il se détache, au moins par le cœur, des richesses qu'il possède; s'il est humble et pauvre d'esprit, il pourra plus facilement, lui aussi, entrer dans le royaume du Ciel.

Zachée montant, pour se grandir, à la cime du sycomore, et voyant sous ses pieds la foule de ceux qui avaient souffert de ses exactions et de ses fraudes,

1. Matth. XIX, 24.
2. Cat. Aurea. sup. XIX Matth.

ne pouvait, pas plus que le chameau, prétendre au royaume céleste.

Mais à la voix du Sauveur, il descend des hauteurs de l'arbre; il abandonne aux pauvres la moitié de ses biens; et s'il a eu le malheur de commettre des fraudes, il promet de rendre à chacun le quadruple de ce qu'il lui a fait perdre [1]. Zachée n'est plus indigne d'entrer dans le royaume du Ciel. Le chameau s'est fait si petit qu'il a passé par le trou de l'aiguille.

III

Si l'attachement aux biens de la terre nous enfle d'un fol orgueil, et dépare l'admirable structure de notre âme, on peut dire que toutes nos mauvaises passions nous rapprochent également de la difformité du chameau. Il est écrit, dans nos saints livres, que, dès l'origine des choses, Dieu avait créé l'homme droit, *fecit Deus hominem rectum* [2]. Mais le péché est venu détruire cette rectitude pre-

1. Luc. XIX.
2. Eccli. VII, 30.

mière, et c'est pour cela que les saints docteurs comparent souvent le pécheur au chameau. « Ce n'est pas le dos du pécheur qui est tordu et difforme; c'est sa vie, nous dit saint Grégoire [1], et chaque faute que nous commettons ajoute à cette difformité. » David, après son péché, comprenait qu'il avait perdu cette beauté, cette pureté, cette innocence de l'âme qui fait que, dans nos saints livres, la taille de l'épouse des Cantiques est assimilée au palmier, *statura tua assimilita est palmæ* [2], et il demandait au Seigneur de renouveler en lui l'esprit droit. *Spiritum rectum innova in visceribus meis* [3].

IV

Mais, avant que le Sauveur du monde nous eût rachetés de son sang, toutes les nations, s'abandonnant à leurs désirs coupables, s'étaient égarées de la

1. Greg. Moral. I, 15.
2. Cant. VII, 7.
3. Ps. L, 12.

voie droite. Les vices les plus honteux dominaient leur raison asservie. Elles gémissaient sous le double fardeau d'une sensualité dégradante et d'une idolâtrie insensée; aussi, dans les écrits des Pères, la Gentilité est-elle souvent symbolisée par le chameau.

L'un des plus aimables récits de la Génèse, interprété par saint Grégoire [1], va mieux faire ressortir à nos yeux cette figure de la Gentilité.

Quand, sur la demande du serviteur d'Abraham, Rébecca eut consenti à devenir l'épouse d'Isaac, elle quitta en toute hâte la maison de ses parents. Elle et ses filles montèrent sur des chameaux et suivirent le serviteur qui retournait vers son maître.

En ce même temps, Isaac se promenait dans le chemin qui mène au puits de *Celui qui vit et qui voit.* Il était alors sorti dans les champs pour méditer; et le jour était sur son déclin, lorsque levant ses yeux, il vit venir à lui les chameaux.

Rébecca, ayant aperçu Isaac, descendit de dessus son chameau et elle dit au serviteur : « Qui est celui qui vient le long du champ au-devant de nous? » C'est mon maître, répondit-il, et elle prit aussitôt son voile et se couvrit. Alors Isaac la fit entrer dans

1 Grég. Moral, I, 15.

la tente de Sara, sa mère, qui était morte depuis peu de temps. Il la prit pour son épouse, et la tendresse qu'il eut pour elle tempéra la douleur que lui avait causé la mort de sa mère [1].

Rébecca est ici la figure de l'Église. Pour se rendre auprès de son époux, elle est montée sur un chameau, parce que l'Église, sortant de la Gentilité, ne s'est unie à Jésus-Christ, qu'après avoir passé par toutes les voies coupables et tortueuses du monde.

Jésus-Christ, le véritable Isaac, avait depuis longtemps envoyé ses fidèles serviteurs, les prophètes, pour réclamer auprès des nations l'épouse qu'il s'était choisie, et ceux-ci, annonçant par avance les noces mystérieuses du Sauveur et de l'Église, n'avaient eu garde d'omettre cette circonstance, que les chameaux et les dromadaires de Madian et d'Épha se dirigeraient [2], un jour, vers la demeure de leur maître.

Lorsque les temps furent accomplis, Isaac se rendit vers son champ; parce que celui qui, dans l'Évangile, s'appelle le maître du champ est venu visiter la terre et l'ensemencer de sa parole.

1. Gen. XXIV, 62 et seq.
2. Isai. LX, 6.

C'est le soir, à la tombée du jour, que Rébecca rencontre Isaac, parce que c'est à l'heure du déclin de sa vie que Jésus-Christ s'est uni à l'Église. A peine Rébecca a-t-elle aperçu Isaac, qu'elle descend de son chameau et se couvre d'un voile; car, à peine la Gentilité eut-elle connu et contemplé le Sauveur que, *renonçant* à ses *iniquités* passées et *quittant* les hauteurs de l'orgueil, elle descendit jusqu'aux abîmes de l'humilité la plus profonde, et, de honte, se voila la face en confessant ses péchés.

Enfin, Isaac introduit Rébecca dans la maison de sa mère qui n'est plus; et son épouse lui est si chère, qu'il paraît, en l'aimant, oublier la mort de Sara.

Et pareillement, le Sauveur fait entrer son Église sous la tente devenue vide de la synagogue infidèle; et cette Église il l'a tant aimée, qu'il a senti moins douloureusement les blessures faites à son cœur par l'infidélité des Juifs.

Comme Isaac a choisi Rébecca, comme Jésus-Christ a choisi l'Église, l'époux divin n'a-t-il pas fait appel à mon âme et ne l'a-t-il pas voulue pour épouse? Mais, hélas! ainsi que Rébecca, le Sauveur a rencontré mon âme errante dans les voies du mal, montée sur les chameaux de la vanité et de l'orgueil. Hâtez-vous de descendre, ô mon âme, humi-

liez-vous devant ce Dieu aimable. Il vous attend au milieu de son champ, il vous attend dans le champ où les épis jaunissent; il vous attend au champ de l'Eucharistie. Descendez, ô mon âme, couvrez-vous des voiles du repentir : avouez humblement vos fautes, et le Sauveur vous acceptera pour épouse, et il vous introduira dans sa demeure.

V.

Si le chameau, par sa structure difforme, devient l'image de l'orgueilleux et du pécheur, nous ne devons cependant pas oublier qu'il est plus apte que tout autre animal à porter et à transporter au loin les fardeaux les plus pesants. Au lieu de s'y soustraire, nous avons déjà vu qu'il s'incline devant son maître, afin que celui-ci soit à l'aise pour les lui imposer. Nous avons dit enfin que, durant le long trajet qu'il parcourt, il se soumet sans se plaindre aux plus rudes privations.

Toutes ces qualités du chameau ne nous font-elles pas souvenir de la parole de saint Paul aux Galates. « Sachez mutuellement porter les fardeaux les uns

des autres : c'est ainsi que vous accomplirez la loi de Jésus-Christ [1]. »

Si nous voulons que notre charité imite celle dont le chameau est le symbole, il faut d'abord qu'elle soit prévenante, qu'elle aille au-devant de toutes les misères, et qu'elle accepte tous les jougs, pour venir en aide au prochain.

Il faut ensuite qu'elle soit robuste, patiente, persévérante, et ne dépose jamais le fardeau, avant le terme de la route.

Le chameau ne traverse le désert qu'avec sa charge, et il la remet fidèlement à son maître.

Malheur à l'homme qui aura traversé la solitude du monde, sans pouvoir déposer aux pieds du Souverain Juge le doux fardeau des œuvres charitables qui auront pesé sur sa vie.

VI

Mais qui donc est descendu plus bas, pour se charger de toutes nos misères, et qui, par amour

1. Galat. VI, 2.

pour les hommes, s'est assimilé davantage à l'animal doux et patient dont nous étudions le symbole, sinon le Seigneur, lui-*même*, le divin Sauveur de nos âmes?

C'est ainsi que le comprend saint Grégoire[1], lorsqu'il interprète la parole que Jésus-Christ adresse aux Pharisiens et aux Scribes : « Conducteurs aveugles, vous évitez de boire le moucheron, et vous avalez le chameau[2]. » « Les Juifs respectent le moucheron, dit-il, lorsqu'ils demandent grâce pour Barrabas, l'audacieux criminel. Ils avalent le chameau, lorsqu'ils crucifient le Sauveur, qui a voulu humblement porter tous les fardeaux de notre nature. » Et de même, « c'est encore Jésus-Christ, continue le saint Docteur[3], qui, se soumettant à nos infirmités avec la patience du chameau, et traversant la douloureuse aiguille de sa passion, a, le premier, appris aux riches comment ils pourraient, après lui, entrer dans le royaume des Cieux.»

1. Greg. Moral. I, 15.
2. Matth. XXIII, 24.
3. Matth. XIX, 24.

VII

Jetons un dernier regard sur la pieuse caravane qui, partie des confins de l'Orient, vient déposer aux pieds de l'Enfant-Dieu l'or, l'encens et la myrrhe. Ah! bienheureux chameaux, puisqu'ils entrèrent à Bethléem, et enrichirent de leur opulente cargaison la pauvreté de l'étable!

J'admire comme ils se baissent, pour que leurs beaux présents soient mis à la portée de Jésus et de Marie, et j'oublie leur difformité, pour ne songer qu'à leur charité.

Seigneur, quand je me dirige vers votre tabernacle, pour visiter cette *Maison du pain*, qui est la véritable Bethléem, oubliez, je vous en conjure, la difformité du péché qui est en moi. J'arrive de loin, Seigneur, car j'ai vécu longtemps loin de vous : j'ai traversé le désert, car, ô mon Dieu, là où vous n'êtes pas, c'est le désert du cœur, une solitude sans voie et sans eau [1]. De moi-même je n'apporte

1. Ps. LXII, 3.

rien, car je suis semblable au chameau, qui n'est riche que des trésors dont son maître l'a chargé; mais votre grâce m'a rendu riche : c'est elle qui fait que je vous aime; c'est elle qui fait que je vous prie; c'est elle qui fait que je me repens de mes fautes : voilà mon or, voilà mon encens et ma myrrhe : je les dépose, Seigneur, près de votre crèche; je les dépose au pied du tabernacle.

L'ANE

Dieu récompense l'humilité. — Paresse et entêtement. — Le corps, esclave de l'âme. — L'ânesse de Balaam. — L'ânesse sert de monture à Jésus-Christ. — Elle est l'image de la Gentilité. — L'âne et le bœuf à Bethléem. — L'abreuvoir. — Entrons ensemble à Jérusalem.

I

Les symboles que nous étudions, en les groupant autour de chaque objet créé, ne nous aident pas seulement à nous élever vers les choses invisibles. Ils nous donnent d'admirables leçons; et la divine sagesse recourt souvent à eux, pour nous apprendre ce qui demeure caché à la sagesse des sages et à la prudence des prudents.

L'humilité est assurément l'une des premières

vertus de la religion chrétienne, et aussi, quand Dieu a voulu établir cette religion parmi les hommes, il a choisi pour la prêcher et la répandre, non les grands, les savants et les forts, mais les faibles, les insensés *et les petits.*

Or, cette doctrine est précisément celle que la sainte Écriture nous enseigne, sous la forme du symbole que nous allons maintenant étudier.

Parmi les animaux qui nous servent, l'âne occupe le plus humble rang. Moins beau et moins noble que le cheval, moins robuste que le bœuf, il n'est généralement que le petit serviteur du pauvre, sa monture, son attelage, sa bête de somme; et tandis que d'autres animaux, par la finesse et la vivacité de leurs instincts, imitent, en quelque sorte, l'intelligence humaine, l'âne est demeuré dans l'opinion des hommes, comme l'emblème de l'ignorance et de la petitesse d'esprit.

Voici cependant que cet humble animal, qui est l'objet des railleries du monde, nous est montré, en plusieurs endroits de nos saints livres, mêlé à de si saintes actions et orné de si beaux priviléges, qu'il s'anoblit aux yeux du chrétien, et lui rappelle incessamment que ce qui est petit et méprisable devant les hommes devient souvent, par cela même, l'objet des préférences de Dieu.

II

Commençons, cependant, par considérer l'âne, non pas seulement dans la bassesse de sa condition, mais aussi avec les vilains défauts de sa nature. Les offices les plus vils lui sont ordinairement confiés, et, ainsi que nous le disions tout à l'heure, il est le serviteur des pauvres et des petits. Mais contraint à obéir, il n'obéit cependant qu'avec peine. Paresseux et entêté, c'est lui que l'auteur de l'Ecclésiastique compare à l'esclave dur et indocile qui mérite souvent d'être châtié [1]. « Sa paresse, nous dit saint Ambroise [2], sa répugnance pour porter les fardeaux qui lui sont imposés, nous doivent apprendre à nous, qui sommes les humbles serviteurs de Dieu, à éviter les vices et à nous montrer pleins d'ardeur dans l'accomplissement de nos devoirs. Si ces devoirs nous semblent pénibles, recourons à une pensée de foi; elle allégera nos plus lourds fardeaux. »

1. Eccli. XXXIII, 25.
2. Amb., Hexam. VI, 3.

III

L'âne est le symbole de l'esclave; et, en ce même sens, il est un emblème de notre propre corps qui ne doit jamais être que l'humble et docile serviteur de notre âme.

On raconte de saint François d'Assise, qu'il avait l'habitude de n'appeler son corps que *frère l'âne.* Et ce grand saint, dont l'âme séraphique vivait déjà sur la terre d'une vie toute céleste, traitait, effectivement, son corps comme le plus vil des animaux. Tous les saints ont agi ainsi, et leur étude semble avoir été d'appliquer à leur propre corps la parole de l'Ecclésiastique: « Le fourrage, le bâton et la charge à l'âne: le pain, la correction et le travail à l'esclave [1]. »

IV

L'âne n'est qu'un pauvre serviteur qu'on accable

1. Eccli. XXXIII, 20.

sous les fardeaux, qu'on raille et qu'on méprise : n'importe, il est le symbole des âmes simples et humbles, et c'est d'elles qu'il est écrit : « Dieu communique ses secrets aux simples [1]. »

N'est-ce pas pour nous mieux faire comprendre cette vérité si essentielle que le Seigneur a choisi, entre tous les animaux, une ânesse pour lui départir le don sublime de la parole?

L'ânesse de Balaam adresse des reproches très-sensés à son maître qui use envers elle de mauvais traitements, et veut la contraindre à marcher, tandis qu'un ange lui barre le chemin. Par ses justes observations, elle amène Balaam à fixer ses regards sur l'ange, à écouter les ordres du Seigneur; et ce faux prophète, qui était venu de très-loin pour maudire Israël, apercevant, du haut de la montagne, ses camps sacrés, ne songe plus qu'à les bénir : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob, s'écrie-t-il, que vos tentes sont belles, ô Israël [2]! »

Dieu n'a ouvert qu'une fois la bouche d'une ânesse; mais tous les jours, nous dit l'Esprit-Saint, il ouvre la bouche des muets et rend disertes les langues des

1. Prov. III, 32.
2. Num. XXIV, 5.

enfants[1] ! Bienheureux les pauvres d'esprit[2] ! Leur vie humble et innocente, leur parole rude et sans ornement, sont souvent plus persuasives que les plus beaux discours. Comme l'ânesse de Balaam, ils instruisent à bénir le Seigneur ceux qui ne savaient que blasphémer son saint nom.

V

Cependant un privilége plus précieux encore est accordé à l'ânesse, lorsque le Seigneur daigne choisir cet humble animal pour sa monture, et qu'en ce modeste équipage, il entre triomphalement dans la ville de Jérusalem[3].

C'est alors que les petits enfants chantent : Hosanna au Fils de David ! C'est alors que les branches vertes et les vêtements des pauvres jonchent la route de Jésus-Christ ; et c'est alors que s'accomplit sur lui la parole du prophète : « Voici que vient à vous le

1. Sap. X, 21.
2. Matth. V, 3.
3. Matth. XXI.

roi plein de douceur [1]. » Oh! combien les détails de cette touchante scène s'harmonisent merveilleusement ensemble, et comme tout y est figuré pour signifier la douceur du roi!

« Jésus-Christ, dit saint Chrysostome [2], ne s'asseoit ni sur un char environné de pourpre et d'or qui est le signe de la puissance, ni sur un cheval fougueux qui est l'emblème de l'audace et de la guerre; mais sur une ânesse, qui aime la tranquillité et la paix. »

Cette ânesse est donc ici encore l'image des âmes simples et paisibles qui, heureuses de porter le joug léger du Seigneur, n'ambitionnent pas d'autre gloire: mais, de même qu'elles participent à l'ovation de Jésus-Christ entrant à Jérusalem, de même elles continuent son triomphe et son règne dans toute la suite des siècles : car ce roi pacifique choisit toujours les moins sages, selon le monde, pour confondre les sages, ceux qui sont faibles pour confondre les forts. Il choisit les plus vils et les plus méprisables; il choisit ce qui n'est rien pour détruire ce qui est [3].

1. Isai, LXII, 11.
2. Chrys., I, sup. Matth.
3. Cor. I, 28.

VI

Mais tous les saints docteurs attribuent à l'ânesse montée par Jésus-Christ une seconde signification non moins belle.

Symbole, comme nous venons de le voir, de la servitude et de l'ignorance, l'âne représente la Gentilité asservie, elle-même, par le péché d'Adam, et qui a croupi d'âge en âge dans une ignorance profonde du vrai Dieu. L'évangéliste saint Matthieu rapporte que le divin Maître ordonne à ses apôtres de délier l'ânesse et l'ânon et de les lui amener. Les apôtres obéissent à cet ordre : ils amènent les deux montures et, après avoir étendu sur elles leurs vêtements, ils y font asseoir Jésus-Christ. « C'est ainsi, continuent les docteurs, que la Gentilité, à la voix des apôtres, a vu se briser les liens de l'erreur qui la retenaient captive, et a été conduite à la connaissance du vrai Dieu. La robe blanche de l'Église a couvert sa nudité, et, abandonnant avec joie le culte des dieux, ses anciens maîtres, elle s'est soumise au joug de l'Évangile. »

Fils, nous-mêmes, de la Gentilité, nous sommes

devenus libres de la liberté des enfants de Dieu, et ne voulant plus accepter d'autres maîtres, nous portons joyeusement dans le monde le précieux fardeau de Jésus-Christ.

VII

Nous aurons lieu de faire remarquer ailleurs que le peuple juif, accoutumé, dès l'origine, aux servitudes de l'ancienne loi, était figuré par le bœuf [1]; tandis que l'âne, nous venons de le montrer, est l'emblème de la Gentilité.

Aussi, chaque fois que la sainte Écriture nous représente ces deux animaux réunis, notre pensée doit se reporter vers les deux fractions du peuple élu : le judaïsme fidèle, et la Gentilité convertie.

Jésus naît à Bethléem; sa mère le couvre de langes et le dépose dans la crèche d'une étable. Marie est seule avec Joseph; et tandis que, du haut des cieux, Dieu contemple son fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, tandis que les chœurs des anges entonnent au Ciel leurs saints cantiques, pas

1. Chap. XXI.

un être vivant n'est aux pieds de l'Enfant-Dieu pour unir ses adorations à celles de Marie et de Joseph!...

Je me trompe!... la tradition chrétienne [1] nous montre deux pauvres animaux, l'âne et le bœuf, agenouillés autour de la crèche et réchauffant de leur haleine le divin nouveau-né. Touchante image du Juif et du Gentil, qui, dès ce premier instant de l'incarnation du Verbe, reconnaissent et adorent leur Rédempteur et leur Sauveur.

C'est alors que s'accomplit la parole du prophète Isaïe: « Le bœuf a reconnu son maître : l'âne a reconnu l'étable où son maître le nourrit [2]. » La portion fidèle du peuple juif a vu en Jésus-Christ le divin législateur dont Moïse n'était que la figure. « Et la Gentilité, nous dit saint Ambroise [3], qui, jusque là, ne s'était nourrie que du foin vil de l'erreur, a compris que son vrai aliment était le pain descendu du Ciel. »

C'est dans le même sens qu'il faut interpréter le reproche que Jésus-Christ adresse au chef de la

1. Aug., cont. Jud. c. III.—Amb., lib. II in Luc. c. 2.—Orig. Hom., XIII. Cit., Cor. a Lap.

2. Isai, I, 3.

3. Amb., in Evang.. Luc. VII, 13.

synagogue, lorsque celui-ci se plaint qu'il ait guéri, un jour de sabbat, la femme infirme depuis dix-huit ans. « Hypocrite, lui dit-il, est-ce qu'il en est un seul parmi vous qui ne détache son âne ou son bœuf, le jour du sabbat, pour le conduire à l'abreuvoir [1] ? »

Quand Jésus-Christ a paru dans le monde, il a fait tomber tous les liens, ceux qui tenaient le peuple juif captif sous l'obéissance de la lettre, et ceux qui enchaînaient les nations aux fables impures de la mythologie. Il a fait entendre à tous les hommes cette parole : « Que celui qui a soif vienne à moi, *qui sitit veniat ad me* [2], » et il les fait boire à la source de l'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle [3].

VIII

Seigneur Jésus, donnez-moi à boire, *da mihi bibere* [4]. Je ne suis en votre présence que le plus vil

1. Luc. XIV, 5.
2. Joan. VII, 37,
3. Joan. IV, 14 .
4. Joan IV, 7.

des animaux sans raison; mais comme le maître ne dédaigne pas de conduire lui-même à l'abreuvoir l'animal qui lui sert de monture, ainsi je vous demande de calmer ma soif et de purifier ma vie!

Et en échange de tant de bontés, Seigneur, je veux m'engager pour toujours à votre divin service. Je me soumettrai avec bonheur au joug aimable de vos préceptes, et, dès maintenant, je suis certain que mon travail modeste ne sera pas sans récompense. Humble esclave d'un si bon maître, comment pourrai-je rougir de m'assimiler à l'ânesse, puisque c'est d'elle que vous avez fait choix, au jour de votre triomphe? Entrons ensemble à Jérusalem, ô mon Dieu! entrons dans la cité céleste, où se chante l'hosanna céleste! Seul et sans vous, je ne le puis, Seigneur; mais je me souviens, qu'en vous élevant au Ciel, vous avez entraîné avec vous toute la multitude des captifs [1]. Captif, moi-même, sous la main qui me dirige et sous le frein qui règle mon allure, je m'avancerai avec confiance, et je pénétrerai avec vous dans l'enceinte de Jérusalem, là où vous récompensez les âmes simples, et où les humbles sont exaltés.

1. Eph. IV, 8.

LE CHIEN

Le compagnon fidèle de l'homme. — Les chiens vigilants du troupeau de l'Église. — Ils gardent la maison du maître qui est Jésus-Christ. — Le chien, commensal de son maître. — Le chien de Tobie. — Le chien d'arrêt. — Les plaies de Lazare. — Les chiens muets. — L'hérésie et le schisme. — Les hommes charnels — Le chien qui aboie contre son maître. — Judas. — Histoire de la Chananéenne. — Le chien se nourrit du pain des fils.

I

La Providence, en confiant à l'homme un empire absolu sur tous les animaux, a voulu que plusieurs, parmi eux, vivant plus habituellement avec lui, et à l'état de domesticité, devinssent ses compagnons fidèles, ses défenseurs hardis, ses auxiliaires toujours actifs, pour l'aider à maintenir sa puissance et à exercer son autorité.

Mais quel animal domestique est comparable au chien, pour les services qu'il rend à son maître?

Le berger lui confie la garde de son troupeau, et sa confiance n'est point trompée. La vigilance du chien dépasse même celle du berger. Il a l'œil sur toutes les brebis, et sa course rapide forme, autour d'elles, un cercle que nulle ne se hasarderait de franchir.

Si le chien a pour office de défendre, pendant la nuit, la maison de son maître, sentinelle courageuse, il fait le guet avec autant d'ardeur que le soldat le plus aguerri. Il flaire le maraudeur ou l'animal dangereux: aussitôt ses yeux s'enflamment; ses poils se hérissent; de longs aboiements signalent de loin le péril; et son instinct est si prodigieux, qu'il ne se trompe jamais entre l'ami et l'ennemi.

Cependant l'homme s'apprête à poursuivre, jusqu'au fond des forêts, le cerf ou le daim agile. S'il était seul, ces rapides animaux se déroberaient bientôt à sa vue, et le chasseur ne les atteindrait pas; mais il appelle le chien à son aide; et celui-ci accourt, comme un fidèle allié. La finesse de son odorat est telle, qu'à une distance très-éloignée, il distingue et découvre le gibier dont il veut faire sa proie. Le voici sur la piste... il ne la lâchera plus : il fatigue les pieds du cerf; il

déconcerte toutes ses ruses; et enfin, aux bruyants accords des fanfares, il se jette victorieux sur l'animal haletant, et assure au chasseur un triomphe dont il partage le mérite et la gloire.

Mais ce qui distingue principalement le chien des autres animaux domestiques, c'est qu'il n'est pas seulement pour l'homme un serviteur docile; il est un ami tendre et constant. Il partage la vie de son maître; il couche sous son toit, et se nourrit des miettes qui tombent de sa table. On dirait qu'il comprend ses joies, qu'il est surtout sensible à ses chagrins et à ses tristesses. Sous ce rapport, le chien a un sens très-délicat et très-exquis. C'est lui qui accourt et qui est présent, quand les autres amis s'éloignent. Si son maître est malheureux, il le console avec ses caresses; s'il est seul, il le distrait et lui tient compagnie; s'il est aveugle, il devient son guide; s'il est blessé, il lèche ses plaies pour les guérir. Le chien est l'ami fidèle qu'on est sûr de trouver toujours près de son maître et qui le suit partout,.... même sur sa tombe!

II

« Quel est, dit saint Grégoire [1], le troupeau de l'Église, sinon la multitude des chrétiens? Et quels sont les chiens du troupeau, sinon les saints docteurs, les évêques, les prêtres qui veillent, nuit et et jour, à sa garde? »

Oh! que leurs yeux sont vigilants pour ne jamais perdre de vue une seule des brebis du bercail!

Oh! que leur odorat est puissant pour pressentir les fausses doctrines et les signaler aux fidèles!

Oh! que les aboiements de ces chiens ont une merveilleuse éloquence, lorsque c'est la bouche d'or de Chrysostome, ou d'Augustin, qui proclame la vérité, ou qui confond l'erreur!

C'est en vain que les loups essaieront d'envahir le troupeau, qui leur est confié. S'ils se revêtent de la peau des brebis, ces chiens sages découvriront la ruse, et si les loups emploient la violence, les chiens ne craindront pas, à leur tour, de se mesurer avec eux. Ils les poursuivront intrépidement et ne lâcheront pas leur piste avant de les réduire aux abois.

1. Greg. Moıal. XX, 6.

III

Mais surtout, combien le zèle de ces chiens est ardent pour défendre la maison du maître, qui est l'Église !

« C'est, dit saint Augustin [1], en figure de ces intrépides gardiens du logis, que les trois cents soldats de Gédéon [2], chargés par Dieu du salut d'Israël, dédaignent de se courber à genoux pour étancher leur soif, et prenant l'eau dans leur main, la lèchent avec leur langue, comme les chiens ont coutume de le faire. Aussi ces trois cents chiens de garde de la maison d'Israël suffisent-ils pour la protéger contre le peuple impie de Madian. »

L'Église a encore aujourd'hui, elle ne cessera jamais d'avoir ces chiens vigilants qui la gardent, et savent pousser le cri d'alerte : « Gardien, que se passe-t-il dans la nuit [3]? » Ils rôdent courageuse-

1. Aug. Quœst. in Jud. lib. VII.
2. Judic VII, 6.
3. Isai. XXI, 11.

ment et ils aboient sans crainte contre l'homme qui marche dans les ténèbres pour surprendre la Maison du Seigneur, et pour la dévaster.

IV

En échange des services que le chien rend à son maître, il partage son toit, sa table, ses joies, et surtout ses peines.

Une semblable destinée n'est-elle pas celle des ministres du Seigneur?

C'est à eux qu'il a daigné dire : « Je vous appellerai moins mes serviteurs que mes amis [1]. » Ils sont les habitués de sa maison, et c'est d'eux qu'il est écrit, qu'ils ont leur part dans les doux mets de sa table. Quand Jésus-Christ triomphe, ils se réjouissent et chantent l'hosanna; et lorsque les iniquités des peuples crucifient de nouveau le Sauveur, leur âme est dans l'amertume, et volontiers, avec saint Thomas, ils s'écrient : « Allons et mourons avec lui [2]. »

1. Joan. XV, 15.

2. Joan. XI, 16.

V

Le chien garde son maître tant qu'il est au logis, et, si le maître voyage, il l'accompagne. Il court au-devant de ses pas, comme pour les éclairer; mais il ne le perd jamais de vue. Il va, il vient, il le précède et il le suit. Il partage les fatigues de la route et il les adoucit. Puis, quand le maître, longtemps absent, revient joyeux au foyer domestique, c'est lui qui annonce le retour et va porter la bonne nouvelle. Ainsi, quand le jeune Tobie revenait sous le toit paternel, le petit chien, son compagnon, le précédait auprès du vieux Tobie et semblait, par ses caresses, témoigner sa joie au vieillard [1].....

Image des missionnaires et des apôtres, que le Seigneur envoie devant sa face, comme aux jours de sa vie mortelle, qui s'en vont jusqu'aux extrémités du monde; mais qui prennent soin de ne jamais s'éloigner de la présence de leur divin Maître, qui le précèdent par la parole, qui le suivent par la fidélité, et qui, lorsqu'ils ont eu le bonheur de ramener sous le

1. Tob. XI, 9.

toit paternel des fils prodigues, semblent courir devant eux, avec des cantiques de joie, et les annoncent au Père céleste, pour qu'il les reçoive dans ses bras en disant : « Mon fils était perdu, et je l'ai retrouvé, il était mort, il est ressuscité [1]. »

VI

Nous avons vu que le chien aimait à partager les fatigues et les joies du chasseur.

Quel admirable et généreux instinct que celui du chien d'arrêt qui semble plutôt chasser pour son maître que pour lui-même !

Il flaire de loin le gibier, et, lorsqu'il est près de lui, craignant que celui-ci ne profite de ses ailes ou de ses pieds agiles pour échapper aux coups du chasseur, il s'arrête prudemment. Il guette, il fascine de l'œil l'animal tremblant ; il le retient sous son haleine ; et quand le chasseur s'avance, guidé par son chien, il est déjà si proche du gibier, qu'il lui est facile de l'atteindre. Tout aussitôt le chien se préci-

1. Luc. XV, 24.

pite, et rapporte fidèlement à son maître une proie qu'il ne partage même pas avec lui.

Tout, dans les choses de la nature, même dans nos distractions et nos divertissements, peut nous élever vers Dieu.

Le symbole que je viens de dépeindre ne nous rappelle-t-il pas ces hommes apostoliques, ces prêtres zélés pour le salut des âmes, qui les cherchent, qui les épient, qui aspirent à les conquérir, non pour eux-mêmes et pour leur propre gloire, « mais afin, dit l'Apôtre, de les gagner à Jésus-Christ [1] ? »

On rapporte, de saint Philippe de Néri, cet admirable chasseur d'âmes, qu'il avait l'odorat du chien de chasse pour distinguer la vertu du vice, qu'il flairait de loin le parfum de l'âme pure, comme la fétide odeur de l'impureté.

Ces hommes de Dieu joignent la prudence au zèle. Ils courent, si cela est nécessaire; ils s'arrêtent, lorsqu'il le faut. Par leurs prières, leurs entretiens, leurs exemples, ils savent circonvenir les âmes et les préparent à recevoir les douces atteintes de la grâce de Dieu. Puis, quand cette grâce les a vaincues, ils

1. Phili. III, 8.

les remettent comme des trophées entre les mains de leur divin Maître.

VII

Si le chien partage les plaisirs de son maître, nous avons également dit qu'il semble compatir à ses douleurs, chercher même à calmer ses souffrances.

C'est ainsi qu'on le voit souvent, quand son maître est malade, lécher ses plaies pour les guérir.

Et de même, quelle est l'âme chrétienne qui, méditant les plaies du Sauveur, n'aime à y déposer le baume de ses pleurs et de ses prières? Quelle est celle qui, par les témoignages de sa foi et de son amour, ne s'efforce de consoler Jésus-Christ et de guérir les blessures de son cœur?

Ah, Seigneur, ce n'est pas seulement sur vos plaies douloureuses que j'aimerai à verser le baume!.... Vous avez donné des éloges aux chiens compatissants qui léchaient les plaies du pauvre Lazare. La charité est humble, dit saint Paul [1]; elle doit condescendre

1. Cor., 13.

à toutes les misères. Je veux que la mienne s'abaisse auprès des pauvres, jusqu'à leur rendre les plus méprisables offices. Mieux vaut, pour moi, être semblable aux chiens qui lèchent les plaies de Lazare, que semblable au mauvais riche qui lui refuse les miettes de sa table.

Cependant saint Grégoire donne une explication différente et non moins belle du texte évangélique, où il est rapporté que les chiens léchaient les plaies de Lazare.

« Que signifie, nous dit le saint Docteur [1], ce riche qui se revêt de pourpre, sinon le peuple juif qui se pare et s'enorgueillit du culte extérieur de la loi? Et que figure le pauvre Lazare, sinon la Gentilité convertie au Seigneur? Quand celle-ci, humble et pénitente, n'eût pas rougi de faire l'aveu de ses iniquités passées, elle ouvrit comme une issue au poison mortel qui la rongeait entièrement. A quoi sert, en effet, la confession de nos fautes, sinon à faire sortir au dehors le venin caché au fond de nos âmes? Or, ajoute le même Père, lorsque par leur parole, les saints Docteurs nous ont fait connaître la gravité de nos prévarications, lorsqu'ils nous déterminent à les

1. Greg. in Evang. lib. II, Hom. LX.

accuser sincèrement, lorsque ainsi ils guérissent nos consciences, leur langue n'est-elle pas semblable à celle des chiens miséricordieux qui léchaient les plaies de Lazare pour lui rendre la santé? »

VIII

Puisque le devoir du chien est de défendre son maître, et d'aboyer quand on l'attaque, il est blâmable, lorsqu'il reste muet.

Aussi les pasteurs infidèles sont-ils nommés, dans nos saints livres, des sentinelles aveugles qui demeurent dans l'ignorance, des chiens muets qui ne savent pas aboyer et qui s'endorment [1].

« Tels étaient, reprend saint Jérôme [2], les Scribes et les Pharisiens aveugles qui conduisaient d'autres aveugles à l'abîme, chiens muets qui, au lieu de garder le troupeau du Seigneur et d'aboyer pour le défendre, ne proféraient que des paroles de mensonge. »

Hélas! chaque fois que l'hérésie et le schisme ont

1. Isai. LVI, 11.
2. Hier. in Isai. XV, 50.

séparé de l'Église des contrées entières, n'est-il pas à craindre que parmi les pasteurs des peuples, plusieurs n'aient imité la conduite des Pharisiens et des Scribes. Les troupeaux se sont dispersés!... Pourquoi? C'est que les chiens ont été muets.

De tous les maux qui peuvent désoler, ici-bas, l'Église de Jésus-Christ, nul n'est plus à redouter que le mutisme des pasteurs. Leur parole seule maintient la saine doctrine, l'accomplissement de la loi, la pratique des vertus chrétiennes; mais surtout elle est l'unique force qui résiste aux puissances du siècle, quand elles se lèvent en frémissant contre le Seigneur et contre son Christ[1].

Tant que les pasteurs élèvent la voix, tant qu'ils répètent avec les apôtres : « Nous ne pouvons pas ne pas parler, » le troupeau est en sûreté. Pour que l'Église n'ait rien à craindre, je ne demande pas que les loups cessent de hurler; mais je demande que les chiens aboient.

IX

Le prophète Isaïe ne se borne pas à nommer les

1. Ps. II. 2.

pasteurs coupables d'Israël, des chiens muets[1], il les appelle aussi des chiens qui ont perdu toute honte, qui ne se rassasient jamais, qui ne comprennent plus la vérité [2].

« Ils n'aiment que les mensonges, continue saint Jérôme [3], et les mensonges ne les rassasient pas. »

N'est-ce point ici l'un des caractères de l'hérésie et du schisme que l'erreur ne satisfait pas, qui cherchent partout l'aliment de la vérité, et ne la trouvent jamais?

Mais ne peut-on pas également appliquer à tous ceux qui se séparent de l'Église cette parole du roi-prophète : « Ils souffrent de la faim, comme les chiens; et ils rôdent autour de la cité [4]? »

Cette cité est l'Église; et c'est là que le divin Maître distribue à tous ses fidèles le pain de sa parole et de sa grâce. Ceux qui errent autour de l'Église n'ont plus ni asile ni maître : ils rôdent autour de la cité, et n'y entrant jamais, ils souffrent de la faim, comme les chiens, *famem patientur, ut canes.*

Ils sont muets pour la vérité; mais ils ne cessent

1. Isai. LVI, 10.
2. Isai. LVI, II.
3. Hier. in Isai. XV, 57.
4. Ps. LVIII, 7.

de pousser contre elle d'interminables aboiements. Ils sont comme les chiens vagabonds, sans maître et sans logis, qui aboient quand on les rencontre, qui s'irritent quand on les éloigne, qui mordent quand on s'approche d'eux.

X

Toutefois ces chiens impudents, dont parle le prophète Isaie, sont principalement la figure des pécheurs, lorsqu'ils s'abandonnent sans honte à leurs brutales passions. « Loin de l'Église, s'écrie l'apôtre saint Jean, loin de l'Église les chiens et les impudiques [1]. » Ceux-là également ne se rassassient jamais ; ou si la satiété et le dégoût les éloignent pour un moment de leurs criminels plaisirs, bientôt ils recommencent à s'y livrer de nouveau, méritant qu'on leur applique cette parole du Proverbe : « Le chien retourne à ce qu'il a vomi [2]. »

1. Apoc. XXII, 16.
2. Prov. XXVI, 11.

XI

Plus l'instinct naturel du chien le porte à être l'ami et le fidèle serviteur de l'homme, plus il devient coupable, quand, oubliant la bonté de son maître, il se jette sur lui avec rage et le déchire.

Mais cette ingratitude du chien n'est-elle pas moins odieuse, moins détestable que celle de l'homme qui, créé pour être l'ami et le serviteur de Dieu, ose cependant, toutes les fois qu'il pèche, se retourner, comme un chien furieux, contre son divin bienfaiteur ?

L'apôtre Judas avait été comme l'un de ces chiens, amis du maître, compagnons de sa vie et nourris à sa table. Mais le démon s'empare de ui : entendez-le au festin du Cénacle aboyer contre le Seigneur : « Pourquoi cette perte? Ne pourrait-on pas vendre ce parfum et le distribuer aux pauvres [1] ? » Il aboie, et bientôt se précipitant sur son maître, au jardin des Olives, il le mord en le caressant.

1. Marc. XIV, 4.

Lorsque le roi-prophète, au psaume XXIe, nous montrait Jésus-Christ, effrayé à la vue de tous les supplices de sa passion, et s'adressant à Dieu son Père pour qu'il lui vint en aide, il plaçait sur les lèvres du Sauveur cette prière : « Délivrez mon âme, ô mon Dieu, délivrez mon âme de la morsure du chien [1]. » Qu'a été cette morsure, sinon le baiser de Judas?

XII

De même que, dans le langage de la sainte Écriture, le chien est le symbole du pécheur, de même son nom est souvent employé comme un terme de mépris et d'injure.

Lorsque David, armé d'un bâton et d'une fronde, se présente pour combattre Goliath : « Est-ce que tu me prends pour un chien, s'écrie le géant, puisque tu viens à moi avec un bâton [2]? »

Et pareillement, quand Séméi poursuit David de ses outrages, le fidèle Abisai, fils de Sarvia, dit au

1. Ps. XXI, 21.
2. 1 Reg. XVII, 43.

roi : « Pourquoi ce chien muet ose-t-il maudire le roi, mon Seigneur [1] ? »

Ainsi le chien est l'image du pécheur, et son nom un terme de mépris. C'est en ce double sens que l'auteur de l'Ecclésiastique a pu dire : « Quels rapports peut-il y avoir entre un chien et une âme sainte [2] ? »

De là vient également, que le Sauveur engage ses disciples à ne pas jeter les choses saintes aux chiens [3], et que, répondant à la Chananéenne qui se prosterne à ses pieds, et lui demande la guérison de sa fille, il lui adresse d'abord cette parole : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens [4]. » Mais hâtons-nous d'admirer comment l'humilité de cette femme va obtenir du divin Maître ce qu'il avait refusé d'abord à son indignité.

XIII

O puissance prodigieuse de l'humilité chrétienne!

1. 2 Reg. XVI, 9.
2. Eccli. XIII, 22.
3. Matth. VII, 6.
4. Matth. XV, 26.

Le chien, disions-nous tout à l'heure, est un terme de mépris, et voici qu'une âme humble, en l'acceptant avec simplicité de la bouche du Sauveur, devient digne de ses plus précieux dons, et mérite, comme Madeleine, que son nom soit proclamé glorieux partout où sera prêché l'Évangile.

Jésus avait dit à la Chananéenne : « Il n'est pas bon de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens. » Interprétant cette parole du Sauveur, les saints docteurs font observer, que les enfants sont ici la figure du peuple juif adopté par le Père Céleste, tandis que les Gentils sont comparés aux chiens, « parce que, disent-ils, de même que les chiens ont coutume de lécher le sang, ainsi les nations païennes s'abreuvaient du sang des victimes offertes aux idoles. »—« Si après cette parole du Maître, la Chananéenne se fut éloignée de lui, nous dit saint Augustin avec son énergique langage [1], chienne elle était venue, chienne elle se serait retirée. *Si recederet post hæc verba, canis accesserat, canis abscesserat.* Mais parce qu'elle touche par sa prière le cœur de Jésus-Christ, du rang inférieur de la brute, elle se relève à la dignité de l'homme, *pulsando, homo facta est ex cane.* Elle a demandé;

1. Aug. serm. LXXVII de Verb. Evang. Matth., XV.

elle a insisté; elle a prouvé qu'elle était humble en acceptant l'injure, elle a obtenu miséricorde. »

La Chananéenne répond: « Oui, cela est vrai, je ne suis qu'une chienne, et c'est pour cela, reprend Origènes [1], que je ne m'éloignerai pas, que je vous suivrai partout où vous irez. »

« Je ne suis qu'une chienne, et dès lors, ajoute saint Chrysostome [2], j'appartiens à la famille, comme le chien domestique, et j'ai droit de ne pas être chassée. »

Je ne suis qu'une chienne; mais à ce titre vous ne pouvez me refuser la grâce que j'implore. Est-ce que les petits chiens, eux-mêmes, ne se nourrissent pas des miettes qui tombent de la table de leurs maîtres?

Le Sauveur ne résiste pas à une supplication si confiante et si humble. « Femme, dit-il à la Chananéenne, ta foi est grande! Qu'il te soit fait suivant que tu le désires [3]. »

Que deviendrais-je, ô mon Dieu, si je n'avais, tous les jours, devant moi l'exemple et l'enseignement de la Chananéenne! Pécheur, comme je le suis, j'ose

1. Ventura. Femmes de l'Évangile, p. 25 et suiv.
2. Chrys. hom. LIII, in Matth.
3. Matth. XV, 28.

cependant m'approcher de la table où est servi le pain des Anges, où est servi le vrai pain des fils, qui ne doit pas être jeté aux chiens. *Panis Angelorum, vere panis filiorum, non mittendus canibus*[1] !... Seigneur, je ne suis pas un ange, et je ne mérite pas d'être appelé votre enfant; mais j'ai la foi et la hardiesse de la Chananéenne; comme elle, je me traîne à vos pieds, et, comme à elle, il me suffit d'être le pauvre petit chien qui vit des miettes de la table de son maître.

Une seule de ces miettes sacrées apaisera ma faim, une seule me rendra fort, une seule purifiera mon âme et transformera tout mon être.

O prodige! le chien se nourrit du pain des fils, et son infime nature devient participante de la nature divine!

1. Sequent. in festo Corporis Christi.

LE TROUPEAU. — LA BREBIS. — L'AGNEAU.

Scene de la vie des champs. — Le Souverain pasteur des hommes. — Jésus-Christ, bon pasteur. — Les apôtres.— La sainte hiérarchie de l'Église. — Les pasteurs des âmes. — Les patriarches. — Les bergers de Bethléem. — Le bélier. — La brebis fidèle. — La brebis égarée. — Deux figures du Sauveur. — L'agneau pascal. — L'agneau immolé sur le Calvaire. — Le triomphe de l'agneau. — La colère de l'agneau. — Les noces de l'agneau. — Le festin Eucharistique.

I

Voici l'une des plus aimables scènes que nous présente la vie des champs : un berger conduisant son troupeau! Il veille sur lui avec amour, et son talent est de le bien diriger là où les pâturages sont plus verts, où la fontaine est plus limpide, où l'ombre

épaisse des grands arbres le garantira mieux des ardeurs du soleil.

Les brebis vont où on les mène, et si l'une d'elles s'écarte, nul labeur n'est pénible au berger, jusqu'à ce qu'il ait réuni son troupeau. Assis sur un trône de gazon, et portant fièrement sa houlette comme un sceptre, il est au comble de la joie, lorsqu'il voit toutes ces brebis brouter paisiblement ensemble l'herbe en fleurs ou les feuilles du cytise, tandis que les jeunes agneaux bondissent autour de lui, et courent après ses caresses comme après le lait de leur mère.

L'image du berger est celle que Dieu a choisie pour figurer, dans l'Écriture, sa vigilance et sa tendresse envers tous les hommes [1].

II

Dès l'origine du monde, et quand le divin pasteur n'avait placé que les premiers-nés de son troupeau dans les gras pâturages du Paradis terrestre, Ève, sa

1. Joan. X, 7-16.

première brebis, s'égara, et tout le troupeau qui naquit d'elle la suivit dans son égarement.

Tous les hommes avaient péché, et ils erraient à l'aventure, comme la brebis qui va périr [1]; mais le pasteur ne se découragea pas. Parmi toutes ces brebis errantes, quelques-unes, plus attentives et plus dociles, écoutèrent sa parole, et tout un petit troupeau fidèle se reforma sous sa main : ce fut le peuple juif.

Durant une longue suite de siècles, il devint le troupeau chéri du Seigneur. « Dieu l'a gardé, dit le prophète Jérémie, comme le pasteur garde son troupeau [2]. » « Lui-même l'a conduit, comme un troupeau au désert, reprend le roi-prophète [3], mais pour le nourrir de la manne et l'abreuver de l'eau du rocher. » « Et quand le roi d'Assur et le roi de Babylone se sont jetés sur lui, pour le disperser, ajoute encore Jérémie, le Seigneur des armées a visité dans sa colère le roi d'Assur et le roi de Babylone, et il a reconduit Israël à ses florissants pâturages du Carmel et de Basan [4]. »

1. Ps. CXVIII, 176.
2. Jerem. XXXI, 10.
3. Psal. LXXVII, 52.
4. Jerem. L, 18-19.

III

Cependant Dieu est le pasteur universel des hommes, et les seules brebis d'Israël ne suffisaient pas à son bercail. « J'irai chercher celles qui s'égarent au milieu des nations, s'écriait le Seigneur par la bouche du prophète Ézéchiel. Je les ramènerai des pays divers, où elles étaient captives ; je les ferai paître sur les montagnes d'Israël, le long des eaux courantes, et parmi les grandes herbes ; mais pour les y conduire je susciterai sur elles le *pasteur unique!*... C'est alors que moi, le Seigneur, je serai vraiment leur Dieu [1]. »

Cette prophétique parole a été accomplie. Descendant des hauteurs du Ciel, Dieu, lui-même, a daigné ici-bas devenir le pasteur de nos âmes, et chacune a pu désormais chanter avec David : « Le Seigneur me conduit et rien ne me manquera ; dans ses pâturages les meilleurs, c'est là qu'il m'a placé [2]... »

1. Ezech. XXXVI, 23 et 24.
2. Psal. XXII, 1.

IV

Parmi les titres que le Sauveur s'est donnés, il en est peu qui nous touchent davantage, et nous inspirent pour lui plus de reconnaissance et d'amour que celui de bon pasteur. « Je suis le bon pasteur, dit-il [1]. » Ainsi le Dieu qui a créé le ciel et la terre, le maître souverain du monde, n'est plus pour nous qu'un pasteur plein de bonté. O étonnant spectacle!... Les hommes, livrés à eux-mêmes et à leurs criminelles passions, étaient devenus semblables aux bêtes de la forêt : ils ne songeaient qu'à se dévorer entre eux, et la terre n'était plus qu'une sanglante arène pour des luttes fratricides et d'interminables discordes. Jésus paraît, et la face du monde change. Le monde devient l'Église, et l'Église est une bergerie. Jésus est un pasteur, et ses disciples, quels qu'ils soient, ne sont plus que des brebis soumises. Peu importe l'infinie variété des conditions et des fortunes; peu importe la richesse de l'un et l'indigence de l'autre;

1. Joan. X, 14.

peu importe que celui-ci règne et que celui-là soit esclave. Riches et pauvres, serviteurs et maîtres, Grecs et barbares, Juifs et Gentils, tous se laissent également conduire par la houlette du bon pasteur.

Ceux-là même qui, avant sa venue, avaient imité davantage les féroces instincts de l'animal carnassier, feront désormais partie du troupeau.

« Le loup et l'agneau habiteront l'un avec l'autre, dit le prophète Isaïe, et le léopard se couchera auprès du chevreau. Le veau, le lion, la brebis, auront la même demeure. Le veau et l'ours iront dans les mêmes pâturages : leurs petits se reposeront ensemble; et le lion mangera la paille comme le bœuf [1]. »

Voilà le troupeau immense que le bon pasteur conduit. Il connaît ses brebis et ses brebis le connaissent [2] : il veille sur chacune d'elles avec une tendresse infinie; et s'il en est une qui s'égare, il ne craint pas sa peine; il court à sa recherche parmi les épines et les ronces; il la place sur ses épaules; il la reconduit, joyeux, au bercail, et il chante avec

1. Isai. XI, 6 et 7.

2. Joan. X, 14.

ses amis le cantique du retour : « Réjouissez-vous et félicitez-moi : j'ai retrouvé ma brebis perdue [1]. »

Mais quoi! Est-ce que l'humanité tout entière appelée à devenir le troupeau de Jésus-Christ est déjà entrée dans son bercail? Non, sans doute, et aujourd'hui, comme au temps de sa vie mortelle, le bon pasteur peut dire : « Il y a encore beaucoup de brebis qui ne sont pas dans ma bergerie; il faut que je les amène [2]. »

Cet appel à toutes les nations se continue de siècle en siècle par le ministère de l'Église, et il ne s'interrompra jamais, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus au monde qu'une bergerie et un berger [3].

Comment donc, ô divin pasteur, se seront opérées tant de merveilles?...

Une seule parole de votre bouche les explique. « Le bon pasteur, avez-vous dit, donne sa vie pour ses brebis [4].

1. Luc. XV, 4, 6.
2. Joan. X, 16.
3. Ibid.
4. Joan. X, 11.

V

Nous venons de voir que l'Église continuait l'œuvre de Jésus-Christ. Quand le Sauveur remonta au Ciel, il choisit certains hommes auxquels il confia les âmes qu'il avait rachetées de son sang. Ces hommes furent appelés du nom qu'il avait, lui-même, tant aimé : ils devinrent les pasteurs des peuples.

« Mais, comment Jésus-Christ est-il le pasteur unique, demande saint Augustin [1], si tous ceux qui gouvernent l'Église reçoivent aussi le nom de pasteurs? C'est, dit-il, qu'ils sont tous les membres du seul pasteur divin auquel les brebis appartiennent. »

Et voilà, suivant la pensée du même évêque [2], pourquoi, lorsque Jésus-Christ veut élever Pierre à la dignité de pasteur, il tient à connaître, avant tout, si l'apôtre est vraiment un membre de son propre corps. Il ne lui demande pas : Aimez-vous mes brebis; mais seulement : « M'aimez-vous, *amas me* [3]? »

1. Aug. in Joan. X, 17.
2. Aug. ibid.
3. Joan. XXI, 17.

Si Pierre aime Jésus-Christ, il ne fait plus qu'un avec celui qu'il aime, et le vrai pasteur n'est plus inquiet du sort de son troupeau. Vous m'aimez, ô Pierre : « Paissez donc mes agneaux, et paissez mes brebis [1]. »

La parole dite à Pierre a été répétée à tous les successeurs des apôtres; et tous, répondant comme Pierre, ont mérité, à leur tour, de devenir pasteurs.

O sainte et puissante hiérarchie des pasteurs de l'Église : sainte, parce qu'elle est fondée sur l'amour; puissante, parce qu'elle repose sur le dévouement et le zèle!

Comtemplons d'abord au sommet le roi-pasteur qui gouverne l'Église : le monde entier est son troupeau, et son universelle vigilance suffit à le conduire. Guide suprême des brebis et des agneaux, il prend soin que, sous sa houlette, chaque brebis ait son pâturage, et chaque agneau son lait.

Puis, descendons de ces hauteurs et considérons l'humble prêtre qui dirige une paroisse modeste, perdue au fond des campagnes ou sur le flanc d'une montagne abrupte. Lui aussi est le bon pasteur. Son dévouement ignoré ne se ralentit jamais,

1. Joan. XXI 17.

et, au milieu des tristes labeurs d'un ministère souvent douloureux, lui aussi a ses jours d'incomparable joie, ceux où, ramenant à son bercail la pauvre brebis égarée, il chante l'hymne du retour qui retentit jusque dans les cieux : « Réjouissez-vous et félicitez-moi : j'ai retrouvé ma brebis perdue [1]. »

VI

Afin de figurer, à l'avance, la mission pastorale du Sauveur et celle de ses ministres, plusieurs illustres personnages de la loi ancienne, Abel le premier juste, Abraham, Isaac et Jacob, les trois grands patriarches, Moïse, le libérateur d'Israël, David, son premier roi, Amos, l'un de ses prophètes, ont eux-mêmes été bergers. Ils prophétisaient, par leur vie, les vertus, la puissance, la sagesse de tous les pasteurs des âmes, et principalement de Celui qui devait être leur divin modèle.

Des bergers avaient prédit sa venue; des bergers sont aussi les premiers témoins de sa naissance;

1. Luc. XV, 6.

car il convenait que la bonne nouvelle fût d'abord reçue par eux, et que l'Évangile fut prêché aux bergers, avant de l'être aux brebis du troupeau.

Ce qui a eu lieu à Bethléem se renouvelle chaque jour dans l'Église. Les pasteurs prêchent aux peuples l'Évangile qui leur a été annoncé à eux-mêmes, et les fidèles reçoivent de la bouche des pasteurs l'enseignement qui doit régler leur foi et leur conduite.

VII

Le bélier marche à la tête du troupeau; et c'est pour cela que les saints Pères le considèrent habituellement comme un emblème de l'ordre sacerdotal qui précède les fidèles.

Mais saint Grégoire [1] remarque avec justesse, que si le bélier est la figure des pasteurs de l'Église, c'est principalement en ce sens, qu'ils doivent, par leurs exemples, non moins que par leurs paroles, s'avancer en tête du troupeau.

1. Greg., Moral. XXX, 3.

Quand l'apôtre saint Pierre adressait aux prêtres cette prière, « de ne point dominer par un vain orgueil, mais de devenir, par les vertus du cœur, la forme et le modèle du troupeau [1], » n'était-ce pas comme s'il les engageait à être semblables aux béliers, qui, ne faisant qu'un avec le troupeau, savent cependant marcher les premiers, pour lui frayer le sentier qu'il doit suivre?

VIII

La brebis fidèle, nous l'avons déjà vu, est habituellement, dans le langage des saintes Écritures, le symbole de l'âme docile à la loi de Dieu; et nous avons pu également comprendre, pourquoi nos livres saints ont fait choix de cet emblème.

Ce qui distingue surtout la brebis, et ce qu'on aime en elle, c'est qu'elle est bonne et douce. Qu'on la néglige, ou qu'on la maltraite, elle ne témoigne aucune colère; elle ne nuit jamais à personne et obéit au moindre signe de ceux qui prennent soin d'elle.

1. 1 Petr. V, 3.

Et de même, quoi de plus doux, quoi de plus aimant, quoi de plus docile que l'âme pieuse!

De plus, la destinée habituelle qui attend la pauvre brebis, après qu'elle a donné à l'homme sa laine, son lait, ses agneaux, c'est d'être conduite à la boucherie. Et pareillement, quels que soient les mérites et les vertus de l'âme chrétienne, elle doit toujours se considérer comme une victime livrée aux souffrances et à la mort; et sa parole est celle du roi-prophète : « A cause de vous, Seigneur, je suis comme la brebis destinée à la boucherie [1]. »

IX

L'âme soumise aux divins préceptes est la brebis fidèle, et l'âme pécheresse, au contraire, est la brebis égarée.

Oh! que l'égarement est facile à l'homme! La voie est large qui le conduit à la perdition et à la mort; la voie est étroite qui le ramène au bercail et à la vie!...

1. Psal. XLIII, 23.

Mon esprit s'égare, toutes les fois que je décline dans les sentiers de l'erreur; mon cœur s'égare, lorsque je m'abandonne à des plaisirs coupables. Mais si je puis dire avec le roi-prophète : « Je me suis égaré comme la brebis qui va périr [1]," j'ai hâte, du moins, d'ajouter avec lui: «Ne vous lassez pas, ô mon Dieu, de chercher votre serviteur. *Quære servum tuum* [2]. »

« Cherchez votre serviteur, s'écrie avec moi saint Ambroise [3]; venez, Seigneur Jésus, cherchez votre brebis qui est lasse. Elle s'est égarée, tandis que vous demeuriez au sommet de la montagne. Laissez les quatre-vingt-dix-neuf qui paissent autour de vous, et venez plutôt vers celle qui s'est éloignée du droit chemin; venez, vous-même, sans le chien du troupeau, venez, vous, et non le mercenaire qui ne saurait pas entrer par la porte du bercail... Venez sans la verge qui frappe, venez avec votre bonté, venez avec votre douceur. »

Et quand vous m'aurez reconduit au bercail, vous qui êtes le pasteur et la porte de la bergerie, devenez

1. Ps. CXVIII, 176.
2. Ibid.
3. Amb. in Ps. CXVIII.

aussi mon aliment et mon breuvage. Ouvrez-moi votre divin tabernacle. Là finissent tous les égarements; là commence l'ineffable union entre la brebis reconquise et le pasteur qui se réjouit!...

X

Mais si nos livres saints nous montrent le Sauveur comme le pasteur bien-aimé de nos âmes, ils nous le présentent également sous la figure de la brebis.

Celui qui est notre père céleste n'a pas dédaigné de devenir notre frère. Étant égal à Dieu, il a pris la forme de l'esclave [1]. Le pasteur s'est fait brebis par amour pour le troupeau.

Petite brebis, moi-même, je cherche à prendre exemple sur cette divine brebis. J'aime d'abord à apprendre d'elle, comme elle est douce et humble de cœur [2]. Puis, je considère attentivement sa soumission et sa fidélité: l'obéissance est sa loi première;

1. Philip. II, 6 et 7.
2. Matth. XI, 29.

et, quand toutes les brebis du troupeau s'écartent de la ligne droite, elle seule ne s'éloigne jamais, ô mon Dieu, de la voie que vous lui avez tracée. Puis, j'admire comment cette divine brebis dispense, avec une infinie bonté, les richesses qui sont en elle. La brebis donne son lait; et celle-ci répand à flots le lait pur de sa doctrine. La brebis fournit sa laine qui nous sert de vêtement; et l'apôtre saint Paul nous enseigne, qu'ayant reçu le saint baptême, nous avons été revêtus de Jésus-Christ [1]. La brebis est la mère des agneaux, et elle se plaît à être entourée d'eux. Oh! combien la divine brebis est heureuse, quand nous l'environnons de notre amour, comme les agneaux entourent leur mère! Enfin, conduite à la boucherie, la brebis nourrit de sa chair ceux qui l'ont fait mourir. Ah! c'est surtout ici qu'aux pieds de la croix et du tabernacle, je reconnais, Seigneur Jésus, la réalité du symbole. C'est de vous-même que le prophète Isaïe m'annonce, « qu'on vous mène à la mort, comme la brebis à la boucherie [2].» Victime pour moi sur le Calvaire, vous devenez mon aliment à la table eucharistique.

1. Galat. III, 27.
2. Isaï. LIII, 7.

XI

Et cependant c'est plus encore sous la figure de l'agneau que les saintes Écritures nous peignent Jésus-Christ.

L'agneau est l'emblème de l'innocence. A le voir joyeusement bondir près de sa mère, au milieu du troupeau, avec sa première laine si blanche, avec cette délicate nature qu'un rien égaie, qu'une caresse apprivoise, que la moindre petite herbe fleurie satisfait, on songe à ces jeunes âmes d'enfants, pures et simples, où se reflète l'éclat de la blancheur baptismale, qui s'épanouissent naïvement aux premières joies de la vie, qui ne soupçonnent ni le chagrin, ni le mal, qu'une caresse maternelle rend heureuses!...

Mais l'innocence de l'agneau ne le préserve pas de la mort cruelle qui le menace. Lui aussi, comme sa mère, on le destine à la boucherie; et sans murmurer, sans se plaindre, il tend son cou au fer meurtrier.

Ainsi l'agneau rappelle, à la fois, et l'innocence et

l'immolation; et c'est à ces deux titres qu'il est surtout le symbole de Jésus-Christ.

Il est l'agneau sans tache, et il est l'agneau immolé.

Quand Dieu, dans la loi ancienne, veut nous signifier, par avance, l'immolation de son fils, il choisit, pour nous la figurer, l'immolation de l'agneau pascal, et cette figure est, en effet, l'une des plus manifestes du sanglant sacrifice de la croix.

Jésus est le véritable agneau, que tout enfant d'Israël doit immoler, au sortir de l'Égypte, en s'acheminant vers la terre promise. Il est l'agneau, dont le sang, répandu devant les maisons du peuple fidèle, le sauvera de la colère du Seigneur, prête à frapper les premiers-nés de l'Égypte [1].

« Chaque jour encore, dit à ce propos saint Grégoire [2], nous aspergeons de ce sang précieux le seuil de la porte de nos demeures qui sont nos corps, soit lorsque nous communions sacramentellement et spirituellement, soit lorsque nous inscrivons sur nos fronts le signe auguste de la croix. »

L'ancienne Écriture rappelle souvent que l'agneau est un des emblèmes qui doit symboliser le Messie.

1. Exod. XII, 13.
2. Greg. in Evang. lib. II, hom. 22.

« Seigneur, s'écrie le prophète Isaïe, envoyez l'agneau qui exercera sa domination sur la terre [1]. » Dans les desseins miséricordieux du Seigneur, c'est à l'empire aimable d'un agneau que la terre entière devra être soumise.

XII

Effectivement, quand les temps arrivèrent, où allaient s'accomplir ces desseins, un petit enfant nous fut donné, et un agneau naquit pour nous dans l'étable de Bethléem: agneau pur et sans tache, enfanté par une mère vierge, et nourri de son lait virginal. Il venait à peine de naître, quand Hérode, comme un loup cruel, entreprit de le faire mourir, et fit égorger sans pitié tous les petits enfants de Juda. « Car il convenait, dit saint Augustin [2], que les agneaux fussent immolés, lorsque l'agneau divin se préparait à être attaché à la croix. »

Mais pour lui l'heure de l'immolation n'est pas

1. Isai. XVI, 1.
2. Aug. serm. I, de Innoc.

encore venue. Il doit d'abord se révéler à la terre, et lorsqu'il commence sa mission, Jean le montrant du doigt, le désigne par cette parole : « Voici l'agneau de Dieu [1]. »

Sa vie ressemble à celle de l'agneau : « il ne crie pas: il ne discute pas [2]. » Écoutez la voix de l'agneau: « Heureux ceux qui sont doux : heureux ceux qui ont le cœur pur : heureux ceux qui souffrent pour la justice [3]. » L'agneau est venu imposer un joug. « Mon joug est doux, dit-il, et mon fardeau est léger [4]. » Hélas! sa mansuétude et sa bonté ne désarment pas ses ennemis. Quand il est près de mourir, il se donne, lui-même, en nourriture à ses disciples, réalisant, en sa personne, la prophétique figure du festin de l'agneau pascal. Puis, on l'entraîne au sacrifice : il demeure muet devant ses bourreaux, comme l'agneau devant celui qui le tond [5] : son sang coule avec abondance; il efface les péchés du monde..... Et au jour, où l'agneau immolé sort glorieux du tombeau, l'Église chante ce cantique de

1. Joan. I, 29.
2. Isa. XLII, 2.
3. Matth. V, 7-10.
4. Matth. XI, 30.
5. Isai. LIII, 7.

triomphe : « L'agneau a racheté les brebis, *agnus redemit oves* [1]. »

XIII

L'apôtre saint Jean qui, au livre de l'Apocalypse, célèbre le triomphe de Jésus-Christ, nous le représente habituellement sous la figure de l'agneau. La multitude des anges, répandue autour du divin trône, chante en chœur : « L'Agneau qui a été mis à mort est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction [2]. »

C'est désormais en vain que les peuples et les princes se ligueront contre lui. O vous, qui avez méprisé la douceur de l'Agneau, « redoutez maintenant sa colère [3]. »

Parce qu'il a été humble, son trône s'élève à la droite du Très-Haut, et la splendeur qui l'environne est telle que la Jérusalem céleste n'a besoin ni de soleil, ni de lune. « Le flambeau qui l'éclaire est l'Agneau [4]. »

1. Prose *Victimæ paschali.*
2. Apoc. V, 12.
3. Apo. VI, 16.
4. Apoc. XXI, 23.

Dans les flots de sang que l'Agneau a versés, les martyrs victorieux lavent et blanchissent leur tunique de pourpre, et les vierges, qui ont imité sa candeur, ont seules le privilége de suivre partout ses pas [1].

Mais, où donc va-t-il, ainsi paré comme l'époux au jour de ses fiançailles?... Une grande voix s'est fait entendre : « Réjouissons-nous et rendons-lui gloire : les noces de l'Agneau sont venues, et son épouse s'y est préparée [2].

L'épouse de l'Agneau est l'âme chaste; l'épouse de l'Agneau est l'Église. Sainte et mystérieuse union que « chantent, au son des harpes, ceux qui chantent le cantique de l'agneau [3]! »

XIV

Les noces de l'Agneau ont leur festin nuptial.

Le Seigneur ordonne à l'apôtre saint Jean d'écrire ces mots : « Bienheureux ceux qui sont conviés au

1. Apoc. XIV, 4.
2. Apoc. XIX, 7.
3. Apoc. XIV, 3.

festin des noces de l'Agneau [1]; » et il ajoute : « Ces paroles de Dieu sont véritables [2]. »

Quand l'âme fidèle est appelée à jouir de la céleste béatitude; quand elle s'unit pour toujours à Dieu par la vision et par l'amour, elle se nourrit des éternelles délices, qui sont l'aliment des élus : c'est ainsi qu'elle prend part au festin des noces de l'Agneau.

Mais déjà, ici-bas, je suis convié à ce festin, et, lorsque le prêtre me présente l'hostie : « Voici, me dit-il, l'agneau de Dieu ! » Je m'asseois à la table bénie, où m'est servie cette nourriture divine; et goûtant combien le Seigneur est doux, je m'écrie : « Vos paroles, Seigneur, sont des paroles de vérité : heureux ceux qui sont conviés au festin des noces de l'Agneau [3]. »

1. Apoc. XIX, 9.
2. Ibid.
3. Ibid.

LE BŒUF

Les travaux de l'agriculture. — Le bœuf, symbole du travail. — Les ouvriers apostoliques. — Le vase d'airain soutenu par douze bœufs. — Le bœuf, figure du peuple juif. — Le taureau. — La richesse de la ferme. — Le lait. — Les plus suaves dons du Seigneur. — L'enseignement du catéchisme. — Le lait et le miel. — Le sacrifice. — L'arche sainte dans le champ de Josué le Bethsamite. — Le sacrement de l'amour est aussi le sacrifice de l'amour.

I

Dieu a multiplié, autour de l'homme, les animaux domestiques, afin que chacun lui rendît les services appropriés à sa nature. Ainsi le cheval plus fier, plus rapide et plus ardent, ne peut servir aux mêmes usages que le bœuf, qui est plus lent, plus patient,

plus robuste. Celui-ci est surtout employé pour les travaux d'agriculture. Le cheval brille de tout son éclat au cirque, à la promenade ou sur le champ de bataille. Mais voyez cette terre en friche que le laboureur veut ensemencer. Il attelle à sa charrue le rude compagnon de ses travaux, et le bœuf soumis au joug se met résolûment à l'œuvre. Il heurte de ses pieds lourds chaque motte de terre que le soc va briser, et trace majestueusement le sillon, où sera jetée la semence féconde.

Comme le cheval mesure la carrière, le bœuf semble mesurer le champ qui est son domaine. Sans doute, ses travaux à lui sont plus humbles, plus modestes, et il ne participe pas, comme le cheval, au triomphe des vainqueurs et aux applaudissements de la foule; mais sa vie simple et laborieuse n'est cependant pas sans gloire; et quand, par une brulante soirée d'été, il ramène à la ferme le charriot débordant de gerbes mûres, la tête parée de quelques fleurs des champs, et au milieu de la troupe des moissonneurs qui chantent et sifflent gaiement autour de lui, ne dirait-on pas qu'il s'avance, comme en une marche triomphale, portant sur ses larges épaules la nourriture du genre humain?

II

Le bœuf est donc d'abord le symbole du travail.

Dans l'une des visions d'Ézéchiel [1], le prophète vit apparaître devant ses yeux un animal symbolique à quatre faces. La première était celle d'un *chérub,* la deuxième celle d'un homme, la troisième celle d'un lion, et la quatrième celle d'un aigle. Le mot hébreu *cherub,* qui tire son étymologie de l'action de traîner un char, signifie, par analogie, l'animal qui traîne le char, le bœuf. Mais, au pluriel, ce même mot *chérubin* est employé pour désigner l'un des chœurs des anges les plus élevés en gloire, les chérubins.

Cette double signification, rapprochée l'une de l'autre, inspire à un pieux commentateur [2] la pensée, que l'homme, qui est né pour le travail, comme le bœuf pour traîner la charrue, s'élève, par la ténacité de son labeur, jusqu'à la gloire des anges.

Il est raconté dans la vie de saint Thomas

1. Ezech. I, 10.

2. Cor. a. Lap. in loc. cit. XII, 578. Ed. Vivès.

d'Aquin, que, durant la jeunesse de ce grand docteur, ses condisciples, se raillant de sa modestie, de son silence, de son assiduité au travail, avaient coutume de l'appeler le bœuf muet. « Sachez, leur dit un jour Albert le Grand qui était leur maître, sachez que les mugissements de ce bœuf rempliront un jour le monde. »

Non-seulement ils ont rempli le monde; mais par l'incomparable éclat de ses travaux, le bœuf s'est transformé en un chérubin glorieux, et il a mérité dans l'Église le nom de docteur angélique.

C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous récompensez nos labeurs : avant d'être des chérubins au ciel, il faut que nous ayons creusé et arrosé de nos sueurs le dur sillon de la vie présente.

III

Le plus excellent travail de l'homme est, à coup sûr, d'enseigner la vérité aux âmes et de former les cœurs à la pratique des vertus chrétiennes : ce travail est celui de l'apostolat, et c'est pour cela que, dans nos saints livres, le bœuf est souvent le symbole de l'apôtre.

Hélas! le démon et le péché n'avaient su faire germer sur le sol du monde que les ronces et les épines. Il a fallu que le fer acéré de la divine charrue, qui est la croix, sillonnât cette terre maudite, brisât toutes les plantes funestes, et amollit la dureté du sol, pour le disposer à recevoir la bonne et féconde semence. Comme le bœuf qui traîne la charrue, les apôtres ont promené partout la croix de Jésus-Christ, et leur patient travail a su défricher l'univers.

Mais non-seulement le bœuf laboure; la sainte Écriture nous le présente encore foulant les gerbes sous ses pieds, pour séparer la paille du grain. « En ceci, nous dit saint Thomas [1], l'apôtre ressemble au bœuf, lorsqu'il détache les âmes de toutes les choses terrestres, lorsqu'il distingue les vertus des vices, lorsqu'il oppose aux biens frivoles du monde les intérêts sacrés du ciel. »

Le bœuf connaît son maître; il s'attache à lui, et à mesure qu'il le connaît davantage, il le sert avec plus d'ardeur. Ainsi l'apôtre connaît Jésus-Christ. Plus il médite ses perfections souveraines, plus il l'aime avec tendresse; et volontiers il dit avec saint

1. S. Thom. in ap. Paul.

Paul : « Si quelqu'un n'aime pas Jésus-Christ, que celui-là soit anathème [1]. »

Mais en retour le maître prend soin de l'animal qui le sert; et de même le cœur de Jésus-Christ est tout dévoué à ses apôtres. Il veille incessamment sur eux, il daigne même prendre soin de leurs intérêts temporels. « Quoi donc? Est-ce que Dieu se préoccupe de ce qui regarde les bœufs; *numquid de bobus cura est Deo* [2]*?* » C'est l'objection que se fait saint Paul, appliquant aux apôtres l'ordonnance du Deutéronome : « Vous ne tiendrez point la bouche liée au bœuf qui foule le grain [3]. » Et saint Paul répond aussitôt : « Ne serait-ce pas plutôt pour nous-même, apôtres de Jésus-Christ, que cette loi aurait été faite [4] ? Oui, sans doute, c'est pour nous que ces choses sont écrites; car ainsi que celui qui laboure doit labourer avec l'espoir de recueillir le fruit de la terre, et ainsi que celui qui bat le grain doit espérer d'y avoir part, de même celui qui s'emploie au ministère de l'Évangile a droit de compter sur le prix de son labeur. »

1. I Cor. XVI, 22.
2. I Cor. IX, 9.
3. I Cor. IX, 9.
4. Ibid. 10.

Et toutefois, que serait pour l'apôtre ce passager salaire, s'il n'avait devant les yeux l'éternelle récompense? C'est vers elle qu'il aspire. La terre lui semble vile à proportion qu'il regarde le Ciel [1], et il gémit en l'attendant.

Saint Grégoire a en vue cette pensée dans l'interprétation qu'il donne de la parole de Job : « Est-ce que le bœuf mugira, quand sa crèche sera pleine de fourrage [2]? » L'aliment de la divine sagesse, qui seul rassasie les apôtres, est au Ciel; « et tant que nous sommes éloignés de cet aliment, nous dit le saint Docteur [3], nous ne voyons pas encore devant nous la fraîche verdure de l'éternel héritage; et comme les animaux sans raison, nous jeûnons de cette herbe grasse et vivifiante qui est l'objet de nos désirs. »

Au ciel le bœuf ne mugit plus, car Dieu lui sert en abondance l'herbe grasse et vivifiante qui le fait vivre pour l'éternité.

1. S. Franc. Xav.
2. Job. VI, 5.
3. Greg. Moral. VII, 11.

IV

Quand Salomon construisit un temple au Seigneur, il y plaça un vase immense de métal fondu, que l'écrivain sacré compare à une mer d'airain. Or, le vase était porté sur douze figures représentant des bœufs [1].

Ici encore, il *nous* est *facile* de reconnaître les douze apôtres du Sauveur portant l'eau baptismale qui devait, comme un océan, laver et purifier le monde entier.

Mais le large bassin était en outre soutenu par dix socles d'airain; et Salomon les avait ornés avec des ouvrages de sculpture représentant des bœufs, des lions, des chérubins, entremêlés de guirlandes et de couronnes.

Les bœufs rappelaient la mansuétude et la constance du travail apostolique; les lions la sévérité de la doctrine; et, suivant que nous l'avons dit plus haut, les chérubins signifiaient la gloire réservée un jour aux apôtres.

1. III Reg. VII, 23 et seq.

V

« Le bœuf connaît son maître, et Israël ne m'a pas connu [1]. » Telle est l'image dont le Seigneur se sert, pour reprocher au peuple qu'il s'est choisi sa perfidie et son ingratitude. Toutes les créatures louent Dieu et le bénissent, et, au milieu de ce concert sublime, la seule note discordante est celle de l'homme. Les animaux reconnaissent l'empire que l'homme a droit d'exercer sur eux. Ils écoutent sa voix; ils obéissent à ses ordres; et lui, qui, suivant l'expression de David, est devant Dieu comme la bête de somme, en présence de son maître [2], il méconnaît audacieusement son créateur et son sauveur! O homme, prête l'oreille aux créatures qui sont au-dessous de toi : elles te disent toutes en leur langage : « Le bœuf connaît son maître, et toi seul, tu ne connais pas ton Dieu. »

1. Isai. I, 3.
2. Ps. LXXII, 23.

VI

Mais saint Jérôme ajoute une seconde interprétation à cette même parole du prophète Isaïe. « Le bœuf, dit-il [1], habitué de bonne heure à porter le joug qu'on lui impose, est la figure du peuple d'Israël soumis, dès l'origine, aux prescriptions de la loi.

« Parmi les enfants d'Israël, beaucoup, sans doute, ont refusé de croire, et se sont révoltés contre le Dieu qui voulait leur salut. Ainsi les Pharisiens et les Scribes. Ceux-là n'ont pas su même imiter l'animal sans raison, qui se laisse fléchir par les caresses de son maître. Mais plusieurs, au sein du peuple juif, ont fidèlement cru à la prédication de l'Évangile. Trois mille, une première fois, et cinq mille, une seconde, se sont convertis à la parole de Pierre. Ils ont été les vrais Israélites, ceux dont le Seigneur a loué la simplicité et la franchise; et c'est à eux que s'applique l'éloge du prophète : « Le bœuf a su reconnaître son maître. »

1. Hier. in cap. I Isai;

Que chacun de nous soit comme Nathanael, le vrai Israélite sans ruse et sans malice[1], qui reconnaît le Messie et l'adore.

De bonne heure, ô mon Dieu, vous m'avez imposé votre sainte loi, et, en m'y soumettant, vous avez daigné agir envers votre humble serviteur, non comme un maître, mais comme un père. Vous dirigiez ma vie, et rien ne me manquait. Vos divins pâturages étaient mon aliment de chaque jour, et votre sainte maison m'offrait un sûr abri.

Combien j'ai donc été coupable d'offenser un si bon maître. J'ai brisé le joug, j'ai rompu mes liens, j'ai dit : Je ne servirai pas[2]; puis, j'ai demandé au monde, à mes passions et à mes caprices, une liberté coupable. Hélas! ils m'ont fait sentir le joug cruel qui pèse sur les enfants d'Adam!.. Je vois maintenant que je me suis trompé. Je ne veux plus vivre que sous votre loi sainte, et, tous les jours, je comprendrai mieux, ô mon unique et mon aimable maître, combien votre joug est doux, et votre fardeau léger.

1. Joan. I, 47.
2. Jer. II, 20.

VII

Si le bœuf exprime habituellement la mansuétude et l'obéissance, le taureau signifie, au contraire, la violence et l'indocilité; et comme il marche fièrement à la tête du troupeau, il est l'image de l'homme puissant et orgueilleux, qui s'arme contre la vérité et la justice.

En tête du peuple juif étaient les princes des prêtres qui, les premiers, accusèrent Jésus-Christ, et le condamnèrent à mort.

Aussi David, au psaume XXI, les avait-il en vue, lorsqu'il disait, parlant au nom du Sauveur: « Les taureaux m'ont environné [1]. »

Beaucoup de faux docteurs savent acquérir, par l'ascendant de leur science, un détestable empire sur les âmes simples et faibles : hommes dangereux signalés par saint Paul à son disciple Timothée, « qui s'introduisent dans les maisons, dit l'apôtre [2], traînant après eux, comme captives, des femmes chargées de péchés. »

1. Ps. XXI, 13.
2. 2 Tim. III, 6.

C'est à ces hommes que saint Augustin [1] applique cette autre parole du Psalmiste [2] : « Réprimez, ô mon Dieu, l'assemblée de taureaux qui sévissent au milieu des peuples entraînés après eux, comme un troupeau de vaches. »

N'est-ce point parce que le taureau est l'emblème de l'insoumission et de l'orgueil, que Dieu dit encore par la bouche de David : « Est-ce que je me nourrirai de la chair des taureaux [3] ? » Le sacrifice qui plaît au Seigneur est celui d'un esprit docile, d'un cœur contrit et humilié [4].

VIII

La vache n'est pas habituellement employée, comme le bœuf, aux travaux du labourage, mais elle est l'une des richesses de la ferme ; et quand elle s'avance dans la prairie, les mamelles pleines d'un lait délicieux, toujours prête à dispenser aux hommes cette douce et substantielle nourriture, ne semble-t-elle

1. Aug. in Ps. LXXVII.
2. Ps. LXXII, 31.
3. Ps. XLIX, 13.
4. Ps. L. 18.

pas l'image d'une providence toute maternelle, qui dispense à chaque créature le lait mystérieux de ses bienfaits?

Dans le langage de nos saints livres, la vache grasse et féconde est une image de l'abondance des biens de la terre : ainsi les sept vaches grasses du songe de Joseph désignent les sept années de prospérité, qui doivent se succéder en Égypte[1]. Et de même, quand David énumère les biens terrestres qui font ici bas l'opulence des pécheurs, il n'oublie pas cette circonstance que leurs vaches sont toujours grasses; *boves eorum crassæ* [2].

Toutefois, le bien-être matériel nous porte souvent à l'oubli de Dieu, et c'est en ce sens que le prophète Osée compare Israël, s'éloignant du Seigneur, à l'ardente génisse impatiente du joug; *vacca lasciviens Israel* [3].

1. Gen. XLI, 26.
2. Ps. CXLIII, 14.
3. Ose. IV. 16.

IX

Mais, déjà nous l'avons dit, la vache donne à l'homme son doux lait, qui est lui-même un aimable symbole.

Et, en effet, ne nous rappelle-t-il pas les dons les plus suaves du Seigneur, ceux que David nous promettait en cette parole du Psaume : « Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux [1]. »

Le lait symbolise sa bonté, son amour, sa miséricorde, la mansuétude de sa loi sainte. Dieu a égard à notre misère, et il ne nous traite pas avec rigueur. La nourriture qu'il nous présente est un lait délicieux, accommodé à notre faiblesse.

Tous nous avons besoin de cette divine nourriture. Cependant le lait convient surtout à la première enfance ; le lait est la source suave où l'enfant alimente sa vie.

Il sera donc aussi plus spécialement l'emblème des premières grâces, que Dieu accorde à l'enfant chré-

1. Ps. XXXIII, 9.

tien, le symbole des instructions plus faciles et plus simples que recevra son jeune âge.

Regardez tous ces petits enfants groupés autour d'un prêtre, qui leur enseigne les premiers éléments de la science de Jésus-Christ. Que fait-il, lorsqu'il les instruits? Il presse les mamelles de l'Église et distribue à ces jeunes âmes le lait de la doctrine chrétienne, que nous appelons le catéchisme, ce lait que l'apôtre saint Paul réservait également à ces néophytes de Corinthe, « ne voulant pas, leur disait-il[1], les nourrir d'un aliment trop fort qu'ils ne sauraient pas supporter. »

X

Nos saints livres unissent souvent le lait et le miel, comme deux figures semblables, pour désigner un même objet.

La terre promise au peuple juif, et qui, elle-même, est l'image du Ciel, la terre promise est le sol fertile où

1. 1 Cor. III, 2.

coulent ensemble le lait et le miel [1]. Et pareillement, quand l'époux des Cantiques rappelle à son épouse les trésors de grâces dont il s'est plu lui-même à l'orner : « Le lait et le miel sont sur tes lèvres, lui dit-il, *mel et lac sub lingua tua* [2]. »

Épouse de Jésus-Christ, ô âme fidèle, quand tu t'approches de l'Eucharistie, la parole des saints Cantiques se réalise pour toi : le lait et le miel sont sur tes lèvres, *mel et lac sub lingua tua.*

XI

Le bœuf, ainsi que le taureau et la vache, nous font souvenir du sacrifice. Effectivement, la loi ancienne imposait au peuple juif l'immolation de ces animaux : leur sang coulait sur l'autel; mais, suivant l'expression de saint Jean Chrysostome [3], ce sang n'avait de valeur qu'autant qu'il était le signe d'un sang plus précieux : les sacrifices de l'ancienne loi

1. Exod. III, 8
2. Cant. IV, 11.
3. Chrys. Serm. cit. in off. Pret. Sang.

n'étaient rien qu'une imparfaite figure de la divine victime, qui devait s'offrir pour le salut du monde.

Et dès lors, dans chacune des victimes du sacrifice mosaïque, c'est toujours Jésus-Christ que nous devons envisager. C'est lui qui, s'anéantissant pour nous jusqu'à nous être présenté sous la figure des taureaux et des bœufs, est entré par son propre sang dans le Saint des Saints, qui est sa patrie, et nous a ainsi mérité l'éternelle rédemption [1].

Bien que les quatre Évangélistes nous montrent en Jésus-Christ la divine victime du Calvaire, le récit de saint Luc, qui commence au sacerdoce de Jésus-Christ, semble plus directement avoir pour objet le sacrifice du Sauveur, et c'est pour cela que l'emblème du bœuf est habituellement attribué à l'Évangéliste saint Luc.

N'oublions pas cependant d'ajouter, avec un pieux commentateur [2], que Jésus-Christ est figuré lui-même, bien mieux encore que ses quatre historiens, par les emblèmes qui les désignent. Il est l'homme par excellence de l'Évangéliste saint Mathieu; il est le lion rugissant de saint Marc; il est le bœuf immolé

1. Hebr. IX, 12.
2. Cor. a Lap. in Ezech. XII, 578. Ed. Vivès.

de saint Luc; il est l'aigle sublime de l'Évangéliste saint Jean.

XII

Ainsi, le bœuf est, tout à la fois, l'un des symboles du travail, et la figure du sacrifice. Si nous le considérons sous ce double aspect, passant du champ qu'il fertilise, à l'autel où on l'immole, nous le voyons réunir en lui la figure de cette double vie, active et contemplative, qui doit être celle de tous les chrétiens.

Nous aussi, nous devons, comme le bœuf, travailler avec ardeur, et nous offrir incessamment à Dieu par la prière et l'immolation; creuser le sillon qui nous est confié, et porter ensuite à l'autel l'ardent dévouement de notre cœur; vivre enfin pour l'accomplissement de tous nos devoirs, et mourir, s'il le faut, martyrs de nos croyances, ou victimes de la charité.

XIII

Nous lisons au premier livre des Rois [1] que l'arche du Seigneur ayant demeuré sept ans au pouvoir des Philistins, ceux-ci, frappés par la justice divine, se décidèrent à ramener l'arche sur la terre d'Israël.

Ils choisirent deux jeunes vaches, qui nourrissaient encore leurs veaux, et les attelèrent à un char, où fut déposée l'arche d'alliance.

Les vaches suivirent le droit chemin qui conduisait à Bethsames; et elles s'avançaient, d'un même pas, sans se détourner ni à droite ni à gauche.

En ce moment, les Bethsamites s'occupaient à moissonner leurs blés au fond d'une vallée, et levant les yeux, ils virent l'arche, et ils ressentirent une grande joie. Le char s'arrêta dans le champ de Josué le Bethsamite. Or, il y avait, en ce même lieu, une grande pierre, et les Bethsamites, ayant brisé en morceaux le bois du char, dressèrent un bûcher et y placèrent les vaches pour les offrir en holocauste au Seigneur.

Saint Grégoire [2] nous avertit que les vaches attelées

1. I Reg. VI.
2. Greg.. in. Evang. II, 37.

au char sont l'image des âmes fidèles qui, par l'observation des préceptes, semblent porter en elles-mêmes le doux fardeau de la parole divine. « Ces âmes, ajoute le saint Docteur, suivent aussi le chemin droit, ne s'écartant ni à droite ni à gauche, et elles arrivent à Bethsames, qui signifie la maison du soleil, parce que la pratique des saintes œuvres les conduit au séjour de l'éternelle lumière. »

Mais quoi? l'arche d'alliance n'est-elle pas la figure de la divine Eucharistie? et lorsque je vois cette arche sainte s'avançant vers la terre d'Israël, type de l'Église, se fixer en un champ de blés mûrs, déjà blancs pour la moisson, pourrai-je ne pas songer à l'arche eucharistique, qui renferme le froment des élus?

Comme les vaches attelées au char, nous aussi, pauvres créatures, nous portons l'arche divine, chaque fois que nous recevons en nous-mêmes la sainte Eucharistie. Chargés, comme elles, de notre divin fardeau, nous devons suivre le droit sentier que le Sauveur nous trace. Comme elles, nous dirigeons nos pas vers Bethsames, la maison du soleil, parce que l'Eucharistie, qui est en nous, devient le gage assuré de notre immortalité future; et comme elles, nous fixons notre demeure près du véritable Josué, qui est Jésus-Christ même.

Oh! que ces images sont touchantes! oh! que ces rapprochements sont sublimes! Mais voici que le char où était posé l'arche est brisé; il devient une sorte de bûcher, et les vaches attelées au char y sont offertes en holocauste [1].

Grande et magnifique leçon, ô mon Dieu! donnez-moi de la bien comprendre!....

Le sacrement de l'amour est aussi le sacrifice de l'amour; et de même que, dans l'union eucharistique, je ne fais qu'un avec Jésus-Christ qui se donne intimement à moi, de même il convient que je m'immole avec l'hostie eucharistique qui se sacrifie entièrement pour moi! Prenez donc ce cœur, ô mon Dieu, où vous êtes assis comme sur un char; prenez ce corps que vous avez choisi pour lui confier, sur la terre de l'exil, l'adorable fardeau de votre présence; prenez tout mon être, ô mon Dieu, et que pour vous il se consume, comme en un holocauste de reconnaissance et d'amour.

1. I Reg. VI, 14.

LE BOUC. — LA CHÈVRE. LE CHEVREAU.

Le bouc de l'immolation, et le bouc émissaire. — Les pécheurs. — Les réprouvés. — Comment les boucs méritent d'être récompensés à l'égal des bœufs. — Les chèvres sur la montagne de Galaad. — L'âme purifiée de l'état du péché. — Le chevreau. — Le festin d'Isaac. — La bénédiction de Jacob. — Sacrement et sacrifice eucharistique.

I

Dieu avait ordonné à Moïse [1], qu'au jour de la fête des expiations, le Grand Prêtre présentât devant le Seigneur, à l'entrée du tabernacle, deux boucs pour les péchés du peuple. L'un d'eux était immolé, et son sang, répandu en forme d'aspersions lustrales, devait purifier le sanctuaire de toutes les violations commises contre la loi.

1. Levit. XVI.

L'autre bouc était nommé le *bouc émissaire.* Le Grand Prêtre, ayant placé les deux mains sur la tête de cet animal, confessait toutes les iniquités des enfants d'Israël, leurs offenses et leurs péchés. Il en chargeait avec imprécation la tête du bouc, qui ensuite était chassé honteusement vers le désert.

Bien que toutes les victimes de la loi ancienne signifient unanimement l'immolation du Rédempteur des hommes, il semble que le bouc ait eu principalement pour objet de représenter Jésus-Christ, en tant qu'il a daigné prendre pour nous, selon l'expression de l'Apôtre [1], la similitude de la chair du péché.

Les fables impures de la mythologie nous apprennent, elles-mêmes, que le bouc était considéré comme un animal infâme; et parmi les abaissements profonds, où un Dieu a voulu descendre, l'un de ceux qui surprennent davantage, est qu'il ait consenti à paraître sous un emblème si vil.

Jésus-Christ est d'abord le bouc immolé, et son sang, répandu à flots, est le seul qui purifie le sanctuaire de nos âmes. Mais voici une figure plus effrayante encore, et dont il assume toute l'horreur, celle du bouc émissaire.

1. Rom. VIII, 3.

Du jour où le Verbe Éternel, à son entrée dans le monde, eut adressé cette parole à son Père : « Les hosties et les holocaustes ne vous plaisent pas; mais vous m'avez donné un corps, et j'ai dit : Je viens [1] ; » depuis ce jour, le Père, qui est dans les Cieux, posa ses mains sur la tête de son fils, comme pour le consacrer à l'expiation du monde; il le chargea du lourd fardeau de toutes les iniquités humaines [2], et dès lors, ne voyant plus en lui que la ressemblance du péché, il le rejeta loin de sa face, comme l'objet de sa malédiction.

Ainsi s'expliquent en la personne auguste du Sauveur des mystères qui font frémir. Il est chassé par l'Esprit dans le désert; on l'appelle possédé du démon; une foule impie s'ameute et le poursuit de ses outrages et de sa haine. « Sa vue nous est odieuse; arrachons-le de la terre des vivants; condamnons-le à une mort honteuse [3]. »

Effectivement, l'Homme-Dieu va endurer les plus affreux supplices : ceux qu'il a le plus aimés l'abandonnent et s'enfuient : mais il n'est pas seulement délaissé par les hommes; c'est en vain qu'au milieu

1. Ps. XXXIX, 8.
2. Isai. LIII, 6.
3. Sap. II, 20.

de ses angoisses, il se tourne vers son Père: « Père, que ce calice s'éloigne[1]. » Le calice s'approche de ses lèvres; il en épuise la lie amère. Et enfin, sur le bois de la croix, il pousse ce dernier cri de douleur : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné. *Deus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[2]*?* » Jésus-Christ est ainsi, tout ensemble, le bouc immolé et le bouc émissaire, accumulant en sa personne tous les supplices et toutes les hontes de ces deux victimes expiatrices.

II

Si Jésus-Christ ne nous est représenté sous l'emblème du bouc, que parce qu'il a pris la ressemblance du péché, on conçoit que, dans nos livres saints, le symbole de cet animal s'applique plus spécialement aux pécheurs.

Jésus-Christ, qui aimait à parler aux Juifs en parabole, voulant figurer à leurs yeux une image du

1. Matth. XXVI, 39.
2. Ps. XXI, 2.

jugement dernier, compare la multitude des hommes à un immense troupeau, et le juge souverain au pasteur qui place les brebis à la droite, et fait passer les boucs à sa gauche [1]. Les brebis sont le symbole des élus, parce que leur nature humble et douce les fait ressembler à Celui qui a dit: « Apprenez de moi, que je suis doux et humble de cœur [2]. » — Les boucs figurent les réprouvés, parce que, dit Origène [3], « cet animal, qui aime à gravir les rochers et à hanter les précipices, rappelle l'endurcissement des pécheurs et les abîmes où le péché les entraîne. »

Toutefois, saint Augustin [4], commentant cette parole du Psalmiste: « Je vous offrirai, Seigneur, les bœufs avec les boucs, *offeram tibi boves cum hircis* [5], » présente à cet égard une observation que nous ne voulons pas omettre. Il se demande d'où vient que les boucs, qui représentent les pécheurs et sont relégués à la gauche du juge, semblent, d'après le texte du Psalmiste, partager la condition des

1. Matth. XXV, 33.
2. Matth. XI, 29.
3. Tract. XXXIV in. Matth.
4. Aug. in Ps. LXV, 20.
5. Ps. LXV, 15.

bœufs qui, signifiant les âmes apostoliques, méritent d'être placés à la droite.

Le saint Docteur répond qu'effectivement, au dernier jour, tous les boucs ne demeureront pas à la gauche, que plusieurs passeront à la droite, — ceux-là précisément qui se seront offerts en un même sacrifice avec les bœufs. « Les boucs ne peuvent rien d'eux-mêmes, continue saint Augustin, mais unis aux bœufs, ils seront agréés par le souverain juge. Pourquoi? parce qu'ils se seront fait des amis qui les recevront dans les tabernacles éternels. »

III

Saint Jérôme[1] remarque, à son tour, que le juge rejette à sa gauche les boucs, et non pas les chèvres qui nous sont désignées, dit-il, au livre des Cantiques[2], « *comme* sortant des eaux du lavoir et s'élevant vers les montagnes de Galaad. »

Les eaux du lavoir ne sont-elles pas celles du bap-

1. Cit. in Cat. Aur. sup. XXV Matth.
2. Cant. IV, 2.

tême, et le Ciel n'est-il pas figuré par les montagnes de Galaad ?

La chèvre est, en effet, le symbole de l'âme qui, purifiée de l'état du péché, tend à s'unir au Dieu qu'elle aime.

Voyez la chèvre alerte courir ça et là, au-devant du troupeau. Les prés unis ne lui plaisent pas : son œil vif cherche les hauteurs ; son pied sûr et agile s'attache à la moindre pierre d'où elle peut s'élancer et bondir ; et elle n'est jamais si heureuse que, lorsque seule, loin du troupeau, sur le flanc escarpé de la montagne, elle broute en paix quelques brins d'herbe fine.

Ainsi l'âme que Dieu appelle vers les régions sublimes de la contemplation : elle dédaigne la vie du siècle ; ses regards se fixent vers ce qui est en haut, et s'écartent des voies larges et faciles ; elle choisit les sentiers ardus, ceux qui la rapprochent du Ciel. Plus elle s'élève, plus elle est à l'aise : elle ne respire que là où l'atmosphère est pure ; elle s'alimente des fleurs qu'elle a cueillies dans la méditation de nos saints livres.

IV

Si Jésus-Christ, comme nous l'avons vu, en tant qu'il a pris sur lui la similitude du péché, a voulu être figuré par le bouc, il nous est également représenté avec l'emblème moins austère du chevreau.

Quand Dieu prescrivit à Moïse les rits qui devaient accompagner la fête pascale des Juifs, il permit de substituer à l'agneau sans tache un chevreau qui eut les mêmes qualités; et le sang du chevreau, aussi bien que celui de l'agneau, avait la vertu de préserver les enfants d'Israël [1].

C'est dans le sang du chevreau qu'est trempée la tunique de Joseph, cette tunique qui deviendra une robe de gloire, lorsque ce même patriarche, figure de Jésus-Christ, sera appelé à présider aux destinées de l'Égypte [2].

Enfin c'est la peau du chevreau qui couvre le cou et les mains de Jacob, quand celui-ci dérobe à Ésaü la bénédiction d'Isaac.

1. Exod. XII.
2. Gen. XXXVII, 31.

Rébecca dispose tout elle-même, pour que son fils Jacob reçoive, de préférence à Ésaü, la bénédiction paternelle. Elle prend soin de choisir deux chevreaux excellents, qu'elle apprête avec beaucoup d'art, pour les servir à Isaac, comme un agréable festin. Puis, avec la peau des chevreaux enveloppant son fils Jacob, elle lui donne la ressemblance d'Ésaü.

« Rébecca, nous dit saint Ambroise [1], est ici la figure de la grâce. Elle revêt Jacob de Celui qui, n'ayant pas péché, a cependant porté en sa chair la ressemblance du péché : elle le revêt de Jésus-Christ même ; et Isaac, à l'attouchement du chevreau, reconnaissant la divine victime immolée pour le salut du monde, bénit son vrai et unique fils, son fils bien aimé en qui il a mis toute sa complaisance. »

V

O heureuse et sainte fraude ! O mystérieux mensonge éclatant de vérité ! Nul de nous ne sera béni par Dieu, s'il se présente le cou et les mains nus. Il

1. Amb. in. Cap. VI, Apoc.

faut que le Père qui est dans les Cieux sente sur nous le vêtement sacré du chevreau.

Mais la grâce de Rébecca n'a pas été moins maternelle pour moi que pour Jacob. Elle m'a choisi les deux chevreaux, celui du sacrifice et celui du festin. Elle a dressé pour moi l'autel et la table de l'Eucharistie. Elle me cache sous les voiles sacrés que l'Eucharistie étend sur moi. Ainsi vêtu de la peau du chevreau, j'ose m'avancer vers vous, ô mon Dieu. Je vous demande avec une sainte hardiesse de me bénir comme votre propre fils! Et vous alors, sentant que ce n'est plus moi qui vis, que c'est Jésus-Christ qui vit en moi, vous me dites, comme à Jacob: « Voici que le parfum de mon fils ressemble au parfum d'un champ plein [1]. » Et vous répandez sur mon âme les riches trésors de vos bénédictions.

1. Gen. XXVII, 27.

L'ABEILLE

La ruche, modèle des sociétés humaines. — Le gouvernement des abeilles. — L'abeille nous invite au travail. — La cire. — Le cierge, symbole de Jésus-Christ. — Le rayon. — La lettre et l'esprit de la sainte Écriture. — Jésus-Christ, Dieu et homme.— Le miel, symbole de Jésus-Christ, de la sagesse divine, de la parole de Dieu. — Les docteurs de l'Église. — Saint Ambroise. — Le miel sur la pierre. — « Vous avez trouvé du miel, n'en mangez pas avec excès. » — Le miel, image des plaisirs charnels. — L'aiguillon de l'abeille. — Il blesse, mais il la protége. — L'Église. — Le miel de l'Eucharistie.

I

La Providence est merveilleuse en chacun des êtres créés. L'œil du naturaliste y découvre aisément les marques de la bonté et de la puissance de Dieu. Mais combien de mystères de cette puissance et de cette bonté échappent encore à la loupe du savant.

Seule la pensée chrétienne va plus loin et s'élève plus haut; elle s'instruit et s'édifie en contemplant les œuvres du Créateur; et plus ces œuvres, par la beauté et la perfection de leurs détails, attestent l'art infini de l'ouvrier, plus le chrétien bénit le Seigneur, qui a jeté devant ses yeux autant de sublimes enseignements que d'insectes répandus dans l'air.

II

L'abeille, disent nos saints livres, est un tout petit volatile [1]. « Et cependant, s'écrie saint Ambroise [2], ne crains pas, ô homme de consulter l'abeille, *vade ad apem.*»

Nous chercherons à mettre à profit les leçons qu'elle nous donne. Mais ce qui paraît d'abord admirable dans les abeilles, c'est qu'elles ne savent pas vivre isolées. L'ermite qui se cache au fond de la solitude a pour modèle le pélican du désert. L'homme qui vit en société a devant lui l'exemple des abeilles.

1. Eccl. XI, 3.
2. Amb., Hexam. V, 22.

Chaque ruche est comme le type d'une petite société charmante, qui a son régime, ses lois, sa discipline, ses mœurs, et qui, plus heureuse que beaucoup d'États, sait maintenir chez elle l'union, l'harmonie et la paix. Il est vrai que la ruche est moins un État qu'une famille. Les abeilles n'ont qu'une mère; elles n'ont aussi qu'une même demeure. La ruche est à la fois leur toit et leur patrie. Elles vivent ensemble; elles travaillent ensemble; elles se nourrissent ensemble, et ensemble, chaque matin, elles s'envolent pour le labeur de la journée. Où vont-elles? Parmi les prés odorants, les jardins fleuris, les gazons qui tapissent le bord des ruisseaux; et là, sur les fleurs et les herbes parfumées, elles cueillent les premiers matériaux de leur savant édifice.

« Quel architecte les a instruites à mesurer avec tant d'art les six côtés égaux de leurs cellules, à les ajuster l'une à l'autre avec une gracieuse symétrie, à maçonner avec la cire les petites murailles solides qui protégeront le dépôt de leur doux miel[1]? »

Saint Ambroise, à qui j'emprunte cette aimable description, n'oublie pas d'attirer nos regards sur le gouvernement des abeilles, — gouvernement, dit-il,

1. Amb., Hexam. V, 21.

qui est, tout ensemble, monarchique et libre. Les abeilles obéissent à une reine, mais elles se gardent une part dans l'administration; leur obéissance a pour base l'attachement et la confiance. « Ce n'est, ajoute le saint docteur, ni le sort aveugle, ni le suffrage incertain de la clameur populaire, qui fait les princes dans le royaume des abeilles. La Providence, elle-même, a pris soin de leur former une reine d'une primauté incontestable, plus grande, plus belle que les abeilles communes, mais surtout, — ce qui est désirable dans les rois, — plus portée à la douceur. Elle use rarement de son aiguillon, et jamais pour se venger..... Aussi les abeilles aiment leur reine et trouvent beau de mourir pour elle. »

Ne dirait-on pas que leur instinct leur a appris cette parole de saint Paul : « Les puissances ont été ordonnées par Dieu, et qui résiste à la puissance résiste à Dieu [1] ? » Et la reine des abeilles ne fait-elle pas souvenir de cette maxime du livre de la Sagesse : « Un roi sage sera l'appui de son peuple [2] ? »

1. Rom. XIII, 1 et 2.
2. Sap. VI, 21.

III

L'abeille, comme la fourmi, nous invite principalement au travail. Chaque abeille de la ruche a son office qui lui est propre. Celle-ci va chercher au loin l'aliment nécessaire à la communauté; celle-là veille auprès du logis : l'une fabrique la cire; l'autre le miel; mais nulle ne perd son temps, et toutes ont leur occupation réglée.

La Providence a également voulu que, dans la vaste ruche humaine, chaque homme eût son labeur. L'oisiveté n'est permise à personne. Malheur à l'homme qui se rend inutile à l'œuvre commune imposée à tous.

Le travail, il est vrai, nous est plus rude et plus douloureux qu'à l'abeille, parce que nous devons y sentir la peine du péché. Nous ne vivons pas, comme elle, parmi les fleurs : elle vole, et nous rampons; et, au lieu de n'avoir, à son exemple, qu'à effleurer les plantes printannières, afin d'y puiser un doux suc, nous devons creuser une terre ingrate, et l'arroser de nos sueurs. N'importe! Si, par nos labeurs incessants,

nous avons assuré le pain de chaque jour à nous-mêmes, et à ceux dont l'existence nous est confiée, ou, si les travaux de notre esprit ont ajouté un aliment nouveau à l'intelligence de l'homme qui ne vit pas seulement du pain matériel, bénissons Dieu : nous ne sommes pas demeurés oisifs; nous avons imité l'abeille et façonné notre miel.

Mais, surtout, si notre première œuvre a été de servir Dieu et nos frères; si nos efforts nous ont rendus meilleurs, et si notre charité a soulagé les pauvres, nous avons fait plus que l'abeille!... Elle ne compose pas un miel si divin.

C'est ce miel qu'avait en vue le saint Pontife Urbain, lorsque, parlant à Dieu de la bienheureuse Cécile, il disait : « Cécile, votre très-humble servante, remplit près de vous son office, comme une industrieuse abeille. « *Cecilia, famula tua, quasi apis tibi argumentosa deservit* [1].

1. In off. S. Ceciliæ, 22 Nov.

IV

Le travail des abeilles commence par la fabrication de la cire. Elles recueillent la poussière qui s'attache aux étamines des fleurs, et en l'élaborant avec un merveilleux instinct, elles produisent cette substance molle, ductile, mais consistante qui leur sert à construire les alvéoles de la ruche.

La cire est employée à un très-grand nombre d'usages; mais le plus noble, assurément, lui est assigné par l'Église. C'est d'elle que sont formés les cierges qui brûlent devant l'autel; et lorsque le ministre de l'Église bénit le cierge pascal, il rappelle que cette nouvelle lumière s'alimente avec la cire que la mère abeille a produite [1].

Le cierge est tout à la fois lumière et cire, symbole de Jésus-Christ, divin flambeau du monde, qui est tout à la fois Dieu et homme.

Le flambeau ne nous éclaire qu'autant que la cire l'alimente; et pareillement, Jésus-Christ n'a répandu

1. Sabbat. Sanct., Bened. cerci pasch.

au milieu de nous sa lumière, que du jour, où il a pris une chair semblable à la nôtre. Marie est la mère abeille, qui a produit la cire précieuse de la chair du Sauveur.

Mais le cierge est aussi le symbole de l'âme fidèle.

La cire entretient la lumière, et la lumière la fait fondre. Ainsi notre âme, par la pratique des saintes œuvres et des vertus chrétiennes, entretient au milieu du monde la pure lumière de Jésus-Christ; mais cette lumière brûlante, dont elle est l'aliment, la consume elle-même des feux de l'amour; et c'est pour cela que l'épouse des Cantiques s'écrie, s'adressant à son époux : « Mon âme s'est liquéfiée, quand j'ai entendu votre parole [1]. »

Toutefois, si l'ardeur de l'amour consume l'âme, le roi-prophète nous dit aussi, qu'en présence de la justice divine, « les pécheurs périront comme la cire que la chaleur fait fondre [2]. »

Feu de l'amour et feu de la colère, l'un et l'autre, vous dévorez notre âme; mais la colère la fait mourir, et l'amour la fait vivre d'une éternelle vie.

1. Cant. V, 6.
2. Ps. LXVII, 3.

V

Quand les abeilles ont construit avec art les alvéoles de cire, elles y déposent leur miel; et ces alvéoles, où la cire est unie au miel, composent le rayon. Le symbole du rayon nous est plusieurs fois présenté dans nos saints livres [1].

Ainsi d'abord, le rayon est l'image de la sainte Écriture elle-même, où les figures de l'Ancien Testament sont comme les cellules de cire compactes et serrées, qui enferment et protégent le miel divin de l'Évangile.

Ou bien encore, la cire du rayon est la *lettre* insipide et dure, qui cache dans son enveloppe le miel savoureux de l'*esprit*.

Lorsque nous lisons nos saints livres, n'imitons pas les hommes frivoles et grossiers qui, s'attachant à la lettre morte, ne pénétrant aucun mystère, n'étudiant aucune parabole, oublient le miel pour ne s'attacher qu'à la cire. Apprenons plutôt de l'Épouse à

1. Gilb. abb. in Cant. LXXXII. — Aug., in Ps. CXVIII, Serm. XXII, 7.

savourer le miel en même temps que le rayon [1]. « Si nous avons su goûter le miel, ajoute l'auteur des Proverbes, le rayon lui-même semblera très-doux à notre gosier. *Comede mel, fili mi, et favum dulcissimum gutturi tuo* [2].

Peu de jours après la résurrection du Sauveur, comme les disciples hésitaient à croire, Jésus parut au milieu d'eux et dit : « Avez-vous là quelque chose à manger [3] ? » Et ils lui présentèrent un morceau de poisson rôti et un rayon de miel.

Les commentateurs voient en ces deux objets une double image de Jésus-Christ. Occupons-nous seulement du rayon.

Le rayon, avons-nous dit, se compose de cire et de miel. Dans le cierge, la cire et la lumière nous ont rappelé l'humanité et la divinité du Sauveur : dans le rayon, la cire unie au miel nous offre le même symbole. La cire et le miel sont distincts, et pareillement la nature humaine est distincte de la nature divine. Mais la cire et le miel ne forment qu'un seul rayon ; et de même, quand le

1. Cant. V, 1.
2. Prov. XXIV, 13.
3. Luc. XXIV, 42.

Verbe s'est incarné et qu'il est venu habiter parmi nous, un seul divin rayon de miel a été déposé dans le monde.

O délicieux rayon, où je possède à la fois la cire et le miel, où mes doigts touchent la cire, où mon cœur savoure le miel! Je m'approche de la chair du Sauveur, et la divinité vient à moi; j'applique mes lèvres aux bords du rayon, le miel coule et me nourrit!

VI

Si le miel et la cire du rayon nous représentent l'union des deux natures, divine et humaine, en la personne du Sauveur, le miel, lui-même, est principalement la figure dont se servent nos saints livres pour symboliser Jésus-Christ.

Son nom, dit saint Bernard, est pour nous un miel suave; son esprit est plus doux que le miel. Et n'est-ce pas du Sauveur qu'il a été écrit, que sa conversation n'a jamais d'amertume, *non habet amaritudinem conversatio illius* [1] ?

1. Sap. VIII, 16.

Déjà nous avons vu que le miel du rayon représente la sagesse divine cachée sous la *lettre* de nos saintes Écritures; et aussi, avec le roi-prophète, nous aimons à nous écrier : « Que vos paroles sont douces, ô mon Dieu! Elles valent mieux que le miel pour nos lèvres [1]. »

Mais le miel de la parole divine se tire du suc de nos saints livres, que saint Jérôme compare à un jardin fleuri; et les docteurs imitent l'abeille, quand ils élaborent ce miel avec soin, avant de le présenter à l'avidité des fidèles.

On raconte que, peu après la naissance de saint Ambroise, on vit un essaim d'abeilles se poser sur son berceau [2]. N'était-ce pas un symbole, et les abeilles ne présageaient-elles pas, qu'un jour, à leur exemple, l'admirable docteur saint Ambroise saurait façonner le doux miel que nous savourons dans ses œuvres?

1. Ps. CXVIII, 103.

2. In fest. S. Amb. 7 Dec. Lect. IV, Circa. initium.

VII

Le miel est encore l'image de toutes les douceurs spirituelles, que la piété chrétienne offre à l'âme.

Moïse, rappelant au peuple d'Israël les merveilles de la terre promise, s'exprimait en ces termes : « Le Seigneur l'a établi en une contrée élevée, où il recueillera le miel sur la pierre [1]. »

Hélas! le monde où nous vivons est semblable au rocher aride! Pertes cruelles, déceptions amères, chagrins et souffrances de toute sorte. Où trouver, au milieu du monde, les fleurs dont l'abeille a besoin pour composer son miel?... Mais la piété est une abeille qui recueille le miel, même sur la pierre. Elle nous soutient dans nos afflictions; elle guérit nos souffrances; elle affermit toutes nos faiblesses!... A la suite d'une bonne œuvre accomplie, d'une sainte prière, d'une communion fervente, chacun de nous a pu souvent dire : « J'ai cueilli le miel sur le rocher. »

1. Deut. XXXII, 13.

VIII

D'où vient cependant que l'auteur des Proverbes n'hésite pas à nous donner ce conseil : « Vous avez trouvé du miel ; mangez en ce qui vous suffit, de peur que pris avec excès, il ne vous excite au vomissement [1] ? »

Plus loin, se servant de la même image, l'auteur sacré en explique le sens : « De même que le miel n'est pas bon à celui qui en mange beaucoup, de même celui qui scrute la majesté sera opprimé par la gloire [2]. »

N'était-ce pas la pensée de l'Apôtre, quand il exhortait les fidèles à ne se point faire savants plus qu'il ne convient de l'être [3], et à proportionner leur science à leur foi ? Si l'étude de la sainte Écriture est faite avec un esprit de foi, d'humilité et de piété, oh ! combien d'ineffables délices elle offre aux âmes chrétiennes ! Mais, si on n'explore nos saints livres

1. Prov. XXV, 16.
2. Ibid., 27.
3. Rom. XII, 3.

qu'avec une curiosité vaine, et des systèmes d'audacieuse critique, leur miel se change en poison, et Dieu, jaloux des mystères de sa gloire, opprime l'orgueil qui veut les scruter.

IX

Toutefois, la divine Écriture, qui nous invite à ne pas abuser du miel le plus pur et le plus sain, nous prémunit surtout contre les douceurs mensongères du miel, dont l'auteur des Proverbes a dit : « Les lèvres impures distillent un doux miel; mais sa fin est l'absinthe et le glaive à deux tranchants [1]. »

Plaisirs coupables, criminels enchantements, décevantes illusions d'une imagination égarée, tous les attraits du vice, tous les charmes de l'erreur et toutes les séductions du mal, voilà le miel que le monde nous présente, et qui donne la mort à notre âme.

C'est le miel du fruit défendu, qu'Ève a goûté au Paradis terrestre.

1. Prov. V, 4.

C'est le miel que Jonathas a recueilli en courant, et dont il s'est nourri, malgré la défense de son père. Condamné à mourir, il s'écrie : « J'ai goûté un peu de miel, et voici que je meurs [1] ! »

O mon Dieu, combien d'âmes, au jour du jugement, devront vous dire, comme Jonathas : J'ai goûté un peu de miel, et je meurs!... Ne souffrez pas que je m'abandonne jamais aux séductions terrestres, et ne me laissez pas succomber aux tentations qui m'environnent. Je choisis, en ce monde, l'amertume de la pénitence, afin de goûter au Ciel le miel divin de votre héritage.

X

L'abeille puise avec sa bouche le miel caché dans le calice des fleurs, et son corps se termine par un aiguillon qui déchire. N'est-ce pas l'emblème des folles joies du monde, « qui commencent par le miel, et finissent par le tranchant du glaive [2] ? » Et n'est-ce

1. 1 Reg. XIV, 43.
2. Prov. V. 3-4.

pas également une image de ces hommes dangereux, dont les discours perfides distillent, en notre présence, le miel de la flatterie, tandis que, derrière nous, ils ne songent qu'à nous dresser les plus cruelles embûches?

Oh! combien de semblables abeilles ont bourdonné autour du Sauveur, pendant les jours de sa vie mortelle! Lorsque les Pharisiens voulaient le surprendre dans ses paroles : « Maître, lui disaient-ils, vous êtes la vérité même, et vous ne faites acception de personne [1]. » C'était la goutte de miel. Mais, en même temps, ils dardaient contre lui l'aiguillon de leur haine, et ils juraient de le faire mourir. Parlant par son prophète, le Seigneur les avait d'avance désignés en ces termes : « Ils m'ont environné comme les abeilles, *circumdederunt me, sicut apes* [2]. »

Toutefois, l'abeille perd son aiguillon en piquant : et c'est ainsi que la mort, en s'attaquant à Jésus-Christ, a perdu la puissance qu'elle avait acquise en Adam. Au sortir du tombeau, le Seigneur a pu

1. Matth. XXII, 16.

2. Ps CXVII, 12.

chanter le cantique du triomphe : « O mort, où est ton aiguillon, *ubi est, mors, stimulus tuus*[1] *?* »

XI

Bénissons Dieu cependant d'avoir donné l'aiguillon à l'abeille. Petite, humble, faible, tout entière à son œuvre, et uniquement préoccupée du doux labeur qu'elle accomplit pour nous, plus encore que pour elle, comment saurait-elle se défendre contre les ennemis qui l'attaquent? Dieu a bien fait toutes choses. Il cache le lis parmi les épines, et il donne l'aiguillon à l'abeille!...

L'Église, qui nous dispense tout le miel de l'amour du Sauveur, n'est-elle pas semblable à l'abeille? Aussi Dieu l'a munie, comme elle, d'un redoutable aiguillon. L'Église frappe et châtie ceux qui la méprisent et l'outragent.

N'attaquons pas cette divine abeille : les blessures de son aiguillon donnent la mort.

1. 1 Cor. XV, 55.

XII

L'Église, disais-je, est par excellence l'abeille active et laborieuse.

Comme l'abeille, l'Église travaille uniquement à façonner son miel, le miel de la parole qu'elle prêche, le miel des vertus qu'elle pratique, le miel plus délicieux encore qu'elle distille à l'autel, le miel de l'Eucharistie.

Mais ne pourrait-on pas également assimiler l'Église à la ruche?

La ruche nous a semblé l'exemplaire abrégé d'une société parfaite. Or, le type le plus accompli des sociétés humaines est l'Église. Elle se gouverne par elle-même, se suffit à elle-même, ne dépend que d'elle-même.

La ruche n'a qu'une reine, et l'Église qu'un seul chef; et de même que, dans la ruche, la hiérarchie et les emplois sont merveilleusement ordonnés, ainsi, nous dit saint Paul [1], « entre les membres de l'Église,

1. I Cor. XII, 4-6.

il y a diversité de grâces, diversité de ministères, diversité d'opérations. Mais toutes les abeilles ensemble se proposent un but unique; et l'Église de Jésus-Christ n'a, elle-même, qu'une seule pensée, la gloire de Dieu par le salut des âmes.

XIII

J'ai nommé le miel de l'Eucharistie! Puis-je songer à la douceur du miel sans me rappeler l'Eucharistie? Je m'approche du saint autel, où se compose le miel Eucharistique. Quelle est la fleur qui produit ce miel? La fleur est Jésus-Christ. Et quel est le miel recueilli sur cette fleur? Le miel est encore Jésus-Christ.

O sainte Eucharistie, vous seule savez révéler à mon âme la beauté et la suavité du Sauveur : je vois la fleur; je savoure le miel; je goûte et je vois combien le Seigneur est doux [1].

Mais ce n'est point assez de goûter les douceurs

1. Psal. XXXIII, 9.

de l'Eucharistie. Méditer et mettre en pratique les enseignements qu'elle donne est meilleur et plus doux encore.

Quand le fils de l'homme ordonna au prophète Ézéchiel de se nourrir du livre mystérieux, le prophète obéit, et le livre ayant touché sa bouche, lui parut semblable au miel [1].

L'Eucharistie est le plus suave des livres. Il faut que l'âme le dévore, si elle veut connaître Jésus-Christ. A mesure qu'elle s'en pénètre, elle saisit mieux le mystère qui aide à expliquer tous les autres, l'amour infini du Sauveur.

1. Ezech. XIII, 1.

LE VER. — LA CHRYSALIDE. LE PAPILLON.

Le ver, objet de mépris. — Il humilie l'orgueil de l'homme. — Le ver qui ne meurt pas. — Antiochus. — Corruption de la chair. — Le trésor que les vers ne rongent pas. — Jésus-Christ, figuré par le ver. — Le lierre du prophète Jonas. — La chrysalide. — Le papillon. — L'homme frivole. — La Résurrection de la chair. — Jésus-Christ ressuscité:

I

Le ver est, à coup sûr, une bien humble créature de Dieu; il n'a ni beauté ni éclat, et nos pieds le foulent avec dédain. Il exerce cependant, ici-bas, une formidable puissance. Ce que la mort ne fait que toucher, c'est le ver qui le dévore. Il se complaît dans la pourriture, et les cadavres lui servent d'ali-

ment! Souvent même il n'attend pas que la mort lui ait préparé sa pâture. Il s'attaque aux êtres vivants, et il les ronge: il pique le tronc de l'arbre, et l'arbre voit bientôt dépérir tout ce qui le rendait fier, son feuillage, ses fleurs, ses fruits.

Mais les naturalistes distinguent d'innombrables espèces de vers, et parmi eux, il en est de tellement tenus, tellement imperceptibles, qu'on ne les distingue qu'à l'aide du microscope.

Ceux-ci, partout répandus, nous enveloppent, pour ainsi parler, de leurs infinies myriades. Ils sont en nous et hors de nous; ils nagent dans l'eau limpide qui nous sert de breuvage!

Dieu ne semble-t-il pas avoir voulu se servir de cet animacule méprisable pour humilier notre orgueil, et nous rappeler la vanité des choses humaines?... Qu'est-ce que la force du chêne, puisqu'un ver le dessèche? Qu'est-ce que la pureté de l'eau, puisque des millions de vers la souillent? Qu'est-ce que la vie, puisque les vers la dévorent?

II

Les cadavres sont la pâture des vers; mais ceux-ci, périssables eux-mêmes, s'attachent à des corps que la mort a frappés. Il y a un ver qui ne meurt pas, et qui devore les âmes immortelles : c'est celui dont parle Jésus-Christ, lorsque, faisant allusion aux peines des réprouvés dans les enfers, il dit : « Leur feu ne s'éteint pas et leur ver ne meurt pas [1]. »

Si tous les commentateurs catholiques sont d'accord sur la réalité du feu de l'enfer, plusieurs estiment que le ver qui ne meurt pas est l'image des tortures morales, auxquelles seront éternellement en proie les âmes des damnés. C'est le sentiment de saint Jérôme, qui applique le même symbole aux incessants remords de la conscience coupable, et cite à ce propos le texte des Proverbes : « Comme le ver mange le vêtement et l'arbre, ainsi la tristesse de l'homme ronge son cœur [2]. » « Le ver qui ne meurt

1 Matth. IX, 43.
2. Prov. XXV, 30.

pas, ajoute dans le même sens saint Bernard [1], c'est le souvenir du passé coupable. Il est comme inné dans le péché, et s'y attache si fortement, que rien désormais ne l'en arrache. Il ne cesse de ronger la conscience, et se nourrissant d'une pâture qui ne se consume jamais, il y renouvelle perpétuellement sa vie. O mon Dieu, j'ai horreur du ver qui ne meurt pas, et d'une mort qui vit toujours. »

Antiochus, après avoir longtemps persécuté le peuple de Dieu, éprouve enfin la vengeance du Seigneur; il est dévoré par les vers : ceux qui déchirent ses entrailles n'ont, il est vrai, qu'une vie passagère; mais les vers, qui torturent sa conscience criminelle, ne meurent pas; car il est écrit de ce roi impénitent, que le pardon a été refusé à son cœur endurci [2].

III

Nous avons dit que les vers choisissaient préféra-

1. De Consider. V, 12.
2. Macc. IX, 9.

blement pour demeure les corps que la putréfaction décompose. Ils y amassent des germes innombrables dont l'éclosion est à peine sensible, en sorte que l'on a cru longtemps que la corruption engendrait les vers.

Faut-il être surpris dès lors que, dans le langage de nos saints livres, les vers soient le symbole des souillures dont notre nature corrompue est le principe?

Baldad, l'un des trois interlocuteurs de Job, s'exprime ainsi : « L'homme n'est que pourriture, et le fils de l'homme n'est qu'un ver [1]. »

« Pourquoi, reprend subtilement saint Grégoire [2], pourquoi cette distinction entre l'homme et le fils de l'homme, l'homme comparé à la pourriture, le fils de l'homme comparé au ver? Notre premier père Adam était homme; il n'était pas fils de l'homme. C'est en lui que la nature humaine, originairement pure et sainte, a été corrompue par le péché; et de même que la corruption engendre les vers, de même tous les hommes, fils du premier homme, ont été semblables aux vers, parce qu'ils sont sortis de la corruption d'Adam. »

1. Job. XXV, 6.
2. Greg., Moral. XVII, 17.

Le saint docteur [1] développe la même pensée, en interprétant cette autre parole de Job : « J'ai dit à la pourriture : vous êtes mon père, et aux vers vous êtes ma mère et ma sœur [2]. »

Nous naissons tous d'Adam pécheur; mais son péché fait dériver en nous la nature souillée, qui est notre mère, et les criminelles habitudes qui naissent et grandissent avec nous comme des sœurs. Oh! que de chagrins cuisants, que de sollicitudes dévorantes s'attachent à nos cœurs coupables. La morsure de ces vers nous rappelle incessamment que nous ne sommes pas seulement nés du péché, mais que le péché vit toujours en nous et avec nous.

IV

La cupidité est peut-être de toutes les passions de notre nature corrompue celle qui fait naître et alimente en elle avec plus d'abondance les vers rongeurs des inquiétudes et des chagrins. Ils pul-

1. Greg Moral. XIII, 47.
2. Job. XVII, 14.

lulent dans l'âme cupide. Et Jésus-Christ, voulant nous prémunir contre l'attachement exagéré aux biens terrestres, prend soin de nous avertir que ces biens sont consumés par la rouille et les vers. Comme la rouille décolore les plus brillants métaux, ainsi l'ennui, inséparable de la satiété des biens terrestres, assombrit le bonheur du riche. Et de même que les vers déchirent le fin tissu des plus précieuses étoffes, ainsi l'envie haineuse et chagrine brise entre les âmes cupides tous les liens de la charité. « Sachez plutôt, continue le Sauveur, amasser des trésors pour le ciel, trésors que ne peuvent atteindre ni la rouille, ni les vers; là où est votre trésor, là est votre cœur [1]. »

Si mon cœur ne soupire qu'après les richesses périssables, les vers dévoreront à la fois mes richesses et mon cœur; mais si mon cœur et mon trésor sont uniquement en vous, ô mon Dieu, je ne craindrai plus pour eux ni la rouille ni les vers: car vous êtes le saint des saints, que la corruption ne touche pas: vous promettez à vos élus un or immortel, que n'atteint pas la rouille, et vous les

1. Matth. VI, 21.

revêtez d'une gloire que les vers ne consumeront jamais.

V

O prodige de l'abaissement d'un Dieu! Le ver se traîne misérablement parmi les rebuts de la création : on le méprise, on l'écrase, et souvent même l'œil distingue si peu son imperceptible existence qu'on le considère comme un néant. C'est pour cela que se désignant d'avance sous cet emblème, le Sauveur s'écrie par la bouche de David : « Je suis un ver, et non un homme, *ego sum vermis et non homo* [1]. » « Pourquoi un ver et non un homme, reprend saint Augustin [2] ? Un ver : car il est mortel; car il est né de la chair; — non un homme : car il est Dieu. Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. »

Suivons donc Jésus-Christ sous cette transformation humiliante qu'il daigne subir par amour pour nous.

1. Ps. XXI, 7.
2. Aug., in Ps. XXI, Enarrat, II.

Comme le ver sort de la terre, ainsi Jésus-Christ est né d'une terre vierge, qui est Marie, suivant l'expression du prophète : « Que la terre s'ouvre, et qu'elle fasse germer le Sauveur. *Aperiatur terra et germinet Salvatorem* [1].

Le ver s'insinue sans bruit; il glisse dans le silence et il rampe inaperçu.

Le Sauveur naît dans l'obscurité de l'étable; il vit caché à Nazareth, et c'est de lui qu'il est écrit que, durant le cours de sa vie mortelle, il ne poussera aucune clameur, et se taira devant ceux qui l'écraseront. *Non clamavit... Obmutescet* [2].

Le ver, nous l'avons dit souvent, est un objet de répulsion et de dégoût. Et Jésus-Christ a voulu être « l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple [3]. »

La grande œuvre du Sauveur a été la vocation des Gentils et leur substitution au peuple d'Israël. Or, dans l'accomplissement de cette œuvre, Jésus-Christ est figuré par le ver, qui dessèche le lierre touffu à l'ombre duquel se reposait Jonas [4].

1. Isai. XLV, 8.
2. Isai. LIII, 7.
3. Ps. XXI, 7.
4. Joan. IV, 7.

Le lierre, image du peuple juif, étendait sur la tête du prophète son large et rafraîchissant ombrage, parce que, dit saint Augustin [1], les promesses de l'ancien testament étaient l'ombre des choses futures, *umbra futurorum*. Mais Jésus-Christ, sous l'emblème du ver, dessèche les branches vertes d'Israël et dissipe leur ombre menteuse, lorsque, proclamant l'Évangile, il substitue la lumière à l'ombre, et la réalité aux figures.

Enfin Jésus-Christ meurt sur la croix. Nous avons vu que le ver s'attache au bois qu'il a mordu. Jésus-Christ sur la croix, dit saint Ambroise, c'est le ver fixé dans le bois. *Christus in cruce, vermis in ligno* [2].

VI

Quelle admirable métamorphose subissent certains vers, lorsque, ayant vécu quelque temps à l'état de chenilles, ils se changent en chrysalides, pour deve-

1. Aug. Epist. CII, 35.
2. Amb. in Evang. Luc. X, 23.

nir ensuite ces brillants papillons, qui volent autour des fleurs de nos jardins.

Lorsque la chenille se forme en chrysalide, on dirait que la vie s'est entièrement éloignée d'elle. Elle n'est plus qu'une petite masse inerte et qui semble inanimée : elle vit cependant, et c'est alors que le ver à soie, par exemple, s'enfermant dans son cocon, façonne le précieux tissu qui l'enveloppe.

Cette première transformation du ver en chrysalide ne nous rappelle-t-elle pas la parole que l'apôtre saint Paul adressait aux premiers chrétiens : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée dans le Christ [1] ? »

Mourir au monde, n'est-ce pas la première condition de la vie chrétienne? Le chrétien meurt à toutes les joies, à toutes les convoitises, à toutes les folies qui font la vie du siècle.

Sa vie se cache en Jésus-Christ. Il fuit au fond des déserts : il s'ensevelit au fond des cloîtres; ou, s'il demeure parmi les hommes, son humilité est un voile qui le dérobe à tous les regards.

Mais, aussi bien que le ver qui devient chrysalide, le chrétien, en mourant au monde, travaille cependant pour le monde. Dans la solitude et le silence,

1. Colos. III, 3.

dans l'anéantissement d'une vie mortifiée, il prie et c'est alors qu'il façonne toutes les grandes œuvres que l'amour divin lui inspire! Non, l'âme cachée en *Jésus-Christ n'est point une âme oisive.* Autour de son vivant tombeau, elle file une soie précieuse, — celle de la charité!...

VII

Cependant la chrysalide se change elle-même en papillon. A peine ce joli insecte s'est-il échappé de son enveloppe, qu'il déploie ses ailes et s'envole.

Le petit oiseau, avant de voler, doit attendre que ses plumes aient grandi, et avant de se lancer dans l'espace, il essaie, sur le bord de son nid, ses ailes novices. Le papillon vole en naissant.

Comme l'abeille, il aime les fleurs et il se nourrit de leur suc; mais il ne travaille pas, comme elle. On dirait qu'il n'est au monde que pour briller et se réjouir.

Les papillons sont, en effet, une parure charmante ajoutée à la nature. Tous n'ont cependant pas le même éclat. Les uns sont plus obscurs, les autres ont de

plus vives couleurs; mais tous plaisent à nos regards, et leur variété même ajoute à leur beauté.

Les papillons éclosent au printemps : c'est aux premiers beaux jours de cette nouvelle saison, que la Providence les sème dans les airs, comme l'image d'une vie nouvelle et d'une radieuse félicité.

Que nous figure le papillon?

Il est vrai que son humeur frivole, son inconstance, la fragilité de son éclat, son fol amour pour la flamme qui le brûle, l'éphémère durée de sa vie, nous porteraient à le considérer comme le symbole des âmes vaines et mondaines.

Mais quand je le vois sortant de sa chrysalide, transformé en un nouvel être, beau, heureux, dirigeant son vol vers le Ciel, une même pensée chrétienne me sert à expliquer la chrysalide et le papillon.

La chrysalide, avons-nous dit, rappelle la vie cachée du chrétien : elle rappelle son humilité, sa mortification, son éloignement du monde. Ajoutons qu'elle est encore l'image de notre mort et de notre ensevelissement dans le tombeau. Mais le tombeau du chrétien n'est que le repos de la chrysalide.

Au son de la trompette des anges, il ressuscitera dans sa chair, et sera transformé en un être nouveau.

Cette mystérieuse renaissance à la vie ne sera sujette ni aux infirmités de l'enfance, ni aux développements successifs des âges : Le chrétien renaîtra, comme le papillon, éclatant de gloire et de beauté. Son corps agile planera tout à l'aise dans les hauteurs du Ciel. Pour lui plus de chagrins, ni de labeurs. Il ne saura que jouir et être heureux. Le chrétien ressuscité naît et vit comme le papillon; mais il ne meurt pas comme lui : car la vie du papillon se mesure à la durée du printemps; et le printemps du Ciel n'a pas de terme.

Par le mystère de leur brillante métamorphose, par leur agilité et leur beauté, les papillons sont l'image des élus. Eh bien, leurs nombreuses variétés nous rappellent aussi la diversité de gloire réservée aux saints dans le Ciel.

« Autre est la clarté du soleil, dit saint Paul, autre celle de la lune, autre celle des étoiles : il sera ainsi pour la résurrection des morts [1]. » Nous pouvons ajouter, dans le même sens : Autre est le papillon plus modeste et plus pâle qui voltige autour de nos parterres, autre celui qui, sous les feux brûlants

1. 1 Cor., XV, 41.

des tropiques, étale les éblouissantes couleurs du prisme.

Les corps ressuscités s'épanouiront en des clartés diverses, suivant le mérite des œuvres qu'ils auront accomplies ici-bas; mais tous sortant du tombeau, s'éveilleront à une vie glorieuse qui n'aura plus de fin.

VIII

Seigneur Jésus, vous avez été les prémices de la resurrection des morts, et c'est vous qui le premier, après avoir dormi trois jours sous la pierre du sépulcre, l'avez brisée pour vous élever au Ciel. Si je veux vous suivre dans la gloire, je dois imiter d'abord vos anéantissements. Vous vous êtes abaissé comme le ver; je vivrai humble et méprisé du monde. Vous vous êtes enseveli, ainsi que la chrysalide, dans la nuit du tombeau; j'accepterai la mort, qui n'est plus pour le chrétien que le sommeil de l'attente... Mais au tombeau, vous avez pris des ailes; accordez-moi un jour, Seigneur, les ailes glorieuses de la résurrection.

L'ARAIGNÉE

L'une des merveilles de la nature. — Ce qui est méprisable aux yeux du monde mérite le regard du chrétien. — Vaine confiance du pécheur. — L'hypocrite. — La science, ennemie de la foi. — Futilité des arguments de l'impie. — Le chrétien se revêt de Jésus-Christ. — Les âmes sans consistance succombent seules aux objections de l'impiété. — L'âme surprise dans les toiles de l'araignée. — Comment un souffle la délivre. — Les idoles, et les toiles d'araignée. — Nos années méditent comme l'araignée. — L'homme s'épuise en travaillant. — L'araignée, symbole du travail. — L'araignée dans le sanctuaire. — L'âme pieuse médite comme elle, et se consume comme elle. 405

I

La Providence a tellement multiplié sous nos yeux certaines merveilles de la nature, qu'elles nous semblent à peine dignes de fixer nos regards et notre admiration.

Rien de plus curieux, assurément, que le travail de l'araignée. La voyez-vous, avec un art extrême, tirant de sa propre substance une toile fine et délicate, suspendant ses premiers fils aux encoignures d'un toit ou aux épines d'un buisson touffu; puis, se glissant, à l'aide de ces fils, et les renouant à d'autres qu'elle façonne en se promenant; puis, étendant peu à peu son tissu aux deux parois qui soutiennent son œuvre; puis, s'abritant sous cette trame légère, comme sous un voile; et, de là, guettant sa proie!... La toile de l'araignée n'est, en effet, qu'un piége. Plus d'une mouche s'y laisse prendre, et devient aussitôt la proie de son industrieuse ennemie.

Eh bien, c'est à peine, je le répète, si l'araignée attire notre attention. D'abord elle est, elle-même, un très-vilain insecte qui cause souvent un sentiment d'horreur; puis, ses toiles ont beau être filées avec une habileté surprenante, loin d'orner nos jardins et nos habitations, elles les salissent et les déparent.

Mais le chrétien considère toutes les choses de la création avec des yeux qui les embellissent. En chaque objet créé, il voit le reflet de la pensée de Dieu; il voit le symbole que cet objet révèle. Ne méprisons pas l'araignée: elle nous parle et nous instruit.

II

La toile de l'araignée est fragile, et le souffle d'un enfant suffit pour la détruire.

C'est pour cela, que le saint homme Job lui compare la confiance du pécheur. *Sicut tela aranearum, fiducia ejus* [1].

De même, effectivement, que l'araignée tire de sa propre substance la toile qu'elle file et qu'elle étend, ainsi le pécheur, sans recourir à Dieu, ne veut devoir qu'à lui-même sa grandeur, son accroissement, sa puissance.

Les richesses qu'il amasse, les honneurs auxquels il parvient, étendent au loin son influence et son action; et il se confie volontiers en cette trame brillante qu'il a tissée de ses propres mains. Mais que le souffle de la mort l'atteigne, ou que le vent d'une fortune contraire vienne seulement à l'effleurer, la toile éphémère se brise, et le pécheur, ajoute le saint homme Job, reconnaît sa folie. *Non ei placebit*

1. Job. VIII, 14.

vecordia sua, et sicut tela aranearum, fiducia ejus [1].

III

Toutefois, le texte que nous avons cité s'applique principalement aux espérances de l'hypocrite.

« Et, en effet, nous dit saint Grégoire, l'hypocrite se livre souvent à de pénibles travaux : il étudie les saintes Écritures ; il prêche la parole de Dieu ; il exprime au dehors d'admirables sentiments ; il essaie d'agir efficacement sur les âmes ; mais ce n'est pas l'intérêt de ces âmes qu'il recherche, c'est le sien propre. Il a une science qui enfle, non un amour qui édifie. Il arrache à son auditoire des éloges ; il ne sait pas faire couler ses larmes [2]. » Quelles que soient en apparence les œuvres de l'hypocrite, le souffle impur de l'amour-propre les dissipe et les rend vaines. Il a tendu les toiles de l'araignée : ses espérances s'envolent avec elles. *Spes hypocritæ peribit... Sicut tela aranearum, fiducia ejus* [3].

1. Job. VIII, 14.
2. Greg. Moral., lib. VIII, in c. VII, Job.
3. Job. VIII, 13.

IV

Les toiles de l'araignée attestent le talent d'une savante ouvrière : nulle main assez habile pour en imiter la façon. Mais à quel usage servent-elles, et qu'elle est leur utilité? « Ils ont filé les toiles de l'araignée, » dit le prophète Isaïe, en parlant des pécheurs, « mais elles ne leur servent pas de vêtement, et ne couvrent pas leur nudité [1]. » Qui, en effet, imaginera qu'on puisse jamais se vêtir avec cette mince et fragile étoffe?

Voici cependant une araignée qui, de ses toiles perfides, prétend faire un vêtement pour nos âmes! C'est la fausse science ennemie de la foi! Regardez avec quel soin elle élabore son œuvre, passant et repassant les fils confus de ses sophismes, entrecroisant l'insulte et le mensonge, ourdissant la trame de ses fables. « Je n'ai travaillé, dit-elle, que pour vêtir vos âmes : abritez-vous sous ce manteau que j'ai filé. Si vous êtes froids, il vous échauffera; si vous

1. Isai. LIX, 5-6.

êtes nus, il vous couvrira!... » « Non, non, répond le prophète, leurs toiles d'araignée n'ont jamais pu vêtir personne, ni couvrir la nudité de personne [1]. » « Ces toiles se brisent trop facilement, continue saint Ambroise; elles ne peuvent être solides, parce qu'elles sont sans appui. L'araignée les suspend dans le vide. Rien de ce qui est lâche et mou ne convient au soldat de Jésus-Christ. Ceux qui s'habillent avec mollesse vont s'énerver dans la maison des rois [2]. » Pour nous, chrétiens, nous ne savons nous revêtir que de Jésus-Christ seul; et les toiles de l'araignée ne sont pas le vêtement du Christ; elles laissent les âmes dans la misère et dans la nudité.

V

Cependant les toiles de l'araignée sont pour cet insecte lui-même une ressource très-sûre. C'est à l'aide de ce filet subtil qu'elle peut saisir sa proie et se procurer un aliment.

1. Isai. LIX, 5-6.
2. Ambr. in Psal. XXXVIII.

Mais qu'elle est la proie de l'araignée? Ses faibles toiles n'arrêtent au passage que les mouches et les moucherons. Elles suffisent néanmoins pour les retenir captifs; et si on ne les dégage aussitôt, l'araignée en fait sa pâture.

Rappelons-nous que nous avons comparé, tout à l'heure, l'orgueil, l'hypocrisie, le mensonge, dressant leurs piéges pour perdre nos âmes, à l'araignée qui file sa toile. Si nos âmes, par de frivoles et profanes habitudes, par une *conduite dissipée et mondaine*, sont devenues semblables à la mouche qui vole, elles se laisseront prendre comme elle. L'âme sérieusement chrétienne, au contraire, n'a rien à craindre des toiles de l'araignée.

Pourquoi notre siècle voit-il tant d'égarements, tant d'infidélités et tant de chutes? Est-ce que les arguments qu'on emploie pour combattre la religion de Jésus-Christ ont une réelle puissance? Non, sans doute: ces arguments sont faibles, mais les âmes le sont plus encore!...

Toiles d'araignée que briserait le souffle d'un enfant, et où les âmes sans consistance s'enlacent et périssent comme les mouches!

VI

Mais quoi? tous les insectes qui tombent dans les toiles d'araignée seront-ils condamnés à périr?...

Ne nous est-il jamais arrivé de prendre pitié du pauvre moucheron, au moment où l'araignée l'a saisi dans ses filets, et s'apprête à se jeter sur lui. Un peu d'aide lui suffit pour qu'il s'échappe et reprenne son vol!... Doux ministère de la charité, que nous trouverons souvent, nous-mêmes, l'occasion d'exercer ici-bas. Le Bon Pasteur a recueilli sa brebis, au milieu des épines et des ronces. Mille occasions se présentent à nous où, pour sauver une âme que nous aimons, il nous suffit de souffler sur une toile d'araignée!... Un sage conseil, un bon exemple, une prière, voilà le souffle qui délivre cette pauvre âme, et elle reprend son vol vers les régions du Ciel.

VII

Mais d'où vient que le prophète Osée m'annonce, que le veau d'or de Samarie se laissera prendre par les toiles des araignées; *erit in aranearum telas vitulus Samariæ*[1]?

Comment se peut-il que ce pesant simulacre soit retenu par des fils si minces?

C'est que le veau d'or est une idole, et que toutes les idoles sont vaines! Idoles d'or et d'argent; idoles vêtues de pourpre; idoles de chair; idoles de l'avarice et de l'ambition ou de la volupté : toutes se présentent à nous avec l'aspect d'une irrésistible puissance. Elles nous trompent, elles ne sont rien; une toile d'araignée qu'on oppose à leur pouvoir les entrave; un vil insecte les dévore. O mon Dieu, combien je suis coupable, lorsque je plie honteusement les genoux devant les idoles que le monde dresse sans cesse autour de moi! Je m'imagine que je ne saurai jamais résister à leur empire, et une toile d'araignée est plus forte que le veau d'or de Samarie!

1. Ose. VIII, 6.

VIII

Quel est l'homme dont la vie ne se consume en projets vains, en méditations vaines? On se fait des rêves qui ne se réalisent pas; on forme des désirs que rien n'apaise et ne satisfait jamais; on poursuit des biens périssables; on s'agite, on se presse, on se tourmente. Et que revient-il à l'homme de tout ce travail, demande l'Écclésiaste [1]?

Les années de l'homme se passent à méditer d'inutiles pensées; elles méditent, nous dit le roi-prophète, comme l'araignée qui file sa toile. *Anni nostri sicut araneæ meditabuntur* [2]. Chaque année qui s'écoule est une toile nouvelle qu'on tisse et qui se déchire. Les mouches frivoles qui se prennent à nos piéges ont-elles valu nos durs labeurs?...

1. Eccli. I, 3.
2. Psal. LXXXIX, 9.

IX

Ainsi nos années se succèdent rapidement, et nous entraînent avec elles; elles usent, peu à peu, notre vie. « Que revient-il à l'homme de son travail [1] ? »

Hélas! il s'épuise lui-même en travaillant. Tous les soins qui l'occupent, le dévorent. Chaque nouveau mécompte pour son cœur ajoute une ride nouvelle à son front. Semblable à l'araignée, il tire de lui-même les fils éphémères de ses œuvres, et, comme elle, il se dessèche, en étendant sa toile.

Toutefois, hâtons-nous de le redire, ce sont les pécheurs surtout qui se lassent en des peines superflues; car c'est à eux que s'applique la parole de David : « En s'éloignant de Dieu, ils se sont rendus inutiles [2]. » Et aussi, est-ce l'âme des pécheurs que le même prophète a en vue, dans ce verset du psaume : « Seigneur, vous avez puni l'homme à

1. Eccli. I, 3.
2. Psal. XIII, 3.

cause de ses iniquités; vous avez fait dessécher son âme, comme l'araignée; *tabescere fecisti, sicut araneam, animam ejus* [1]. »

Le péché dessèche l'âme, mais cette aride sécheresse, qu'elle éprouve est en même temps pour elle, suivant la pensée de saint Augustin, un très-salutaire châtiment [2]. « Mon âme défaille, s'écrie David, et c'est pour cela que j'espère en votre parole, vous, qui êtes mon salut. Mes yeux défaillent, et ils disent aussitôt : Quand donc me consolerez-vous [3]? » Si le péché dessèche l'âme, vous, Seigneur, vous savez l'engraisser et lui rendre sa vertu première. Ah! que cette graisse mystérieuse vienne de nouveau fortifier mon âme, et mes lèvres vous loueront, Seigneur, dans les saints transports de la joie [4].

X

Bien que l'araignée nous semble un insecte mé-

1. Psal. XXXVIII, 12.
2. Aug. Enarr. in Psal. XXXVIII.
3. Psal. CXVIII, 81-82.
4. Psal. LXII, 6.

prisable, l'auteur des Proverbes la désigne cependant [1] parmi les animaux « qui sont plus sages que les sages eux-mêmes. Elle se soutient avec ses mains, nous dit-il, et elle demeure dans le palais des rois [2]. »

Elle se soutient avec ses mains, filant laborieusement le tissu, où se laissent prendre les insectes; et sous ce rapport, elle est, au dire des commentateurs, l'un des symboles du travail.

Elle habite le palais des rois. Et, en effet, bien qu'on l'en chasse avec mépris, elle s'y glisse furtivement de nouveau; elle reprend courageusement son œuvre interrompue, et ne craint pas de tisser sa toile sous les tentures de pourpre et les lambris dorés.

Mais ce n'est pas seulement dans le palais des rois qu'elle ose fixer sa demeure; elle pénètre bien souvent jusque dans nos sanctuaires, et s'installe audacieusement dans la maison du Roi des rois.

Ah! si alors nos soins vigilants l'écartent, avec raison, des saints lieux qu'elle souillerait de sa présence, examinons cependant, si son exemple ne nous donne pas une salutaire leçon.

1. Les interprètes les plus récents pensent que le terme latin *stellio* doit s'entendre de l'araignée.

2. Prov. XXX, 28.

Lorsque, agenouillé dans le coin obscur d'une église, je médite devant vous, ô mon Dieu, ne suis-je pas semblable à une pauvre petite araignée?

Je sais très-bien que je ne suis pas digne de paraître dans votre sanctuaire; mais votre bonté me supporte, et vous ne me chassez pas de votre maison. Bien loin de là, vous voulez, Seigneur, qu'en votre sainte présence, mes *années* qui s'écoulent *méditent, comme l'araignée* [1]. Celle-ci va et vient, étendant ses longs fils devant elle; et moi, en méditant, Seigneur, je parcours l'immense espace qui me sépare de vous; je forme comme un tissu de mes sentiments et de mes pensées; et, suivant l'expression de saint Paul, je m'étends ainsi moi-même vers ce qui est devant moi [2].

O sainte et douce méditation! O labeur qui ne sera pas sans fruit! Usée par son travail, qu'elle recommence toujours, l'araignée s'épuise et meurt! Puisse ma vie, ô mon Dieu, s'user et se consumer, comme elle, dans la méditation de votre sainte loi!

1. Psal. LXXXIX, 9.
2. Philip. III, 13.

LES SAUTERELLES

La colère de Dieu. — Les plus petites créatures suffisent pour être les instruments de sa vengeance. — Les sauterelles de l'Égypte. — Les sauterelles de l'Apocalypse. — Les hérésies. — Les erreurs modernes. — Le peuple juif. — L'âme chrétienne. — Les œuvres de la vie active, et le vol de la vie contemplative. — La jeunesse frivole et mondaine. — La sauterelle dévore les restes de la chenille. — L'amendier qui fleurit, et la sauterelle qui s'engraisse. — Épilogue.

I

Dans le langage de la sainte Écriture, la sauterelle est presque toujours le symbole, et souvent l'instrument de la colère de Dieu.

Les sauterelles sont l'une des plaies de l'Égypte. Dieu, irrité contre son peuple, commande à la sauterelle de dévorer la terre qui le nourrit [1].

1. Exod. X.

Les sauterelles sorties de l'abîme reconnaissent pour leur roi celui dont le nom est *Exterminateur* [1].

En choisissant ce faible et timide animal pour exercer, au milieu des hommes, de si cruels ravages, Dieu ne veut-il pas humilier notre orgueil, et nous montrer comment sa colère se joue de nos prétentions vaines à la puissance et à la force?

Pas n'est besoin pour lui d'armer sa main de la foudre. Il dit, et la sauterelle vient : *dixit, et venit locusta* [2]!... Il arme ses plus petites créatures contre l'homme insensé qui l'outrage.

La goutte d'eau devient un fleuve qui brise ses digues et dévaste nos cités. La sauterelle appelle ses compagnes, et, toutes ensemble, comme une armée rangée en bataille, se jettent sur nos moissons et les dévorent.

1. Apoc. IX, 11.
2. Psal. CIV, 34.

II

Mais voici l'apôtre saint Jean qui, dans une vision terrible de l'Apocalypse, nous montre d'autres sauterelles, plus effrayantes que celles de l'Égypte.

« Il leur fut défendu de nuire à l'herbe de la terre, à tout ce qui est vert, et à tous les arbres; mais seulement aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu sur leur front.

« Et il leur fut donné, non de les tuer, mais de les tourmenter durant cinq mois. Le tourment qu'elles font souffrir est semblable à celui du scorpion, lorsqu'il pique l'homme.....

« La figure des sauterelles était semblable à des chevaux préparés au combat. Elles portaient sur leurs têtes comme des couronnes, qui paraissaient d'or; et leurs visages étaient comme des visages d'hommes.

« Et leurs cheveux étaient comme ceux des femmes, et leurs dents comme des dents de lion.

« Elles portaient des cuirasses, comme des cuirasses de fer; et le bruit de leurs ailes était comme

un bruit de chariots à plusieurs chevaux courant au combat.

« Elles avaient au-dessus d'elles l'ange de l'abîme..... l'Exterminateur [1]. »

Bossuet [2] nous fait voir admirablement, dans ces mystérieuses sauterelles, une image des hérétiques qui n'ont cessé de désoler l'Église.

« Le premier caractère des hérétiques, est celui de n'avoir pas la succession apostolique, et de s'*être séparés eux-mêmes* [3]. « Ce caractère ne pouvait être marqué plus expressément que par des insectes, dont la génération est si peu connue, qu'on croit qu'ils se forment de pourriture. Ce qui aussi est vrai en partie, parce que la corruption de l'air ou de la terre les fait éclore : ainsi la corruption de l'esprit et des mœurs fait éclore les hérésies. Mais les sauterelles représentent parfaitement le génie des hérésies, qui ne sont propres, ni à s'élever, comme les oiseaux, ni à avancer sur la terre par des mouvements et des démarches réglées, comme les animaux terrestres; mais qui vont toujours comme en sautillant d'une

1. Apoc. IX, 4-11.
2. Explication de l'Apocalypse, ch. IX.
3. Jud. XIX.

question à une autre, et ruinant la moisson de l'Église.

« Les sauterelles, dit Salomon, n'ont pas de roi; et néanmoins elles vont comme des bataillons [1]. C'est-à-dire, qu'il n'y a point de gouvernement réglé; chacun innove à sa manière, et tout s'y fait par cabale. C'est un caractère de l'hérésie bien marqué par Tertullien [2]. »

« Les sauterelles ne sont pas des animaux qui vivent longtemps. A peine vivent-elles la moitié de l'année, quatre ou cinq mois, comme il est dit des sauterelles mystiques. Ainsi les hérésies n'achèvent pas l'année, c'est-à-dire, qu'elles n'ont pas une vie parfaite, ni un temps complet, comme l'Église. Elles périssent; elles reviennent; elles périssent encore. Théodote fait revivre Cérinthe; il serait lui-même oublié sans Artémon. Il en est de même des autres hérésies, et on les voit toutes se dissiper comme d'elles-mêmes, selon ce que dit saint Paul : Ils n'iront pas plus avant, car leur folie sera connue de tout le monde [3].

1. Prov. XXX, 27.
2. De Præscriptione. cap. 41-42.
3. II Tim. III, 9.

Il leur fut donné une puissance comme celle des scorpions de la terre [1].

C'est un autre caractère de l'hérésie, de nuire par un venin secret, comme la suite nous donnera lieu de le faire mieux comprendre.....

« *Et il leur fut défendu de nuire à l'herbe ni à tout ce qui est vert, ni aux arbres, mais seulement aux hommes qui n'auraient pas le signe de Dieu. Et il leur fut donné, non de les tuer.....*

« Remarquez ici avec attention comme saint Jean éloigne d'abord l'idée d'une guerre et d'un ravage temporels, afin qu'ayant pris une fois celle d'une contagion et d'un ravage spirituels, nous tournions toutes nos pensées de ce côté-là. Ces sauterelles, dit-il, sont d'une espèce particulière. Ce n'est pas l'herbe, ni la campagne, ni les moissons qu'elles ravagent, ce sont les hommes; mais seulement ceux qui n'ont pas la marque de Dieu, qui ne sont pas du nombre de ses élus; et ce n'est pas tant par la violence que par un venin qu'elles nuisent; et ce n'est pas à la vie humaine, ni à nos biens temporels: leur venin se porte à l'endroit où réside principalement la marque de Dieu, c'est-à-dire, à l'âme où

1. Apoc. IX, 3.

elles coulent ce poison secret : car elles ressemblent à des scorpions qui ont leur venin dans la queue.

« Les hérésies ont une belle apparence, et semblent d'abord ne faire aucun mal, mais le venin est dans la queue, c'est-à-dire dans la suite. . . . . .

. . . .

« *Il leur fut défendu de tuer.* Les hérétiques, tout rebelles qu'ils sont contre Dieu, sont assujettis à ses ordres. Dieu, qui permet qu'ils s'élèvent, fait et ordonne ce qu'il en veut faire, et jusqu'où il leur veut permettre de nuire : c'est pourquoi saint Paul disait : *Mais ils n'iront pas plus avant* [1] : comme on vient de voir. . . . .

. . . .

« *Il leur fut donné de tourmenter les hommes.*

« Le tourment que les hérésies font sentir aux hommes, c'est leurs jalousies, leurs haines secrètes, un prodigieux affaiblissement par l'extinction de la charité, le remord de la conscience qui revient de temps en temps, quoique étouffé par l'orgueil ; plus que tout cela, ce même orgueil toujours insatiable qui fait leur supplice, comme celui des démons, lorsqu'ils séduisent les hommes. . . . .

. . . .

1. II Tim. III, 9.

Semblables à des chevaux préparés au combat. Cela marque l'esprit de dispute dans les hérétiques, et leur acharnement à soutenir leurs opinions.

« *Sur leurs têtes comme des couronnes qui paraissaient d'or.* . . . .

Ce n'est qu'un faux or et une vaine imitation de la vérité.....

« *Et leurs visages étaient comme des visages d'hommes, et leurs cheveux étaient comme ceux des femmes.*

« C'est encore cette apparence trompeuse des hérésies, dont néanmoins, après tout, la face est d'un homme, et la doctrine toute humaine.

« Les cheveux de femme signifient une faiblesse de courage qu'on a remarqué dans les hérétiques, où peu ont eu la résolution de souffrir le martyre... Nous pouvons encore entendre ici la mollesse et le relâchement de la discipline, caractère que Tertullien a remarqué dans les hérésies, leur attribuant précisément le renversement de la discipline, *prostrationem disciplinæ* [1]. . . . .

. . . .

« *Leurs dents étaient comme des dents de lion,*

1. De præscriptione, 41-43.

par la force qu'ils ont à tout ravager, et parce qu'ils déchirent et mettent en pièces l'Église et les catholiques par leurs calomnies.

« *Des cuirasses comme des cuirasses de fer.* Si saint Paul, dans un discours dogmatique, donne au chrétien des armes, une cuirasse de justice, un bouclier, un casque et une épée [1], on peut bien donner ici aux hérétiques une cuirasse comme de fer, pour signifier leur dureté impénétrable aux enseignements de l'Église, et leur opiniâtreté dans leur propre sens.

« *Et le bruit de leurs ailes comme un bruit de plusieurs chariots.* Ce sont leur disputes éclatantes et la réputation qu'ils se donnent. Ils ont des ailes, non pour s'élever, quoiqu'ils en fassent le semblant, mais à la manière des sauterelles pour passer d'un côté à un autre, sans jamais rien approfondir, et pour aller plus promptement ravager la terre.

« *Elles avaient pour roi l'ange de l'abîme.* Car encore que les hérésies aillent sans ordre et qu'elles fassent peu de cas de leurs auteurs, qu'elles désavouent le plus souvent, en fait, elles sont dominées par l'ange de l'abîme qui les conduit secrètement, et cet ange s'appelle l'Exterminateur, c'est-à-dire, celui

1. Eph. VI, 14-16.

qui tue, qui fait périr, celui qui est appelé par le Fils de Dieu, homicide dès le commencement [1], parce que sa séduction a fait mourir nos premiers parents; de sorte que c'est principalement par la séduction qu'il est exterminateur, ainsi que les hérétiques qu'il anime. Et ce nom d'Exterminateur lui est donné en ce lieu, pour montrer que ce qui est dit de ces sauterelles qu'il mène au combat, *qu'elles ne font pas mourir les hommes,* s'entend simplement de la vie du corps et qu'elles donnent la mort à l'âme ..... »

III

Hélas! les sauterelles de l'Apocalypse continuent d'exercer leurs ravages parmi nous. Et ne sont-elles pas l'emblème des erreurs et des sectes qui affligent aujourd'hui l'Église?

Empruntons cette belle peinture à un commentateur moderne, dont le nom illustre et vénéré rap-

1. Joan. VIII, 44.

pelle tant de beaux travaux entrepris pour la gloire et la défense de l'Église [1].

« Ces sauterelles, nous dit-il, sont l'image des journaux athées, des revues sceptiques, des romans, à la fois révolutionnaires et corrupteurs, dont notre époque surabonde. Ce sont bien là les sauterelles de l'Apocalypse, écloses de cette fumée de l'abîme qui obscurcit tous les grands principes, toutes les vérités éternelles, toutes les idées saines, toutes les croyances pures dans l'esprit et la conscience de notre siècle. *Elles ont la face humaine*, puisque les auteurs de ces publications sont des hommes et qu'ils ne produisent, après tout, que des opinions humaines. *Elles ont les cheveux de femmes*, puisque pour séduire les peuples, elles donnent à leur littérature les perfides attraits d'une courtisane éhontée. *Leur tête est ceinte d'une couronne qui paraît d'or*, puisque la domination du monde leur est momentanément accordée. *Elles ressemblent en même temps à des coursiers préparés pour le combat*, puisqu'elles montent perpétuellement à l'assaut de

1. Mgr Plantier, évêque de Nîmes. Lettre pastorale faisant appel à la charité des fidèles, en faveur de l'Algérie dévorée par une invasion de sauterelles.

l'Église pour l'anéantir, des âmes pour les corrompre, de la société pour la livrer à d'éternelles tempêtes. *Leurs dents sont des dents de lion*, puisqu'elles ne cessent de broyer et de dévorer, comme une proie, tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus sacré sur la terre. Et ne pensez pas pouvoir aisément les terrasser et vous en défaire. N'ont-elles pas pour les protéger contre vous des cuirasses de fer, tant elles ont de crédit, tant elles ont d'amis et de défenseurs, même dans ce monde social qu'elles poussent à sa ruine. Que si vous prétendez les dénoncer à l'opinion publique, elles couvriront votre voix. La publicité leur appartient tout entière, et c'est avec *un bruit immense de chars et de chevaux qu'elles s'en vont à la guerre.*

« Comme il y a en elles de la bête fauve, il y a *du scorpion.*

« Elles ont autant d'hypocrisie et d'astuce, qu'elles montrent parfois de violence : ce qu'elles n'ont pu détruire par des blessures ouvertes, elles l'empoisonnent par un venin secret. Et par leurs queues, c'est-à-dire, par les conséquences de leurs doctrines, par le fruit de leurs œuvres, elles piquent dans l'ombre, comme le dard venimeux du scorpion.

« Armées de toutes ces forces, vont-elles à la lutte

sans ordre, sans discipline, sans unité? Non, certes.

« Les sauterelles, a dit Salomon, n'ont pas de roi, et néanmoins elles sont comme des bataillons [1].

« Cette parole est vraie des sauterelles de l'Exode; mais il en est autrement des sauterelles humaines dont parle l'Apocalypse. Celles-ci reconnaissent un roi, dont l'autorité les domine, dont la voix les précipite ou les retient à son gré : c'est l'ange de l'abîme, c'est l'Exterminateur, c'est le génie de la révolution... »

IV

Détournons maintenant nos yeux de ces tableaux lugubres, et regardons la petite sauterelle sautillant dans la prairie.

Elle s'appuie sur ses longues jambes et se sert d'elles comme d'un levier pour bondir au-dessus de la terre; puis elle agite ses ailes de gaze, qui fré-

1. Prov. XXX, 27.

missent au souffle du vent. Hélas! ni l'élan qu'elle sait prendre, ni le vol saccadé qu'elle essaie, ne la soutiennent longtemps dans les airs, et elle retombe bientôt sur le gazon.

Saint Grégoire [1] voit ici un symbole du peuple juif, qui, tantôt fidèle aux divins préceptes, et tantôt se révoltant contre eux, semble n'aller non plus que par sauts et par bonds dans le service de Dieu. Écoutez la voix de ce peuple qui bondit comme la sauterelle : « Nous exécuterons fidèlement toutes les paroles que le Seigneur nous a dites [2]. » Et voyez le tout aussitôt tomber à terre misérablement. « Plût à Dieu que nous fussions en Égypte, et non dans cette vaste solitude! Plût à Dieu que nous fussions morts, et que le Seigneur ne nous eût pas conduits sur cette terre [3]! » Peuple de sauterelles qui s'élève dans ses discours et qui tombe, lorsqu'il faut agir.

O mon Dieu, ne suis-je pas, moi-même, souvent semblable à la sauterelle, moi qui parle et qui n'agis pas, moi qui ne me relève que pour tomber encore?

Si la ferveur échauffe mon âme, si je sens mes

1. Greg: Moral. l. XXXI. — In caput XXXIX, Job.

2. Exod. XXIV, 3.

3. Num. XIV, 2.

petites ailes frémir au souffle de l'Esprit-Saint, comme la sauterelle dans l'ardeur de l'été, je prends mon élan, et je m'écrie : Seigneur, Seigneur [1] ! mais aussitôt que le moment est venu d'accomplir la volonté de Dieu, mon élan est passé, je m'affaisse et retombe à terre.

V

La sauterelle qui se sert, tour à tour, de ses jambes et de ses ailes, pour s'élever au-dessus de terre, rappelle au même saint Docteur [2], le double effort de l'âme chrétienne qui, pour tendre à la perfection, doit employer successivement et les œuvres de la vie active et le vol de la vie contemplative. Hélas! ce vol ne dure qu'un instant, et des hauteurs de la contemplation, le chrétien doit bientôt revenir à ses devoirs de chaque jour. « Ainsi,

1. Matth. XII, 21.

2. Greg. Moral. l. XXXI. In cap. XXXIX. Job.

ajoute saint Grégoire, tous les saints personnages passent leur temps, comme les sauterelles, à monter et à descendre, désirant incessamment s'élever, et toujours retombant sous le poids lourd de la nature corrompue. »

VI

Toutefois si la sauterelle peut, au dire de saint Grégoire, servir d'exemple à l'âme chrétienne, convenons que lorsque nous la voyons voltiger çà et là, effleurer de ses bonds légers toutes les herbes du gazon, chanter, sauter, folâtrer, à toutes les heures du jour, oisive et insoucieuse, ne se donnant la peine, ni d'amasser comme la fourmi, ni de sucer le miel des fleurs, comme l'abeille, convenons qu'elle est plutôt l'emblème de la jeunesse frivole, s'abandonnant à toutes les joies du monde. Ni devoirs, ni soucis, ni travail; jamais une pensée grave, ni une

1. Joel.

étude sérieuse. Oh! que la jeunesse ainsi passée est dangereuse pour l'âme! *De même que la sauterelle dévore les restes de la chenille* [1], de même, suivant la pensée de saint Jérôme, la dissipation de l'esprit et l'amour des plaisirs achèvent l'œuvre de destruction, lentement commencée par une passion naissante [1].

Mais la jeunesse passe vite; la vie s'écoule; l'heure de la mort s'approche. C'est l'heure, dit Salomon, où l'amendier blanchit, où la sauterelle s'est engraissée [2]. C'est l'heure, où les cheveux blancs s'amassent sur notre front, où nos membres, alourdis par l'âge, peuvent à peine se mouvoir!... Oh! comme alors, continue l'Ecclésiaste, tout n'est plus pour nous que *vanité, et vanité des vanités* [3]! Oh! comme alors on comprend cette parole : « craindre Dieu, et observer sa loi c'est tout l'homme [4]. »

Mon Dieu, il n'est jamais trop tôt pour méditer cette sainte maxime. Je n'attendrai pas que l'amendier blanchisse, et je ne livrerai pas mes beaux

1. Hier. comm. in Joel., c. I.
2. Eccl. XII, 5.
3. Eccl. XII, 8.
4. Eccles. XII, 13.

jours aux vains amusements de la sauterelle. Vous craindre, Seigneur, et observer votre loi sainte, ce sera la joie de ma jeunesse, ce sera la règle de ma vie entière.

« Comme l'Ecclésiaste était très-sage, il avait enseigné les peuples, et il avait écrit pour les instruire de très-utiles discours [1]. » Mais il parlait surtout en parabole, et il employait volontiers les choses de la nature, pour expliquer aux hommes les mystères de Dieu. Il avait traité de tous les arbres, depuis le cèdre du Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, et traité de même de tous les animaux, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Il avait ainsi composé cinq mille paraboles.

Or, en terminant le beau livre que l'Église a nommé par excellence l'Ecclésiaste, ce grand docteur résumait sa sagesse, ses études, ses œuvres

1. Eccles. XII, 5.

par les paroles que nous venons de citer : « Craignez Dieu et observez sa loi, car c'est là tout l'homme. Dieu jugera toutes nos actions, il jugera le bien et le mal que nous aurons fait [1]. »

O mon Dieu, j'ai essayé, moi-même, de sonder les secrets de votre divine sagesse. « J'ai fait mon étude des prophètes ; j'ai gardé dans mon cœur les actions des hommes célèbres et, comme eux, j'ai voulu entrer dans les mystères des paraboles [2]. » J'ai regardé autour de moi le Ciel, la terre, l'océan, les plantes, les animaux ; et chaque objet créé m'a paru un symbole qui élevait mon cœur vers vous !

C'est ainsi que j'ai écrit ces pages. O âmes pieuses qui les lirez, ayez soin de répéter souvent avec moi : Nos cœurs en haut, *sursum corda!....* Mais ce serait peu d'élever nos cœurs, si notre vie ne devenait plus sainte. Le dernier mot du livre de l'Ecclésiaste sera aussi le dernier mot de mon livre. Ce mot est la clé de toutes les paraboles ; il est le secret que révèlent mes symboles : « Craignez Dieu et observez sa loi : car c'est là tout l'homme. »

Craignez Dieu ! ayez pour lui cette crainte filiale

1. Eccles. XII, 13-14.
2. Eccle. XII, 11.

qui est tout à la fois le commencement de la sagesse et le commencement de l'amour. *Initium sapientiæ, timor Domini* [1]. — *Timor Dei, initium delectionis* [2]. Heureux l'homme qui craint Dieu ainsi; il n'a plus à craindre le jugement : car il observe les préceptes de la loi; et sa justice demeure dans les siècles des siècles. *Beatus vir, qui timet Dominum : justitia ejus manet in sæculum sæculi* [3].

1. Psal. CX, 10.
2. Eccli. XXV, 16.
3. Psal. CXI, 1.

TABLE

INTRODUCTION. 1

LES ANIMAUX.

Éloquence de la création animée pour célébrer la gloire de Dieu. — Le pécheur semblable à la brute. — Nabuchodonosor. — Sensualisme et matérialisme. — L'homme seul regarde le ciel. — L'instinct de l'animal imite l'intelligence et le cœur. — Les âmes simples. — Les animaux purs et impurs. — L'Église a reçu dans son sein l'universalité des hommes. — Jésus-Christ figuré par les humbles animaux. — Jésus-Christ nourriture de l'homme. 11

LES POISSONS.

Les poissons ont été créés avant les autres animaux. — Comment ils sont l'emblème du chrétien. — Comment ils figurent le pécheur. — Le mutisme des poissons. — La pêche. — Le filet de Jésus-Christ. — Les Apôtres. — Les bons et les mauvais poissons réunis dans le même filet. — Les deux pêches miraculeuses. — Jésus-Christ figuré par le poisson. — ΙΧΘΥΣ. — *Piscis assus, Christus passus.* — Le poisson, symbole de l'Eucharistie. 31

LES SERPENTS.

Le serpent au paradis terrestre.—Image du démon.—Ève et Marie. — Le péché, l'erreur, le monde.—Les chrétiens écrasent les serpents. —Les sophistes. — Les serpents sourds à la voix de l'enchanteur.—Prudence des serpents.—Savoir se dépouiller du vieil homme.—Jésus-Christ figuré par le serpent.—Le serpent d'airain. — La verge d'Aaron. — Les serpents se nourrissent de terre, l'homme se nourrit de l'Eucharistie. 53

L'OISEAU.

L'oiseau et le Ciel. — Confiance. — Les anges. — Les saints. — Les démons. — L'oiseau qu'on veut surprendre et qui s'envole, image des déceptions humaines.—La voix des oiseaux, symbole de la prière. — Les filets de l'oiseleur. — Vigilance. — Le nid d'oiseau. — L'œuf de l'oiseau. — Le tabernacle est le nid où le chrétien veut vivre et mourir. 71

L'AIGLE.

Sublimité du vol de l'Aigle. — Symbole de la puissance humaine. — Les orgueilleux. — Les saints. — L'Évangéliste saint Jean. — L'ascension du Sauveur. — Le rajeunissement de l'Aigle, image de la régénération chrétienne. —Là où est le corps, les aigles se rassemblent. — La dispute du Saint-Sacrement. — Les âmes simples et humbles autour du tabernacle. 91

LA COLOMBE.

La Colombe, symbole des plus saintes choses.—L'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. — L'Église. — Comment on peut recevoir le sacrement de la colombe, sans être uni à elle. — L'âme fidèle. — La cime élevée et le creux du rocher. — La colombe séduite.—La colombe médite et gémit.—Elle revient au colombier. — Marie. — Qui me donnera des ailes comme à la colombe? 107

LE CORBEAU.

L'oiseau de mauvais augure. — La colombe et le corbeau. — Le corbeau s'échappe de l'arche et ne revient plus. — Le corbeau; image du pécheur. — *Cras, cras,* demain, demain! — Les petits des corbeaux. — L'Église et l'âme. — Comment la noirceur des corbeaux se change en la blancheur des cygnes. — Le corbeau d'Élie. — L'Eucharistie 123

LE PASSEREAU.

L'homme vaut mieux que le passereau. — Les âmes les plus humbles savent prendre leur essor vers le Ciel. — Le passereau et l'oiseleur. — L'humble passereau redoute la cime des montagnes. — Mais Dieu lui prépare un nid dans les cèdres. — Le passereau solitaire sur le toit. — Le passereau se trouve une maison. — Jésus-Christ figuré par le passereau. — L'Eucharistie. . . 137

L'HIRONDELLE.

L'hirondelle annonce le printemps. — Elle habite près de l'homme. — Elle s'enfuit aux approches de l'hiver. — L'oiseau de passage. — Le printemps et l'hiver de l'âme chrétienne. — Le nid de l'hirondelle, et la méditation de la colombe. — La divine hirondelle. — Ne me touchez pas. — L'hirondelle ne nous quitte jamais. 151

L'OISEAU DE NUIT.

Les veilles de la nature. — Comment l'esprit humain arrive à la connaissance de la vérité. — La foi, et la vision béatifique. — L'aigle, et l'oiseau de nuit. — Le chrétien est l'homme de la lumière. — Le pécheur est comme l'oiseau de la nuit. — Pensées

de saint Ambroise. — Les fils du siècle plus prudents que les enfants de lumière. — Hymnes de la nuit. — Les chants de l'Église ne s'interrompent ni jour, ni nuit. — Le hibou dans la nuit et parmi les ruines. — Jésus-Christ. — La nuit du tabernacle, et la lumière de l'Eucharistie. 163

LE COQ. — LA POULE.

Le coq sur le clocher. — L'angelus. — La prière du matin. — La prédication évangélique. — La grâce. — Pierre entend le chant du coq. — La poule image de Jésus-Christ, et de l'Église. — Marie. 177

LE LION.

Le roi des animaux. — Férocité du lion. — Le lion de la tribu de Juda. — Comment il dort. — Comment il se réveille. — La voix du lion dans le désert. — Saint Jean-Baptiste. — Les saints. — Les apôtres. — Les douze lions du trône de Salomon. — La lionne, image de l'Église. — Le lion qui rôde autour de nous. — Les Juifs déicides. — L'agneau triomphe du lion. — David. — Samson. — Daniel. — Le miel sous la gueule du lion. — L'Eucharistie explique l'énigme de Samson 187

LE LOUP.

Le loup, effroi du troupeau. — Figure du démon. — Scandale et mensonge. — Les brebis ont vaincu les loups. — Les loups cachés sous le vêtement des brebis. — Le loup et l'agneau. — L'apôtre saint Paul. — La dent sacrilége du loup. 207

LE RENARD.

N'imitons pas la finesse du renard. — Le roi Hérode. — Les pharisiens. — La poule et le renard. — Les princes ennemis de

l'Église. — L'hérésie naissante. — Les 300 renards de Samson. — Flatterie et mensonge. — Pourquoi le Fils de l'homme n'habite pas la tanière du renard. — Que notre âme soit simple et droite pour recevoir l'Eucharistie. 219

LE CERF.

L'agilité du cerf. — Que nous devons courir dans la voie des commandements de Dieu. — La grâce. — Le démon est un habile chasseur. — Le cerf sur la montagne, le hérisson dans le creux de la pierre. — La biche, image de l'Église. — Jésus enfant. — Le faon de la biche se jette dans les filets. — Il s'échappe, et s'élance sur la cime de la montagne. — Le cerf altéré. — « Que celui qui a soif vienne à moi. » 231

LE CHEVAL.

Le cheval décrit par Job. — Les Apôtres. — Les soldats de Jésus-Christ. — Le dressage du cheval. — Le frein. — Le cheval trompe souvent celui qui en attend le salut. — Pharaon. — Confiance en Dieu. — Agir soi-même, quand Dieu agit. — La cavalerie de Salomon, image de l'Église. — Une parole de l'Imitation. 243

LE CHAMEAU.

La vie patriarcale. — Difformité du chameau. — Le riche orgueilleux. — Comment le chameau passe par le trou de l'aiguille. — Zachée. — Le chameau, image du pécheur. — Isaac et Rébecca. — Support mutuel et charité entre les frères. — Jésus-Christ. — Comment les Juifs n'ont pas voulu boire le moucheron et ont avalé le chameau. — La caravane des mages. 263

L'ANE.

Dieu récompense l'humilité. — Paresse et entêtement. — Le corps, esclave de l'âme. — L'ânesse de Balaam. — L'ânesse sert de monture à Jésus-Christ. — Elle est l'image de la Gentilité. — L'âne et le bœuf à Bethléem. — L'abreuvoir. — Entrons ensemble à Jérusalem 277

LE CHIEN.

Le compagnon fidèle de l'homme. — Les chiens vigilants du troupeau de l'Église. — Ils gardent la maison du maître qui est Jésus-Christ. — Le chien, commensal de son maître. — Le chien de Tobie. — Le chien d'arrêt. — Les plaies de Lazare. — Les chiens muets. — L'hérésie et le schisme. — Les hommes charnels. — Le chien qui aboie contre son maître. — Judas. — Histoire de la Chananéenne. — Le chien se nourrit du pain des fils. 289

LE TROUPEAU. — LA BREBIS. — L'AGNEAU.

Scène de la vie des champs. — Le Souverain pasteur des hommes. — Jésus-Christ, bon pasteur. — Les apôtres. — La sainte hiérarchie de l'Église. — Les pasteurs des âmes. — Les patriarches. — Les bergers de Bethléem. — Le bélier. — La brebis fidèle. — La brebis égarée. — Deux figures du Sauveur. — L'agneau pascal. — L'agneau immolé sur le Calvaire. — Le triomphe de l'agneau. — La colère de l'agneau. — Les noces de l'agneau. — Le festin Eucharistique. 311

LE BŒUF.

Les travaux de l'agriculture. — Le bœuf, symbole du travail. — Les ouvriers apostoliques. — Le vase d'airain soutenu par douze bœufs.

—Le bœuf, figure du peuple juif.—Le taureau.—La richesse de la ferme.—Le lait. —Les plus suaves dons du Seigneur. —L'enseignement du catéchisme. — Le lait et le miel.—Le sacrifice.—L'arche sainte dans le champ de Josué le Bethsamite.—Le sacrement de l'amour est aussi le sacrifice de l'amour. 335

LE BOUC. — LA CHÈVRE. — LE CHEVREAU.

Le bouc de l'immolation, et le bouc émissaire. — Les pécheurs.—Les réprouvés.—Comment les boucs méritent d'être récompensés à l'égal des bœufs.—Les chèvres sur la montagne de Galaad.—L'âme purifiée de l'état du péché. — Le chevreau. — Le festin d'Isaac. — La bénédiction de Jacob. — Sacrement et sacrifice eucharistique. 357

L'ABEILLE.

La ruche, modèle des sociétés humaines. — Le gouvernement des abeilles. — L'abeille nous invite au travail. — La cire. — Le cierge, symbole de Jésus-Christ. — Le rayon. — La lettre et l'esprit de la sainte Écriture. — Jésus-Christ, Dieu et homme.—Le miel, symbole de Jésus-Christ, de la sagesse divine, de la parole de Dieu. — Les docteurs de l'Église. — Saint Ambroise. — Le miel sur la pierre. — « Vous avez trouvé du miel, n'en mangez pas avec excès. » — Le miel, image des plaisirs charnels. — L'aiguillon de l'abeille. — Il blesse, mais il la protége. — L'Église. — Le miel de l'Eucharistie. 367

LE VER.—LA CHRYSALIDE.—LE PAPILLON.

Le ver, objet de mépris. — Il humilie l'orgueil de l'homme. — Le ver qui ne meurt pas. — Antiochus. — Corruption de la chair. — Le trésor que les vers ne rongent pas. — Jésus-

Christ, figuré par le ver. — Le lierre du prophète Jonas. — La chrysalide. — Le papillon. — L'homme frivole. — La Résurrection de la chair. — Jésus-Christ ressuscité. 389

L'ARAIGNÉE.

L'une des merveilles de la nature. — Ce qui est méprisable aux yeux du monde mérite le regard du chrétien. — Vaine confiance du pécheur. — L'hypocrite. — La science, ennemie de la foi. — Futilité des arguments de l'impie. — Le chrétien se revêt de Jésus-Christ. — Les âmes sans consistance succombent seules aux objections de l'impiété. — L'âme surprise dans les toiles de l'araignée. — Comment un souffle la délivre. — Les idoles, et les toiles d'araignée. — Nos années méditent comme l'araignée. — L'homme s'épuise en travaillant. — L'araignée, symbole du travail. — L'araignée dans le sanctuaire. — L'âme pieuse médite comme elle, et se consume comme elle. 405

LES SAUTERELLES.

La colère de Dieu. — Les plus petites créatures suffisent pour être les instruments de sa vengeance. — Les sauterelles de l'Égypte. — Les sauterelles de l'Apocalypse. — Les hérésies. — Les erreurs modernes. — Le peuple juif. — L'âme chrétienne. — Les œuvres de la vie active, et le vol de la vie contemplative. — La jeunesse frivole et mondaine. — La sauterelle dévore les restes de la chenille. — L'amendier qui fleurit, et la sauterelle qui s'engraisse. — Épilogue. 419

Tours. — Imprimerie J. Bouserez.